

# V COL·LOQUI INTERNACIONAL D'HISTÒRIA ORAL

"EL PODER A LA SOCIETAT"  
Barcelona, 29-31 març 1985

Aquest volum recull les comunicacions acceptades pel Comitè Internacional per ser presentades al V Col·loqui Internacional d'Història Oral, que tindrà lloc a Barcelona. Hem seguit l'ordre alfabètic d'autors, per tal com el programa de les jornades específica ja el de presentació de cadascuna d'elles. Els organitzadors agraeixen el suport i la col·laboració de les següents entitats, que han afegit llur esforç al de la Universitat de Barcelona: Generalitat de Catalunya, Diputació Provincial de Barcelona, Ajuntament de Barcelona, Ateneu Barcelonès, Caixa d'Estalvis de Barcelona i la Universitat de Columbia de Nova York.

Voici le texte des communications acceptées par le Comité International pour être présentées au Ve. Colloque International d'Histoire Orale, présentés par ordre alphabétique d'auteurs. Les organisateurs tiennent à remercier les institutions qui ont collaboré avec leur soutien à rendre possible ce Colloque. Outre l'Université de Barcelone: Generalitat de Catalunya, Diputació Provincial de Barcelona, Ajuntament de Barcelona, Ateneu Barcelonès, Caixa d'Estalvis de Barcelona et l'Université de Columbia de New-York.

This volume contains all the papers accepted by the International Committee, to be presented at the V International Conference of Oral History, to be held in Barcelona. We have followed the alphabetical order by authors, the program of the Conference specifies the session in which each paper will be presented. We thank the collaboration of the following institutions to the organization of the Conference by the University of Barcelona: Generalitat de Catalunya, Diputació Provincial de Barcelona, Ajuntament de Barcelona, Caixa d'Estalvis de Barcelona, Ateneu Barcelonès and University of Columbia of New York.

Mercè Vilanova  
Departament d'Història Contemporània

Jordi Planes  
Centre d'Estudis Històrics  
Internacionals (CEHI)

Universitat de Barcelona

S U M A R I

<u>Autor i titol</u>	<u>Pàg.</u>		<u>Pàg.</u>
ABELES, Marc - "Le pouvoir et sa mémoire"	7		
ALLOUCHE-BENAYOUN, Joëlle - "Savoir, pouvoir: Un mode particulier d'appropriation de modèles culturels dominants"	15		
BERNIER, Léon - PERRAULT, Isabelle - "L'atelier comme espace social"	23		
BERTAUX-WIAME, Isabelle - "Pratiques féminines et mobilité sociale familiale: le pouvoir du quotidien"	29		
BONANSEA, Graziella - "The changing female role in family and society in the fifties through the life-stories of three italian women"	41		
BORDERIAS, Cristina - "Identité féminine et changement social. Barcelona, 1920-1980"	51		
BORZEIX, Anni - MARUANI, Margaret - "La duplicité incontournable du métier de sociologue"	65		
BOUGEARD, Christian - "La question de la dualité des pouvoirs à la Libération dans un département breton: les Côtes-du-Nord"	73		
BRYDON, Lynne - "The interplay of male and female power in Avatime, Ghana"	81		
BURMAN, Margareta - NILSSON, Bo - "Levnadsödesprojektet. Life course interviews in historical research"	95		
Mc CASKIE, T.C. - "Power and dynastic conflict in Mampon, Asante: An essay in the Oral History of an African society"	103		
CHANFRAULT-DUCHET, Marie-Françoise - "Le pouvoir de la parole dans le récit de vie"	113		
CIPRIANI, Roberto - CORRADI, Consuelo - "Les histoires de vie dans une enquête de sociologie urbaine: intégration à la société et perception du pouvoir"	127		
		CONTINI, Giovanni - RAVENNI, Gian Bruno - "L'image du pouvoir chez les ouvriers et les paysans (de la campagne de Florence)"	139
		CORNISH, Steven R. - "The Dimension of Powerlessness and the Response of Silence"	149
		CROUCHER, Richard - "Oral History and Workers Education"	157
		CHAMBERLAIN, Mary - "Power and Authority in the collection and presentation of Oral History material"	163
		ELLIOT, Brian - STRAW, Pat - "Hidden Rhythms: Hidden Powers"	175
		EYNON, Bret - "Power and Protest: Oral Histories of the american new left"	189
		FOSSATI, Robert - "Pouvoir de la parole et de l'écriture dans les textes féministes à partir d'une source orale: recherche sur la revue 'Sottosopra'"	195
		FRANZKE, Jürgen - "A Generation divided: How the reality of society penetrates life histories"	203
		DE GRAEVE, B. - SIMON, F. - DU BOIS-REYMOND, M. - MUTSAERS, M. - "Power and social mobility. An oral history of the intergenerational mobility of Flemish and Dutch primary school teachers"	211
		HARDING, Susan - "Christian millennialism and the moral majority movement in America"	217
		HEINRITZ, Charlotte - "Written Autobiographies and Life Narratives - A Comparison Lifes Histories of Female Servants at the Beginning of the 20th Century"	223
		HENKES, Barbara - "'Yes ma'am, no ma'am'. On the confrontation between two cultures"	231
		HOERNIG, Erika M. - "Historical-political events as a biographical challenge. The case of the Erection of the Berlin Wall"	241

ISZTAL, Bronislaw - "The winners and the losers. Life-Stories of the Participants of Major Confrontation in Poland. 1980-1984"	247	MONJO OMEDES, Anna - "Une approche à la militance et à l'affiliation de la CNT au cours des années trente. Les militants d'entreprise"	335
JAKSIC, Ivan - "The impact of Military Power on intellectual communities: the case of Chile and Philosophy"	249	ORÉ, María Teresa - ROCHABRUN S., Guillermo - "From Indian legend to popular consciousness: The evolution of oral tradition in a Peruvian valley"	347
JEWSIEWICKI, B. - "Mémoires collectives, imaginaires sociaux et pouvoir politique: Zaïre, 1920-1980"	261	POLLAK, Michael - "L'expérience concentrationnaire: ressources de pouvoir et sens d'identité"	353
JOUTARD, Geneviève - "Pouvoir familial et puissance paternelle"	267	PORTELLI, Alessandro - "The oral shape of the law: the 'April 7' case in Italy"	363
KIVILU, Sabakinu - "La radio-trottoir dans l'exercice du pouvoir politique au Zaïre"	271	RAPOSO, Eduardo - "Une proposition et quelques commentaires sur l'interprétation de la société politique, l'histoire de vie et l'histoire orale"	379
KNIBIEHLER, Yvonne - DUPONT, Odile - "Les infirmières en France 1880-1980: Pouvoirs subis, pouvoirs exercés"	275	ROBERTS, Elizabeth - "Patterns of power-relationships in working-classe marriages"	387
KUO WEI TCHEN, John - "Towards Building a Democratic Community Culture: Reflections on the New York Chinatown History Project"	281	ROBIN, Régine - "L'Histoire Orale rend-elle la parole à ceux qui en sont privés ou le récit de vie est-il un lieu hors-pouvoir?"	395
LAUTIER, Claudine - "La souricière et la stratégie de l'araignée"	293	ROBINEAU, Général Lucien - "Pouvoir: mythe et réalité. Essai de typologie de la décision politique à partir d'un ensemble de témoignages oraux"	403
LENCLUD, Gérard - "Parti et clientèle dans la Corse traditionnelle (fin du XIXe-début du XXe siècle). Pour une analyse des fondements idéologiques du pouvoir partisan"	301	RYANT, Carl - "Real versus perceived power in an American city: Louisville, Kentucky, 1920-1970 (three case studies)"	405
LEYDESDORFF, Selma - "Identification and power in the Formation of the Romantic Memory"	309	SEELIGMAN, Chaim - "Histoire orale, un instrument valable pour la recherche?"	413
MARIANI, Laura - "Industrialisation du théâtre: nouveaux pouvoirs et culture de l'acteur"	317	SKLAR, Kathryn Kish - "Personal power and historical causation"	423
MARTY, Laurent - "Pouvoir des mots et cultures ouvrières. L'histoire ouvrière vue sous l'angle de l'expression littéraire pose le problème de l'autonomie personnelle"	325	TARANGER, Marie-Claude - "Pouvoir dire le pouvoir"	429
MERCADER, Patricia et collaborateurs du CENTRE LYONNAIS D'ÉTUDES FÉMINISTES - "Le pouvoir et la scène: dynamique dans une structure féministe"	329	TERRADAS SABORIT, Ignasi - "The over-politicization of kinship relations in industrial colonies. A case study"	435
		THOMPSON, Paul - "Power in the private domain: explaining variations in maritime communities"	457

VAN BOESCHOTEN, Riki - "From armatolik to people's rule. Dimensions of power in Greek rural society, 1750-1950"	465
VEGA, Carmen - "Owners and workers in the Second Republic in Catalonia (1931-1939)"	473
VENZA, Claudio - "A Society Without State in the Memories of Spanish Collectivists"	481
VILANOVA, Mercedes - WILLEMS, Dominique - "La langue et le pouvoir en Catalogne pendant les années trente"	487
VOLDMAN, Daniele - "Entretiens avec les reconstituteurs, contribution a l'étude d'un groupe de décideurs (France, 1940-1950)"	497
WARREN, Catharine - "Women in Cross-Cultural Transition"	505
DE WEVER, Brino - "Eastern front volunteers. An oral history research"	521
WOOD, C. - "The British Army as a total institution, 1930-1939"	525

61 communications présentées par  
 spécialistes de différents pays.



## LE POUVOIR ET SA MEMOIRE

Marc ABELES

Ayant entrepris une recherche d'anthropologie politique au sein de la société française, je me trouve directement confronté à la question du pouvoir, ou plus exactement des pouvoirs. En France, le politique tend à constituer un véritable système de référence : l'opposition gauche/droite permet à chaque individu de s'orienter en toute conjoncture rendu et de répondre sans trop d'appréhension à la question : qui gouverne? Les politologues renforcent ces certitudes spontanées en exhibant, à intervalles réguliers, des sondages censés dévoiler les ressorts de l'opinion politique. Le pouvoir n'a donc en apparence plus guère de secrets pour nos concitoyens : grâce aux média il a acquis une fantastique visibilité; dans la "politique spectacle", les parlementaires, le président et son équipe incarnent à merveille le pouvoir dans les situations les plus diverses. Mais suffit-il d'enregistrer ces manifestations du politique pour appréhender cet objet devenu trop aveuglant?

Dans les sociétés modernes où l'Etat s'est durablement affermi, comme en France, l'observateur tend à privilégier les compétitions électorales qui se déroulent au centre, la "politique nationale", selon l'expression consacrée. Cette perspective à l'inconvénient d'occulter deux éléments essentiels qui intéressent également anthropologues et historiens :

a) La constitution du pouvoir, son enracinement local.

b) La représentation du pouvoir dans le corps social.

### 1) - Le cadre de l'enquête

Pour mieux approcher ces questions (1), une immersion prolongée dans la société rurale française se révèle tout à fait féconde. L'enquête a

pris pour cadre un canton de Morvan, situé au sud du département de l'Yonne. Dans le système politico-administratif français, le canton occupe une place particulière. Il représente une circonscription électorale regroupant un nombre variable de communes. A intervalle régulier, tous les six ans, on élit un conseiller général, représentant du canton à l'assemblée départementale. A la différence de la commune et du département, le canton n'est pas une collectivité territoriale gérée par un conseil élu. Au sein de cette circonscription de multiples relations se sont développées entre habitants des différentes communes dont la plus importante, le chef-lieu, fait figure de petit centre avec ses commerces, ses cafés : on y trouve généralement les agents des services publics : brigadiers de gendarmerie, percepteurs, etc.

Bien que les Français soient fort attachés à leurs communes, au point de se voir imputer un "esprit de clocher", le canton conserve en milieu rural une vitalité propre. Les remarques d'André Siegfried, dans l'un des ouvrages fondateurs de la science politique, sont toujours d'actualité : "C'est le canton qui m'a semblé l'unité politique la plus naturelle et la plus instructive à observer. Il est assez grand pour ne pas entraîner un détail excessif et il est en même temps assez restreint pour se prêter à un dessein géographique assez souple des opinions politiques" (2).

Le canton de Quarré-les-Tombes (3) comprend aujourd'hui une population de 2 379 habitants répartis sur 7 communes. La plus peuplée de celles-ci, Quarré les Tombes, a une population de 772 âmes. Au début de ce siècle (4), elle en regroupait 1846 (recensement de 1906); les effets de l'exode rural se sont fait sentir dès le début des années 50.

En 1962, la population du canton s'élevait encore à 3 371 habitants. Traditionnellement l'élevage bovin et la forêt constituaient les deux sources essentielles de revenus, auxquelles s'ajoutaient une activité d'appoint au rendement non négligeable l'accueil et l'entretien des enfants de l'Assistance publique "les petits Paris". Quarré est devenu un centre d'accueil important jusqu'à ces dernières années où l'on a cessé de placer les enfants dans des familles .

Au début du siècle la petite propriété dominait : la taille moyenne des exploitations ne dépassait pas cinq hectares. Elle atteint aujourd'hui 50 à 60 hectares en raison des regroupements opérés. Ce processus a été favorisé par l'exode rural. Quarré demeure un pays de petite et moyenne exploitation : on y pratique l'élevage naisseur; en raison de la mauvaise qualité des sols, la céréaliculture n'a pu se développer comme dans d'autres régions d'élevage. On observe depuis une trentaine d'années une mutation sociologique : les agriculteurs, catégorie autrefois dominante, ne représentent pas plus du tiers de la population active. Une proportion non négligeable des jeunes travaillent dans les entreprises environnantes, notamment à Avallon. Enfin, la population a vieilli, avec notamment une installation de nombreux retraités originaire du canton, mais qui s'étaient expatriés dans la région parisienne. Ce bref résumé de l'évolution récente ne surprendra guère ceux qui connaissent les campagnes françaises, car bien des villages présentent une situation identique.

## 2) L'enracinement local du pouvoir

Les bouleversements sociologiques ne sauraient cependant dissimuler des permanences plus profondes : le déroulement de la vie politique locale présente ainsi une formidable continuité. J'ai pu reconstituer la compo-

sition des conseils municipaux qui se sont succédés depuis les débuts de la IIIème République dans les différentes communes. D'abord étonné de retrouver souvent les mêmes noms, j'ai pu vérifier, en établissant les généalogies des notables locaux, que le pouvoir municipal se transmet de génération en génération dans certaines lignées. L'une des communes illustre bien cette situation : l'actuel maire a succédé en 1983 à son beau-père Monsieur E. Celui-ci, conseiller depuis 1925 avait occupé le poste d'adjoint au maire en 1925 et 1935, avant d'accéder à la mairie en 1945. Le propre père de Monsieur E. avait lui-même été maire entre 1888 et 1910.

A Quarré, on observe une continuité du même type dans la première moitié du siècle; seuls deux maires se succèdent : un père et son fils. Il est rare que les membres des conseils municipaux actuels n'aient pas été précédés dans les fonctions électives par des ascendants appartenant à la lignée du père.

Cette étonnante stabilité des instances représentatives est-elle due à l'inertie populaire, au désintérêt des habitants à l'égard de la politique? Bien au contraire, si l'on juge par la participation aux scrutins municipaux ~ 85% de suffrage exprimés au chef-lieu en 1983 - la population suit avec passion les joutes électorales, malgré l'absence d'enjeux d'envergure - on sait d'avance que les élus ne peuvent modifier radicalement la gestion locale, et parfois même de compétition réelle, il arrive que les candidats constituent une liste unique. Tel est bien le paradoxe de la vie politique locale. Interrogés en dehors des périodes de scrutin, les candidats expliquent souvent que l'élection ne les intéressait pas. Ils pratiquent la dénégation : "Je ne voulais pas me présenter. Mais plusieurs personnes m'ont sollicité", ou encore : "Vous savez, il faut bien

se sacrifier". Ces discours ne semblent pas corroborés par la réalité. Rares sont en effet les conseillers qui laissent spontanément la place à d'autres : la règle est de détenir successivement plusieurs mandats, trois en moyenne par les maires du canton.

Si l'accès aux responsabilités locales est, en droit, ouvert aux citoyens des communes, le nombre des élus s'avère, en fait, fort restreint. La représentation municipale demeure l'apanage d'une minorité qui a su conserver ses prérogatives de génération en génération. Pour comprendre comment s'est construit ce pouvoir, l'histoire orale constitue une source essentielle parce qu'elle projette sur la politique un éclairage nouveau. On a coutume d'envisager l'évolution des affaires municipales en utilisant les archives écrites. Les sources départementales recèlent, il est vrai, des trésors : les rapports de sous-préfets, par exemple, font revivre des figures locales qui ont basculé dans l'oubli. Ils visent à informer sur l'état de l'opinion et permettent de caractériser les positions respectives des divers protagonistes. De plus, le croisement des sources à l'avantage de procurer des précieuses informations sur l'état de l'opinion à une époque donnée. Mais les représentants de l'administration centrale n'étaient pas en position d'accéder à certaines informations qui sont l'apanage de la mémoire locale.

Les entretiens réalisés auprès des vieux Quarréens nous font pénétrer dans un univers de relations centrées sur quelques familles qui occupent le devant de la scène, même si elles n'accèdent pas toutes à la représentation électorale. L'histoire dont on nous parle est ponctuée par deux événements qui dépassent par leur ampleur les limites du canton : la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et plus tard la Résistance. Ces grands moments constituent comme deux points de repères en fonction desquels

s'ordonnent les compétitions locales. Les notions de "droite" et de "gauche" prennent sens dans ce contexte précis. Ce clivage essentiel correspond au débat entre laïques et cléricaux en raison de la présence sur le territoire du canton de l'abbaye de la Pierre qui Vire.

Désormais les individus qui prétendent accéder au pouvoir doivent peu ou prou se définir comme radicaux, partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ou modérés favorables à ces prêtres et aux moines. Les documents oraux que j'ai pu recueillir témoignent de la formation de deux pôles relationnels opposés. Tout candidat potentiel doit prendre position pour être crédible. Mais le nombre des postulants qui ont quelque chance d'accéder au pouvoir demeure limité.

Si les archives écrites fournissent un excellent témoignage sur l'état de l'opinion et la prééminence d'un parti sur l'autre (ici c'est la droite modérée qui tend à s'imposer), l'histoire orale nous permet d'identifier ceux qui ont incarné les tendances antagonistes. Ces quelques familles-phares du canton, celles dont les membres se succèdent aux responsabilités locales, ont pour caractéristique de concentrer un capital relationnel conséquent. Elles ont su faire fructifier une position socio-professionnelle favorable, en multipliant les alliances matrimoniales.

Prenons le cas de la famille U. qui constituent pendant la première moitié du siècle le principal pôle d'opposition. Plusieurs de ses représentants se succéderont au conseil municipal mais ils incarnent la tendance minoritaire radicale. C'est seulement après la guerre que Jean U. accède à la mairie en tant que "socialiste indépendant". La famille U. tire son revenu d'une exploitation agricole et d'un commerce de vin et de grain. Ces activités le situent au carrefour de deux activités professionnelles pratiquées à Quarré : le commerce et l'agriculture. Il est intéressant de



constater que la famille dans lesquelles se transmettent les fonctions de maire jusqu'en 1945 est, elle aussi, propriétaire d'un négoce de grain et de vin. Cette profession semble un excellent point d'appui pour exercer une fonction médiatrice entre catégories sociales distinctes et devenir le centre d'un réseau. Plus que les qualités individuelles, c'est en effet l'affiliation formelle ou informelle à un réseau qui détermine l'accès au pouvoir local. Par réseau, on entend ici un faisceau de relations fondées sur la perdurance d'obligations réciproques et qui fonctionnent en longue durée. En milieu rural traditionnel la reproduction des réseaux est inséparable de stratégies matrimoniales; dans d'autres contextes où les groupes familiaux se trouvent plus atomisés, les pratiques associatives jouent un rôle déterminant.

Dans notre canton la légitimité de l' élu local se construit dans le temps. La vraie garantie du système est la permanence de ses représentants. Chaque scrutin réactualise des liens parfois profondément enfouis dans les mémoires. Car si un candidat <sup>qui</sup> est crédité d'une affiliation formelle à un réseau est aisément localisable dans le microcosme des rapports sociaux, certains individus ne peuvent être identifiés avec la même assurance. Deux exemples illustreront ces jeux de la mémoire : dans les deux communes concernées l'archive écrite retiendra seulement que Monsieur U. et Monsieur J. ont été respectivement des conseillers municipaux sans appartenance politique élu en dehors de la liste qui détient la majorité des sièges.

A Quarré, en 1983, se présentent deux listes d'union (union pour la défense des intérêts communaux, union pour de nouveaux responsables). Monsieur U., un jeune agriculteur, fait acte de candidature isolément, sans même présenter de profession de foi. La première liste citée l'emporte

sans mal, l'"Union pour de nouveaux responsables" qui a multiplié les réunions n'obtenant qu'un seul siège. De son côté Monsieur U. obtient les suffrages de ses concitoyens sans même avoir fait campagne. Que s'est-il donc passé? D'une part l'un des animateurs de la liste battue est d'origine étrangère au village. D'autre part, on ne reconnaît aucune cohérence profonde à cet agrégat électoral : aucun réseau sous-jacent, aucun projet nettement affirmé. Monsieur U. est d'emblée identifié comme descendant de la famille des marchands de grain. C'est "un nom connu" : personne ne discute une légitimité fondée en diachronie. La mémoire locale restitue son affiliation formelle sans difficulté; on ne s'étonne pas qu'il se présente séparément, puisque, la première liste s'apparente au courant modéré cléricale que ses ancêtres ont combattu, la seconde étant trop hétéroclite pour qu'il y risque son nom.

Le cas de Monsieur J. mérite aussi d'être cité. Cet agriculteur de Saint-Léger-Vauban s'est présenté aux deux élections successives de 1971 et 1983, à la tête d'une liste, mais sans étiquette. Au premier scrutin il est battu avec tous ses colistiers, par l'"union des intérêts communaux" qui déjà comprend la plupart des conseillers sortants. En 1983, Monsieur J. présente une liste incomplète; cette fois, il entre au conseil avec deux de ses colistiers. Faut-il attribuer ce succès à un mouvement d'opinion? En fait, les candidats n'ont distribué aucune profession de foi et ne se reconnaissent d'aucun parti. Leur seul trait distinctif, c'est la jeunesse, qui les place en position de constitution - modéré - face au conseil sortant. Dans la commune la candidature de Monsieur J. suscite une interprétation plus subtile. Quand il se présente pour la première fois Monsieur J. est connu comme le gendre de Monsieur T. Ce dernier est le fils d'un ancien maire qui s'illustra par son radicalisme anticlérical.

Monsieur J. n'est pas originaire de Saint-Léger; avant de devenir agriculteur, il exerçait la profession de boucher.

C'est donc à bien des titres un étranger, suspect par son ambition : ne présente-t-il pas d'emblée une liste complète, signifiant ainsi son apparition totale aux élus de Saint-Léger? En 1983, les signes s'inversent : l'affiliation informelle au réseau T. devient un atout : elle assure une légitimité diachronique à sa candidature et contrebalance l'étrangeté reprochée à J. L'attitude offensive du candidat n'est plus signe d'ambition, mais d'enthousiasme. Pourquoi ce changement? En présentant une liste complète, Monsieur J. a accepté implicitement la position de minoritaire au sein du conseil. Le rapport des forces, favorable aux sortants n'est pas remis en cause, il apparaît normal, en revanche, que le réseau aux connotations de gauche et anticlérical auquel on associe J. retrouve une expression dans la municipalité.

### 3) La représentation du pouvoir dans le corps social

L'accès au pouvoir implique, on le voit, un travail de la mémoire autochtone; à partir d'un nombre limité de signes, celle-ci reconstitue un ensemble de relations qui donnent sens aux candidatures individuelles. Celles-ci acquièrent ainsi une valeur, positive ou négative. Elu, le postulant est d'emblée marqué comme "bon" ou "mauvais" candidat, à raison de son affiliation réelle ou supposée à l'un des pôles relationnels. La mémoire ne procède pas arbitrairement; notons que les deux jeunes élus de Saint-Léger et Quarré appartiennent à un réseau qui dépasse les limites des communes. L'ancien maire radical de Saint Léger, T. avait une soeur qui épousa l'arrière grand-père en ligne paternelle de U. L'extension supra-communale des réseaux renforce la légitimité de leur membre. A l'histoire orale de reconstituer cette trame qui d'un village à l'autre préside aux jeux du pouvoir.

Encore faut-il que l'historien et l'anthropologue prennent au sérieux la représentation qui prédomine dans les sociétés locales. L'image d'un pouvoir unique, objet d'une compétition entre deux camps inconciliables n'apparaît guère adéquate. La conception de la vie politique que reflète le discours de mes interlocuteurs est sans doute plus subtile; c'est pourquoi j'ai suggéré plus haut de mettre au pluriel la catégorie de pouvoir. Certaines familles <sup>envoient</sup> régulièrement un de leurs représentants au conseil municipal; mais l'on sait à l'avance qu'il n'occupera pas la place du maire. Au mieux, il recevra un poste d'adjoint : en réalité, sa participation à la gestion municipale sera des plus limitées.

Plusieurs conseillers ont souligné que leur rôle était modeste. Eux-mêmes ne se plaignent pas de cette situation; ils considèrent qu'il était de leur devoir d'accepter la proposition du maire quand celui-ci a constitué sa liste. Ils disent même l'avoir d'emblée prévenu qu'ils ne disposaient pas d'un temps suffisant pour qu'on leur confie des tâches administratives. Cependant "faire partie du conseil, ça ne se refuse pas". Non que l'on cherche à marquer de son empreinte les affaires communales. Appartenir à l'équipe municipale, c'est en quelque sorte se démarquer des autres habitants, et le plus souvent en référence à un passé familial connu de tous. C'est pourquoi l'âge ne constitue pas un facteur déterminant : un individu jeune dont les ascendants furent déjà conseillers est comme le dépositaire d'une expérience plus ancienne. "La politique, c'est un peu dans la famille", nous dit une femme épouse, mère et grand-mère de conseillers successifs.

Le plus étonnant pour l'observateur extérieur, c'est cette véritable naturalisation du pouvoir. Que certaines familles monopolisent dans le temps les responsabilités locales est en effet perçu comme une donnée

naturelle qui favorise la reproduction harmonieuse de l'ordre social indigène. En ce sens, il y a reconnaissance de pouvoirs, avec une connotation presque magique. "C'est en général les X. qui représentent le hameau P. à la municipalité", me dit-on. Cela veut dire d'abord que l'entretien des chemins, la réfection des ponts, et autres travaux indispensables, à la vie quotidienne des habitants, doivent faire l'objet des soins attentifs du conseiller en exercice. Celui-ci symbolise aussi la pérennité d'un ordre et d'une certaine prospérité sur un territoire donné.

Rien de comparable ici entre cette conception des pouvoirs locaux et la représentation du pouvoir pris dans son acceptation nationale, où le jeu des partis reprend ses droits, en même temps que s'impose l'image d'un élu gestionnaire et moderne. Ces deux plans de la représentation du pouvoir voisinent cependant dans l'esprit de chacun. Mais à l'intérieur du canton prévaut l'image rassurante des pouvoirs qui porte en elle l'histoire et la durée. Certes, il est bien vrai que les pouvoirs ne s'identifient pas à des places au conseil municipal. On peut être reconnu comme exerçant une compétence particulière, alors qu'on décline toute invitation à briguer les suffrages de ses concitoyens.

Monsieur L. est ainsi connu comme "celui qui sait"; son propre père et son cousin ont appartenu au conseil municipal. Lui-même a toujours refusé de se présenter aux élections. Mais ses concitoyens n'hésitent pas à lui demander conseil; en cas de litige entre cultivateurs, par exemple à propos des limites de deux propriétés respectives, on fera appel au savoir de Monsieur L. Celui-ci se distingue en effet par une mémoire exceptionnelle, mais aussi une propension à lire et à étudier des ouvrages d'histoire dont la portée dépasse le cadre du canton. Monsieur L. peut disserter sur l'évolution de l'humanité, tout comme il envisagera, méticuleusement, la trans-

mission des propriétés depuis six générations au sein des familles appartenant à son hameau d'origine. Il n'est donc pas choquant pour la population que ce personnage, prédestiné aux responsabilités communales, s'en désintéresse : l'exercice de la "science" équivaut ici au déploiement d'un pouvoir officieux doté d'une efficacité sociale particulière.

Dans cet exemple, à nouveau le pouvoir croise la mémoire. C'est que la capacité de représentation qui caractérise le pouvoir local doit être conçue moins comme une qualité coercitive ("imposer son autorité aux gens") que comme la faculté de se faire l'interprète d'un groupe, qui implique de la part de l'élus une complicité longuement mûrie avec ce dernier. La possession d'une mémoire commune constitue la condition indispensable du consensus qui permettra d'élire des représentants crédibles, mais peut aussi faire obstacle à l'investiture municipale de ceux qui, même animés de convictions respectables et prêts à investir tout leur enthousiasme dans la gestion des affaires locales, demeurent cependant des "étrangers", parce qu'ils ne participent pas de ce passé commun. Si l'on admet ainsi que le pouvoir s'alimente au stock des traditions implicites et partagées, il devient clair que l'histoire orale ne contribue pas seulement à ressusciter les traces des jeux politiques passés. Elle informe pleinement le présent, puisque chacun se meut dans un espace déjà balisé par les empreintes des pouvoirs d'antan.

NOTES

- (1) On renverra le lecteur à un colloque récent : "Pouvoirs sur la commune; pouvoirs dans la commune" (Association des Ruralistes Français Montpellier, 1983) qui mettait en évidence les différentes approches des politologues, des sociologues, ethnologues et historiens.
- (2) André Siegfried : Tableau politique de la France de l'Ouest en 1913.
- (3) Les acteurs politiques sont désignés par des initiales sans rapport avec leur nom véritable.
- (4) Sur le Morvan au début du siècle on se référera à l'ouvrage de J. Levainville : Le Morvan. Etude de géographie humaine, Paris, 1909.
- Sur Quarré-les-Tombes, il existe une monographie due à l'abbé V. Henry : Mémoires historiques sur le canton de Quarré-les-Tombes, Auxerre, 1875.
-



SAVOIR, POUVOIR: UN MODE PARTICULIER D'APPROPRIATION DE  
MODÈLES CULTURELS DOMINANTS

Joëlle ALLOUCHE-BENAYOUN

Depuis trois ans maintenant, nous recueillons des récits de vie auprès de femmes juives de nationalité française, et nées en Algérie il y a au moins 50 ans, lorsque ce pays était "département français".

Ce travail d'histoire orale s'inscrit dans nos recherches sur le concept d'identité, articulé sur les mécanismes de transmission et d'acculturation; pour l'avoir fait ailleurs (1 à 4), ce n'est pas de mémoires, et de patrimoine culturel en voie de disparition (1) dont il sera question ici; mais plutôt d'une analyse au stade de l'ébauche, d'une approche, à travers notre corpus d'entretiens, des facteurs oeuvrant à l'acculturation de juifs d'Algérie à la France, et, partant du rôle de l'École, de l'Armée, de l'apprentissage du rôle de citoyen d'une société démocratique, dans un processus historique et socio-psychologique, qui d'une communauté misérable, humiliée et arabisée, mène en un siècle à des individus fondus dans le tissu social français.

Il faut considérer tout l'individu dans ses dimensions socio-historiques, culturelles, familiales, pour approcher valablement sa trajectoire sociale: aussi s'agirait-il d'analyser comment les rapports sociaux entre la France, et ce qu'elle représentait quasiment mythiquement, et les Juifs d'Algérie, se sont structurés jusqu'à influencer en profondeur l'histoire (lorsqu'il fallut quitter l'Algérie, cette communauté vint s'installer presque totalement (87 % en France), et la psychologie (les juifs d'Algérie revendiquent fièrement leur francité) des individus, hommes et femmes, juifs, c'est-à-dire leurs manières d'être, leurs choix idéologiques, professionnels, économiques ( ). Plus modestement, le processus d'acculturation rend compte, en partie, de l'évolution de ces rapports: l'acculturation, au sens où l'emploient les auteurs

(1) Il n'y a pratiquement plus de juifs en Algérie depuis 1962.

américains, est un processus dynamique d'interaction: interaction permanente, tant en Algérie déjà (pendant plus de 130 ans) qu'en France, entre la sphère juive, rapidement sphère de la vie privée (juifs à la maison, français à l'extérieur), et la sphère française. Dès 1870, par le fameux décret Crémieux, la France accorde la nationalité française à tous les juifs d'Algérie: deux mondes culturels, aux structures sociales, familiales, professionnelles, religieuses, très différentes, entrent en relation: du côté juif, vont jouer la fascination, l'admiration "nous voulions être comme ces français que nous admirions", me dit une dame de 60 ans). L'interaction constante entre la communauté juive et la communauté française va influencer tous les domaines, mais cette influence est d'autant plus rapide et forte, qu'être français signifie d'abord pour cette population, appartenir à une communauté respectée: eux qui sont proches des arabes d'Algérie par le costume (encore que des différences humiliantes imposées par les pouvoirs musulmans distinguent costume juif et costume arabe: les couleurs leur sont interdites, les femmes doivent porter un ridicule petit bonnet pointu, etc.), par la langue (le judéo arabe), par certains modes de vie (alimentaires, par exemple), n'auront de cesse de s'en éloigner, et de s'en distinguer en devenant français: le costume européen, la langue française, les pratiques culinaires françaises, vont peu à peu cohabiter, puis supplanter le costume arabe, la langue locale; les pratiques alimentaires traditionnelles ne seront pas supplantées, mais reléguées peu à peu aux pratiques des jours de fête (1 à 4). Être français c'est devenir un être digne, un être libre, que "les arabes" ne pourront plus humilier et maltraiter au gré de leurs humeurs; s'approprier la culture française au point d'en être "pétri", porter à la France une ferveur jamais démentie, et qui se manifesterait avec éclat chaque fois qu'un conflit armé menacerait la "mère-patrie", en un mot, être français c'est pour ces juifs, être du côté du pouvoir, face à la communauté arabe, mais c'est être aux côtés d'un pouvoir qui vous donne des droits, ce qui n'avait jamais été le cas auparavant: c'est se sentir protégé au même titre que tout citoyen français.

Tous les historiens sont d'accord pour constater qu'à partir de 1870, date de l'octroi aux juifs d'Algérie de la nationa-

lité française, cette communauté va massivement s'identifier au destin de la nation française, dont elle s'estimera partie intégrante, et ce malgré les pogroms de 1934 à Constantine, et l'application stricte des lois anti-juives de Vichy en 1940; il est intéressant de constater que c'est la seule communauté juive obligée de fuir la terre natale (en 1962) qui ne choisira pas (sauf pour moins de 10 % de cette population) d'émigrer en Israël: près de 90 % d'entre eux choisiront la France, où la plupart n'étaient jamais venus. Deux appareils idéologiques d'état, au sens où Althusser emploie ce concept, nous paraissent avoir oeuvré massivement pour cette acculturation des juifs d'Algérie à la culture française: l'école, l'armée.

C'est ce que remarquent les historiens de la famille en général, le développement de la scolarisation engendre des transformations importantes dans la famille traditionnelle; ceci bien sûr nous semble s'appliquer parfaitement aux juifs d'Algérie, de nationalité française juste un an avant les lois Jules Ferry sur "l'école primaire, obligatoire, laïque et gratuite". La scolarisation a profondément modifié le mode de vie des familles, les relations parents-enfants, et probablement cela s'entend dans les entretiens que nous avons réalisés, la conscience des petites filles, puis des femmes (au moins d'une partie d'entre elles) d'être des êtres humains au moins aussi intéressants que les hommes de leur famille (ce que la culture traditionnelle leur disait guère). Les enfants, filles et garçons, ont, par le biais de l'école, joué auprès de leurs familles le rôle de "cheval de Troie" des valeurs occidentales; à leurs parents analphabètes en français, ils furent les intermédiaires enthousiastes, tous nos entretiens le soulignent, de la culture française, de la France, des valeurs qui les éloigneraient de l'Orient et de ses misères; l'on peut dire en ce sens que les juifs d'Algérie (mais il en fut de même pour ceux du Maghreb dans son ensemble) furent des colonisés d'un type particulier: heureux et fiers de l'être; paradoxalement, la colonisation fut pour eux une libération; leur soif de savoir, leur enthousiasme pour l'école (et leur réussite scolaire) doivent se comprendre d'abord ainsi: être français, et donc être du côté du pouvoir, dans un pays colonisé par la France, c'était retrouver une dignité effacée.

Même si leur séjour en classe fut bref, parce que leurs familles étaient pauvres, et que l'obligation scolaire n'était pas partout aussi bien respectée dans les premiers temps, les enfants s'ouvrirent avec passion à une nouvelle culture, à d'autres modes relationnels: 60 ans, 70 ans après, nos informatrices gardent un souvenir émerveillé de l'école: pour beaucoup, le regret c'est de ne pas y être restées plus longtemps! Ces vieilles dames juives que nous interrogeons furent scolarisées dans cette école primaire de la Troisième République: leurs "maîtres", leurs "maitresses", comme leur collègues de métropole professaient pour la plupart d'entre eux, les mêmes idéaux républicains de "liberté, égalité, fraternité"; les plus âgées de celles que nous avons interrogé fréquentèrent cette école en 1910, leurs parents la fréquentèrent, même irrégulièrement, avant elles nous avons été sensibles au plaisir qu'elles exprimaient en parlant de l'école!, là elles ont acquis une dignité, une ouverture sur l'autre, qui les a profondément marquées; souvent, parmi celles que nous interrogeons, le niveau culturel (possession correcte de la langue, connaissance des grands auteurs) est plus élevé que celui de leurs maris; c'est elles, nous disent, elles qui "poussèrent" leurs enfants à poursuivre des études, c'est elles qui suivirent au plus près la scolarité de leur jeunes enfants. Il y a un réel investissement effectué sur l'école, affectif au premier plan: "nos maitresses avant étaient sévères! mais elles savaient nous faire aimer notre travail!, tout ce que nous faisons nous intéressait" (nous dit une dame née à Oran, il y a 68 ans); la même nous révéla, un peu confuse, qu'elle avait tellement aimé sa maitresse, et ce qu'elle représentait: une vie meilleure, à l'abri du besoin, qu'elle se prit d'une telle affection pour elle, que la maitresse voulut l'adopter!, et notre interviewée d'ajouter qu'elle en avait "voulu" à sa mère d'avoir refusé: "ce n'est que lorsque moi-même je suis devenue mère, que j'ai compris pourquoi ma mère m'avait pas pu me donner; mais je l'ai longtemps regretté!".

Telle autre se souvient encore de tel roman de Zola, ou telle poésie apprise en classe, avec une certaine délectation!, là, on parlait de sentiments, on décrivait un mode de vie, des relations humaines, qu'elles découvraient avec étonnement, qu'elle garde toujours en mémoire, des années après!

Par un effet de halo, tout ce qui venait de France était digne d'admiration; ainsi une de nos informatrices nous a raconté une jolie anecdote: sa grand mère, âgée de 8-10 ans en 1880 (soit 10 après la conquête), elle même fille d'un grand rabbin, adorait la musique militaire des "roumis" français; aussi ne manquait-elle jamais, soit d'aller se cacher près de la caserne (située non loin de chez elle), soit d'empiler rapidement quelques tabourets pour être au niveau de la fenêtre et voir et entendre "la belle fanfare"...

Mais ce qui était le plus fascinant semble-t'il, c'était la langue!, le français!, sous l'influence de l'école pour les plus jeunes, filles et garçons, de l'armée pour les jeunes gens, la langue vernaculaire fut rapidement supplanté par le français; peu à peu le judéo arabe fut relégué aux échanges avec les arabes (mais de moins en moins de jeunes savaient la parler vraiment, hormis quelques expressions), ou truffait les conversations familiales de jurons, de mots d'affection; d'après nos interviewées, elle n'était plus, très tôt (dès le début du siècle) la langue d'échanges dominante de tous les membres d'une famille. Par l'école donc, par le fait que beaucoup de ces femmes durent travailler, et furent ainsi au contact de patrons français (comme femmes de ménages, nourrices, couturières), ces femmes furent un véritable pont entre la culture traditionnelle, et la culture occidentale; en témoigne entre autres, cette réflexion naïve de nos interlocutrices (Alger, 55 ans): "... mais avoir la communauté française, son mode de vie, ça nous fascinait, ça nous plaisait! nous voulions vivre comme eux!". Pour les plus pauvres, comme pour les plus riches, l'acculturation s'est faite par identification à un modèle valorisé, considéré comme supérieur, sur le plan des moeurs, de la civilisation, de la langue: pour toutes a joué la fascination de la France. Nos interviewées issues de milieux aisés, nous racontent leur passé scolaire, et leurs amitiés avec "des catholiques" (synonyme de français): le plaisir qu'elles avaient à être invitées chez elles, l'admiration que elles avaient pour le mode de vie qu'elles entrevoyaient, qu'elles tenteront de reproduire ensuite chez elle. "J'habitais loin du quartier juif, dans un quartier résidentiel, où nous devions être les seuls juifs; lorsque j'allais déjeuner chez

Madame B., femme d'un haut fonctionnaire, je me sentais bien: les rapports des gens entre eux, leur raffinement, tout était bien, conforme à ce qui me plaisait" (Constantine, 56 anys). "Grâce aux français qui avaient de l'éclat du point de vue raffinement, délicatesse, pour la couture, l'ordre, la cuisine, les réceptions, grâce à eux la communauté juive devenait une communauté raffinée, intellectuelle, sur le modé de ces français, qui avaient très bien cuisinier, très bien recevoir;... nous qui allions dans les lycées, nous étions fiers d'avoir des amis catholiques, d'être reçus par eux!". Celles issues de milieux modestes, nous racontent les longues journées de travail que leurs mères, ou leurs grands mères passaient chez leurs patrons français, soit comme couturières, soit comme femmes de ménage:

"ma mère travaillait comme femme de ménage dans les grandes familles françaises de Constantine: il ne faut pas en avoir honte, nous étions pauvres, et nombreux, c'était le seul moyen de nous en sortir!..."

"elle a tout appris chez eux: à coudre, à cuisiner; elle savait beaucoup de choses grâce à eux, et le disait: elle appréciait leur comportement, la manière dont ils parlaient; alors que mon père maniait très mal le français, et nous parlait en arabe, ma mère ne nous parlait qu'en français" (Constantine, 71 ans)"

"j'aimais beaucoup l'école, surtout la lecture, les dictées! mais je ne réussissais pas en calcul; alors ma mère, comme nous étions très pauvres, m'a retirée; j'avais trop de peine!, elle m'a placée, comme apprentie couturière, je devais avoir 12-13 ans chez une patronne maltaise: elle m'aimait bien!" (la même).

Pour ces femmes d'origine modeste, le temps d'apprentissage pour elles, pour leurs mères, d'après leurs souvenirs, fut aussi un temps de découverte de l'autre: "l'autre chrétien, lorsque le patron l'était, l'autre juif riche, dont la vie quotidienne commençait à être plus proche de celle des "français" que celle des juifs du quartier juif: celles là découvraient un autre mode de vie, celles là aussi apprenaient autre chose que ce qu'elles avaient appris, dans leurs familles: ainsi ce sont ces femmes qui même lorsqu'elles même restèrent toute leur vie habillées avec le costume traditionnel, habillèrent à l'européenne leurs filles et leurs garçons; forcées de préparer la cuisine de leurs



patrons, ce sont ces femmes qui de retour au foyer introduisirent peu à peu d'autres pratiques alimentaires: la génération de leurs filles, celles qui aujourd'hui ont 70 ans et plus, savent bien entendu, très bien cuisiner les plats traditionnels de la cuisine juive d'Algérie, mais là bas déjà, ces plats étaient réservés à la cuisine du chabbat, à la cuisine des jours de fête!. En Algérie plus une famille avait réussi socialement, moins elle pratiquait la cuisine juive: cuisine exceptionnelle, cuisine des jours de fête, cette cuisine qui marquait une moindre acculturation à la France en Algérie, signe en France aujourd'hui, une quête d'identité.

Pour toutes, encore une fois, jouait la fascination de la France, de ce qui était français; aussi est ce sans se poser de questions métaphysiques, que certaines fêtaient, en Algérie déjà, Noël ou le Jour de l'An!. "... ma mère n'aimait pas que je fête Noël, mais pour mon fils j'étais obligée!, ce matin là lorsqu'il se levait, il se précipitait devant la grande cheminée de notre salle à manger, pour y découvrir ce que "Papa Noël" lui avait apporté" (Oran, 68 ans).

"on faisait Noël, pas le sapin, mais les cadeaux aux enfants, parce que les enfants allaient dans les écoles laïques, et qu'ils n'auraient pas compris que leurs petits amis aient des cadeaux et pas eux! Le 1er janvier on le célébrait bien par contre!, il y avait beaucoup de juifs qui faisaient ce jour là un couscous au beurre, parce que le couscous au beurre c'est bon signe le 1er janvier" (Alger, 55 ans).

"on était obligé d'offrir quelque chose aux enfants pour Noël: tous leurs amis étaient gatés, pourquoi pas eux?, on leur donnait des étrennes pour le jour de l'an. Lorsque moi j'étais petite, je crois que mon père achetait des gâteaux pour le jour de l'an, mais rien pour Noël" (Constantine, 71 ans).

Il y a là en oeuvre un sincrétisme religieux, intéressant à analyser: la famille reste pratiquante, attachée aux traditions juives (même lorsque cela ne dépasse le cadre familial beaucoup nous disent: "nous mangions tout à fait "cacher" chez nous, mais ce que nous voulions dehors"), mais s'ouvre aux influences de la société dominante: elle y prend ce qui lui semble compatible avec sa judéité: Noël, le Jour de l'An ("c'est

devenu des fêtes laïques, des fêtes publiques", nous dit l'une de nos informatrices), se ferme ostensiblement à la magie gourmande des Pâques chrétiennes: "pas un gâteau, pas un bonbon chez nous pour Pâques, même si au même moment nos amis en étaient couverts! Pâques est sacré!, ça ne serait pas venu à l'idée d'un juif de célébrer les Rameaux!, pourtant cette fête avait un faste incroyable en Algérie" (Alger, 55 ans).

Plus loin encore dans l'acculturation, ce que nous raconta cette dame d'un milieu aisé algéroise: "à Alger, mes deux filles allaient au mois de Marie tous les soirs à l'église: elles lavaient la Vierge, lui mettaient des fleurs!, elles allaient avec les petites voisines, et c'étaient elles les plus enthousiastes" (Alger, 55 ans), ce qui empêchait guère cette famille de célébrer chaque chabbat et toutes les fêtes...

Très important également pour toutes les femmes que nous avons interrogées, et d'après ce qu'elles nous en disent, pour leurs mères aussi: le service militaire des hommes de leurs familles, leur départ et leur participation, souvent remarquable, aux deux grandes guerres: 14-18 et 39-45. Des frères, des pères, des proches sont partis, longtemps, certains ont été tués, d'autres sont revenus grands invalides de guerre: pas une fois, dans les entretiens recueillis, n'a pointé un quelconque regret; bien au contraire, c'est avec fierté qu'elles nous relatent les faits de guerre des uns ou des autres!, il y a là un patriotisme profond, très enraciné, jamais remis en question.

Les guerres, le service militaire obligatoire, mettaient leurs homes, et donc l'ensemble de la communauté juive, sur un strict plan d'égalité avec le reste de la nation française: il n'est que de lire les collections de journaux, magazines et autres feuilles à l'existence éphémère, juifs, pour mesurer l'importance psychologique prise par ces faits, pour forger dans cette population une conscience nationale française, et déterminer, chez tous, donc aussi chez nos informatrices, un très fort sentiment de francité!, un patriotisme très cocardier: plus d'une nous confie qu'elle "vibrant en écoutant la Marseillaise" ou qu' "elle pleurait lorsqu'elle assistait au lever de nos couleurs".

L'Ecole, l'Armée, ont réellement été les pivots sur lesquels

s'est construit le sentiment d'être "français à part entière" des juifs d'Algérie.

Il n'est que d'écouter le mari d'une de nos interviewées, qui l'approuvait vivement pendant qu'il parlait: "les juifs ont appris à parler le français plus vite que les arabes, parce qu'ils savaient que la France c'était la civilisation! Même lorsque les juifs comprenaient les aspirations arabes, ils ne pouvaient pas se détacher de la France, par amour! Nous les juifs d'Algérie, on est plus patriotes que les français de France!, quand on était jeunes à l'école, après le Bon Dieu, c'était la France!, on aimait la France de toute notre âme, et chaque père de famille enseignait à ces enfants l'amour de la France!".

L'École, l'Armée: deux appareils idéologiques d'Etat qui ont rendu français, ces juifs au statut national incertain jusqu'en 1870; à partir de là, comme les autres français, de "métropole" ou l'Algérie, les juifs votent: si au début, peu familiers des us démocratiques, ils constituèrent des "clientèles" électorales que l'on payait (pour partie d'entre eux moins d'après les souvenirs retransmis par leurs parents à nos informatrices), dès le début du siècle, la jeune génération refusa ce jeu truqué, et entra passionnément en politique!, les juifs d'Algérie furent de toutes les luttes politiques, soutenant quasi systématiquement les partis de gauche; certains furent, très tôt dans le siècle, membres du parti socialiste, et parfois même militants d'organisations syndicales! (ainsi des instituteurs, ou des petits fonctionnaires, nombreux parmi les juifs d'Algérie).

En effet une des caractéristiques sociologiques des juifs d'Algérie est qu'ils occupaient des petites fonctions dans l'appareil d'Etat: surtout aux Postes et télécommunications, dans l'enseignement, dans la police comme agents de base: très peu avaient des postes de pouvoir: ils étaient français, donc en tant que tels, citoyens à part entière de la puissance colonisatrice, mais ils n'occupaient aucun poste-clé dans l'appareil d'Etat: souvent en butte à l'antisémitisme ambiant des Français d'Algérie, et en opposition politique avec eux qui peuplaient les partis de droite, les juifs d'Algérie, comme nous le disions plus haut, peuplaient plutôt les partis de gauche.

Leur participation aux diverses élections furent toujours

importantes, et leurs femmes se précipitèrent avec autant de ferveur patriotique aux urnes, dès 1946! Toutes nos informatrices ont émaillé leurs récits de vie, de souvenirs ayant trait à la vie politique: certains faits bien sûr les ont plus marqué que d'autres, mais ce monde là ne leur est pas étranger: elles étaient des femmes françaises comme d'autres, elles avaient donc à se prononcer en tant que citoyennes lorsque les élections arrivaient. Ce n'est d'ailleurs pas sans agacement qu'elles réagissent lorsqu'elles entendent dire que "leur communauté n'avait pas de tradition démocratique": nous avons à ce propos, assisté à un échange assez vif, dans un club du troisième âge où nous étions allée enquêter, entre des femmes achkenazes, et des femmes d'Algérie!...

Quels faits ressortent de nos entretiens, sur le plan des événements politiques?

Toutes bien sûr, nos parlent de l'antisémitisme dont elles, ou leurs parents on eu à souffrir en Algérie: plus d'une évoque le mépris dont les entouraient les arabes, avant l'arrivée des français, d'après les souvenirs de leurs parents: elles nous racontent des histoires d'enlèvements de jeunes filles juives par les arabes, ou l'enlèvement d'enfants orphelins, que les arabes convertissaient de force à l'Islam; elles nous racontent aussi les humiliations dont souffraient leurs grands parents avant l'arrivée des français. Plus d'une évoque aussi l'antisémitisme chrétien, mais en accuse plus les français d'Algérie ("ils ne nous aimaient pas") qui "n'étaient pas de vrais français, puisqu'ils étaient d'origine italienne, espagnole, maltaise ou corse (...)", que les français de France, qui eux en "vrais français, ne pouvaient pas être racistes".

Trois faits politiques récents ponctuent leurs récits de vie:

- Pétain et les lois anti-juives de 1940, qui se traduisirent pour elles par l'éviction scolaire de leurs enfants, les queues spéciales pour l'alimentation, les brimades de certains français, et la perte de leur identité française: "c'était affreux de voir écrit sur nos cartes "indigène" comme les arabes, c'était humiliant!" (Alger, 55 ans).

C'était l'effacement de tout ce qui constituait leur digni-

té, leur fierté: leur nationalité, qui les avait rendu "libres et égaux". Les fonctionnaires juifs se retrouvèrent sans travail, et pour la première fois enseignants et élèves juifs exclus des écoles, se retrouvèrent ensemble, dans des écoles "parallèles", où l'enseignement académique "avant Pétain" fut dispensé.

- Certaines nous relatent les exploits de leurs frères, ou des proches, ayant tout fait pour rejoindre de Gaulle à Londres. Et de Gaulle, même s'il le fit avec quelque retard, fut celui qui abbatit l'antisémitisme Pétain, et rétablit le décret Crémieux!

- Aucune n'évoque la dernière année passée en Algérie spontanément. Lorsque nous leur parlons de l'OAS\*, et de la participation des jeunes juifs à ce mouvement, les années passées en France leur ont appris à avoir honte de cette époque!, mais toutes disent qu'après tout, "ils ne faisaient que défendre la France qui nous avait apporté la civilisation!" et que "nous ne savions pas que c'était des fascistes!, certains étaient nos voisins, ils n'étaient pas antisémites, ce que nous défendions ensemble, c'était la France!, rien d'autre!"; leur amour de la France occultait le caractère fascisant de cette organisation.

N'oublions pas par ailleurs, que pour ces femmes et leurs familles, la seule alternative était: "l'Algérie ou la France": Israël n'entraît pas dans les hypothèses possibles en cas de fuite: "Israël?, nous connaissions, mas c'était lié pour nous à la religion!, nous étions français d'abord". Rappelons que 90 % des juifs d'Algérie choisirent d'être rapatriés en France en 1962, et seule la moitié sur les 10 % restants choisirent d'émigrer en Israël.

### Conclusion

Encore une fois pour nous, il faut voir là un résultat concret de la scolarisation: d'ailleurs les études socio démographiques (5) traduisent l'importance de cette scolarisation, qui s'accroît et s'allonge avec les générations: 9 % des juifs d'Algérie de plus de 65 ans ont fait des études supérieures, mais 22 %

des moins de 29 ans ont entrepris ce type d'études!, ce qui donne une moyenne supérieure à la moyenne nationale! pour ceux qui sont nés en France, après la transplantation, le pourcentage s'élève à 55 %! De même, lorsque l'on étudie la répartition des professions, l'on s'aperçoit qu'il y a 45 % de commerçants et artisans parmi les plus de 65 ans, et que ce pourcentage régresse à 9 % parmi les 30-45 ans!, de même un tiers de la population juive parisienne travaille dans la fonction publique, en 1980.

Il est de mode dans certains milieux sensibles à la nostalgie du pays perdu, de parler d' "oppression culturelle" de la France sur les populations juives du Maghreb! Un journaliste juif a été jusqu'à écrire: "le décret Crémieux de sinistre mémoire"...

La mode rétro actuelle tend à développer ce genre de réflexions à fleur de peau: cela explique le succès des restaurants de cuisine judéo-magrébine, celui des livres de recette (deux ouvrages paraissent en même temps à Paris sur ce sujet, en novembre 1984), ou de tout mouvement tendant à exalter un mythe du passé!

La réalité est toute autre: lorsqu'il s'est agi de choisir, et de choisir sa vie, et celle de ses enfants, les juifs d'Algérie ont choisi sans hésiter la France et les valeurs occidentales; que leurs enfants aiment le couscous, ou la musique andalouse n'y change rien!, leur mentalité, leur mode de vie sont français, le reste n'est que folklore pour pimenter la vie quotidienne!

Devenir français, voilà quel fut le souhait le plus ardent des juifs d'Algérie au moment de la conquête!, l'être le plus complètement possible, fut la volonté de leurs descendants (c'est ce qui ressort de tout notre corpus d'entretiens): et pour se faire, l'école, la culture française, leur ont semblé un pain béni, même, et surtout si, c'était en détriment de la langue maternelle, de pratiques désuètes.

## Bibliographie

1. Joelle ALLOUCHE-BENAYOUN. Pratiques traditionnelle des jours de fête en Algérie. RCP 080501 Histoire orale des juifs en France (30 pages). Paris, 1979.
  2. Joelle ALLOUCHE-BENAYOUN. Mémoires juives et identité. IV Colloque international d'histoire orale, Actes, CNRS, septembre 1982.
  3. Joelle ALLOUCHE-BENAYOUN. "Ma", L'Arche-FSJU, septembre-octobre 1983.
  4. Joelle ALLOUCHE-BENAYOUN. Les pratiques culinaires, lieux de mémoire, facteur d'identité. La Rasegna Mensile. Turin, avril 1983.
  5. Doris BENSIMON. Socio-démographie des juifs de France et d'Algérie. POF-études, 1976.
  6. Vincent de GAULEJAC. Irréductible social, irréductible psychique. Eléments d'une problématique. Bulletin de Psychologie, n° 360, tome XXXVI, 1982-83.
  7. Daniel BERTAUX. Destins personnels et structures de classe. PUF, Paris, 1977.
  8. Jacques LAUTREY. Classe sociale, milieu familial, intelligence. PUF, 1980.
  9. André GIRARD et Alfred SAUVY. Les diverses classes sociales devant l'enseignement. Mise en point générale. Population et enseignement. PUF, 1970.
  10. Louis ROUSEL, Ouilie BOURGUIGNON. La famille après le mariage des enfants. Cahiers INED 78 (surtout pages 106 et suivantes). PUF, 1976.
  11. Claude THELOT. Tel père, tel fils?. Position sociale et origine familiale. Dunod, 1980.
-



Il existe bien un certain mystère entourant l'espace de travail d'un artiste. Plutôt que de chercher à le dissiper, nous aimerions montrer qu'il a sa raison d'être au coeur du processus personnel et social de la création. C'est du moins ce qui nous est apparu lorsqu'en 81-82, nous avons entrepris de recueillir des histoires de vie auprès de trente-deux artistes québécois du secteur visuel (peintres, sculpteurs et graveurs), afin de comprendre comment on devient artiste et comment on aménage une existence centrée sur la pratique de l'art<sup>1</sup>. L'atelier nous intéressera ici, dans la mesure où il constitue l'un de ces aménagements essentiels.

Même s'il existe des dimensions communes au travail artistique et au travail scientifique, l'atelier n'est pas, pour l'artiste, un équivalent exact de ce qu'est, par exemple, le laboratoire du chimiste. Dans ce dernier cas, ce sont surtout les composantes physiques qui importent, soit le fait de pouvoir disposer d'un équipement adéquat, conforme aux normes admises par la profession. L'atelier renferme, bien sûr, les éléments matériels propres au métier que privilégie l'artiste, mais il se caractérise avant tout par les composantes psychiques du rapport que celui-ci engage avec son travail. Contrairement au laboratoire qui est un lieu public, bien que réservé, l'atelier est privé. C'est un lieu qui se définit par sa personnalité.

Aussi, on ne peut penser comprendre l'artiste et la place qu'il occupe dans la société sans essayer de mieux décrire la dynamique particulière qui, autour de l'atelier, associe directement et intimement la genèse d'une identité d'artiste à celle d'une sphère privée de travail.

L'origine de cette double genèse échappera sans doute toujours à l'interprétation sociologique, ancrée qu'elle est dans la singularité d'une existence et dans l'obscurité d'un inconscient. Sans aller en-deça des gestes conscients, il est cependant possible d'en rassembler quelques signes. Nous nous limiterons ici à l'expression spatiale du processus d'avènement à l'art, dont l'atelier est la résultante sociale.

Il n'est pas rare de pouvoir retracer, dans les biographies d'artistes, un épisode particulier où paraît se dessiner une sphère d'intimité. Un séjour plus ou moins prolongé à l'hôpital, qui tient momentanément à l'écart du monde, en sera par exemple l'occasion, en induisant une sorte de brèche dans la continuité de l'existence, et obligeant par là, à une sorte de second "commencement", plus authentiquement personnel cette fois<sup>2</sup>.

Mais plus exceptionnellement, il arrive aussi que les premières manifestations de ce processus se situent, d'emblée, au plus près des attributs professionnels de la pratique. Un peintre nous en procure une bonne illustration en rapportant de sa prime jeunesse, le fait que des voisins sans enfant lui avaient aménagé, dans leur maison, un lieu où il lui était possible de travailler, bien sûr, mais d'où il avait surtout le pouvoir de choisir et d'être autonome.

A un moment donné, je me suis demandé comment j'ai fini par aboutir aux Beaux-Arts. Puis je

me suis souvenu qu'étant jeune, les propriétaires qui habitaient en bas de chez mes parents n'avaient pas d'enfant et m'avaient plus ou moins adopté(...) Dans leur sous-sol, je commençais à avoir mon atelier. J'avais du matériel, des outils(...) J'avais aussi ma place pour mes travaux académiques; j'avais ma table, mes affaires(...) Je dessinais. Puis j'avais un caractère passablement indépendant: dans le sous-sol, personne pour m'embêter(...) Le fait d'avoir deux familles, l'es-pèce d'autonomie que ça créait, le fait de pouvoir choisir(...) Le fait, aussi, d'avoir un lieu relativement autonome, où personne ne vient t'emmerder, cela a peut-être précipité la décision de faire mes affaires tout seul

(Pierre Monat)

Cette échappée au coeur de l'enfance, dans une zone franche d'où tenir en respect les déterminismes qui pèsent habituellement sur cette période de la vie, elle se manifeste avec les qualités d'autonomie de l'âge adulte mais aussi avec les qualités ludiques propres à l'enfance elle-même.

Là-dessus, une autre artiste évoque un épisode éclairant. Dès l'âge de six ans, d'un tracé dans le sable, elle esquisse un analogue de l'atelier; comme en retrait de sa communauté, elle se découpe une aire de jeu à la mesure de ce qu'elle cherche confusément à devenir.

Alors tu as six ans, tu as un bâton et tu traces un contour dans le sable, et tu t'installes à l'intérieur. Il y a une maison autour de toi et les carrés sont des meubles(...) Tu ne commences pas à faire de l'art au moment où tu touches à un crayon ou à un pinceau: c'est comment tu vis. Moi, vers six ou sept ans, j'étais hyper-sensible et j'avais souffert d'un très grand rejet. Et pour survivre, je m'étais réfugiée dans le jeu. C'est le

jeu qui m'a sauvée à cette époque-là(...) C'était des jeux de solitaire oui; la solitude, mais avec un matériau(...) Je m'étais réfugiée dans la création parce que j'avais une incapacité de vivre avec les autres, une difficulté de contact. Et c'est comme par mon art que je comprenais la vie

(Louisette Gauthier)

A l'âge où l'on est l'enfant de ses parents, cette sphère précoce d'intimité gagnée sur le domaine familial constitue une forme antérieure de l'atelier. De la même façon, les activités ludiques qui s'y logent, et dont on connaît l'importance dans la fondation de la personnalité<sup>3</sup>, renvoient au mode originaire de la pratique.

Mais tous les enfants jouent, tous les individus vivent de ces événements qui bouleversent le cours de l'existence de même qu'ils connaissent, sans jamais aboutir à l'objet, les conditions les plus générales dont procède la pratique de l'art. Or même si, à partir de ce fond d'expériences, peu se donnent, comme l'artiste, un territoire personnel propre à l'exercice de la création, il n'en demeure pas moins que dans nos sociétés de masse, chacun aurait avantage à se réserver un tel espace de liberté. C'est ce que souligne un peintre, pour qui la décision de s'accorder un lieu que chacun respecte (les proches comme les étrangers), a été non seulement le véritable point d'envol de sa carrière, mais aussi le moment le plus déterminant de son existence.

Je pense que le moment le plus important de ma vie, c'est quand j'ai fait mon atelier(...) un endroit de travail où l'on est seul à aller, d'avoir réussi ça, pour moi, ça a été le départ. D'avoir réussi à me faire un coin que tout le monde respecte(...) On le fait symboliquement, par la méditation, mais c'est important aussi d'avoir une résonance physique de nos ambitions. Que les gens puissent avoir ça de plus en plus, chacun son coin, c'est tellement important. Autrement on étouffe et on est étouffé par les autres(...) L'homme a besoin de son territoire. Et on vit dans une société où l'on est en train d'abolir les territoires, complètement

(Claude Goulet)

Avoir son atelier permet à l'artiste de donner consistance à ses activités et signification à ses expériences. Cela concrétise aussi son implication et son engagement en regard des exigences d'une pratique. Très tôt, par delà le domaine familial et en-deça de l'espace public des institutions, la délimitation d'une sphère personnelle de travail se pose comme un impératif à l'artiste, dès lors qu'il confère à sa pratique le statut d'un devenir social.

J'étais continuellement dans l'atelier. Tout de suite, dès le collège, j'avais loué mon atelier personnel. Vraiment tout de suite. Alors j'ai toujours eu un atelier hors de la maison familiale(...) Et j'y travaillais continuellement

(Raymond Lavoie)

Ce qui distingue l'artiste, donc, ce qui l'amène à se donner un atelier, c'est d'avoir choisi la pratique de l'art comme pôle d'intégration de son identité d'adulte, de sa fonction sociale

et du sens de sa vie. Et ce choix (est-ce un choix?) qui décide pour lui-même et un peu à son insu de l'urgence de l'atelier, il ne repose alors plus seulement sur la nécessité de se gagner en tant qu'individu un espace personnel de liberté, mais sur celle d'assurer en tant qu'artiste les assises d'une pratique authentique. Telle est la responsabilité sociale qui échoit à l'artiste: préserver le sérieux de l'art, qui instaure un espace public de la passion.

L'atelier cesse alors d'être le lieu d'une solitude pour devenir celui d'un mode de présence au monde. Qu'on y vienne avec précautions ou qu'on le fréquente assidument, la quête est toujours la même, d'un fragment de vérité à capter et à fixer. Et la recherche, par l'artiste, d'une sorte de coïncidence entre le temps passé à l'atelier et la qualité de présence qu'il y investit, constitue une approximation de ce que signifie dans le domaine de l'art, "travailler". On comprend alors que l'approche de l'atelier ne soit pas simple, comme il est toujours difficile de trouver le juste équilibre entre discipline et disposition, d'où la création est possible.

L'inspiration, je ne crois pas à ça. Tu travailles et ça vient(...) C'est pénible d'entrer dans l'atelier, c'est pas si simple(...) Moi j'ai toujours essayé de m'approprier à l'atelier. Je sais que des fois, je n'ai pas le goût d'aller au chevalet alors je nettoie le plancher, je range mes dessins, je peins un meuble et la première chose que je fais, c'est que je suis rendu sur le tableau(...) Des fois tu peux dessiner un peu, des fois ça te tente et tu y vas mais...il n'y a pas de règles à ça. Et je n'en connais pas, moi, des artistes qui disent "ah, enfin, je vais dans mon atelier!"

(Claude Goulet)



l'entre à l'atelier quand j'ai quelque chose à faire. Quand j'ai le goût de le faire(...) Je le sais quand il faut que je travaille. Je n'ai pas une idée préconçue, par contre. J'entre ici quand je sais que j'ai quelque chose à faire, point.

(Pierre Monat)

Pour moi, ça se passe dans l'atelier(...) c'est la régularité dans le travail(...) Si j'attendais la bonne idée avant de me mettre en branle, je serais épuisé avant de commencer. Alors j'ai toujours du matériel qui m'attend(...) Je pense qu'il faut une sorte de discipline dans ce domaine, et travailler tout le temps(...) Il y a des jours où j'ai de la misère à travailler. Je viens ici m'asseoir cinq-six heures de temps, sans être capable de poser le geste qu'il faudrait. J'ai l'impression qu'il faut avoir une sorte de disposition physique et psychique pour être capable de peindre. En tout cas, c'est toujours aussi difficile...mais c'est toujours aussi intéressant! Il y a des jours, je me dis "il fait beau dehors: je m'en vais". Mais je reste parce que je sens que c'est peut-être là qu'il va se passer quelque chose.

(Raymond Lavoie)

La qualité essentiel de ce lieu, rappelons-le, c'est d'être un lieu privé, un lieu qui préserve la solitude et le secret, un lieu où l'on est soi-même, où l'on est parfaitement à l'aise et à l'abri de tout regard. Lieu singulier d'une pratique singulière.

Je pense que ce type de travail demande d'être isolé(...) Mais c'est un échange et c'est pour ça que la solitude n'existe pas vraiment(...) On n'est pas tout seul: on est occupé!

(Raymond Lavoie)

Pas de méprise à cet égard. Si l'artiste s'isole dans son atelier, ce n'est pas pour rompre tout contact avec l'extérieur mais, bien au contraire, pour rendre socialement possible une ouverture (une sensibilité) au monde qui est, chez lui, radicale.

L'artiste n'est pas hors du monde; il affronte seul la réalité, se plaçant lui même au coeur du monde. Il n'est pas isolé; il fait, d'une expérience solitaire, le point de départ d'une action culturelle. C'est bien différent. Et c'est dans la mesure même où il se maintient au centre de son propre espace social que l'artiste peut capter ce qui se passe autour et qu'il peut aussi, en retour, offrir sa contribution à la plus vaste culture.

Que l'artiste ne puisse affirmer sa présence publique que s'il assure d'abord son existence privée, cela est de nature à préciser les assises de l'art comme pratique sociale. La plus franche individualité n'est pas vécue ici comme une opposition au social; c'est une position sociale qui génère qu'incarne au mieux la solitude de l'atelier, en tant que lieu de "contrôle" d'un champ d'expérience fondé sur l'affirmation de l'individualité. "L'atelier c'est mon arène à moi, nous dit encore un peintre, c'est ici que je me bats". Voilà l'essentiel du mystère: une singulière puissance personnelle par laquelle l'artiste garde l'entier contrôle de sa pratique, même s'il en livre le produit sous la gouverne de la société et des institutions artistiques.

On pourrait aisément multiplier de ces témoignages. Ils ont le mérite de spécifier, dans le même temps, plusieurs dimensions du processus d'avènement à l'art: l'identité d'artiste, la fonction de l'atelier, le sens de la pratique.

L'art ne consiste pas uniquement en la production d'objets où l'artiste aurait imprimé ses habiletés, ou appliqué des techniques pour lesquelles il est diplômé. Se développant comme une extension du jeu, il consiste plutôt en la création d'un univers culturel singulier<sup>4</sup>, au sein duquel il est possible d'agir, et dont résultent des objets éventuels. On comprend alors en quoi l'atelier est une condition de la pratique: prototype de cet univers préalable d'où la création est possible, il permet à l'artiste d'avoir une emprise à la fois physique et psychique sur le réel, mais aussi de conférer un sens social à sa solitude.

#### Notes

1. Voir notre ouvrage L'artiste, ou le courage de l'oeuvre à faire, Institut québécois de recherche sur la culture (93, rue St-Pierre, Québec, G1K 4A3); à paraître en 85.
2. Pour s'ajuster à cette nouvelle réalité, l'artiste ressent alors l'urgence de se mettre au travail:

"On trouve toujours à l'origine de la vocation artistique la souffrance vécue lors d'une expérience marquante, et qui tantôt se manifeste brutalement par accident, tantôt prend corps en un lent processus. Il n'en demeure pas moins que tout d'un coup, à cause de cette expérience, nous nous rendons compte que se forme devant nos yeux une nouvelle réalité; nous découvrons que les choses ne sont pas exactement comme on voulait nous faire croire qu'elles étaient, et alors naît une contradiction insupportable entre le milieu dans lequel nous avons grandi et la nouvelle vision qui est le fruit de notre expérience. Un réajustement s'impose donc, et c'est là que commence notre travail de création. On ne peut expliquer autrement la naissance d'une vocation artistique".

(Antoni TÀPIES; La pratique de l'art, Paris, Gallimard, 1971: 56-57)

3. George Herbert MEAD; Mind, Self and Society, Chicago, University of Chicago Press, 1934.
4. Dans "La localisation de l'expérience culturelle", D.W. WINNICOTT cherche à "attirer l'attention sur l'importance, tant dans la théorie que dans la pratique, d'une troisième aire, celle du jeu, qui s'étend jusqu'à la vie créatrice et à toute la vie culturelle de l'homme. Cette troisième aire a été opposée, d'une part, à la réalité psychique intérieure ou personnelle et, d'autre part, au monde existant dans lequel vit l'individu". (Nouvelle Revue de psychanalyse, 4 (1971): p. 22)



PRATIQUES FÉMININES ET MOBILITÉ  
SOCIALE FAMILIALE : LE POUVOIR DU QUOTIDIEN .

Isabelle BERTAUX-WIAME  
Chargée de recherche au  
CNRS .Groupe de Sociologie  
du Travail.Université Paris VII

Il peut paraître paradoxal ,à propos du thème "Le Pouvoir dans la Société", de traiter d'une catégorie sociale, les mères de famille, qui semble exclue tant du pouvoir que de la société. Si on reconnaît parfois que les mères de famille ont pu exercer un certain pouvoir, c'est pour ajouter immédiatement qu'elles n'en ont plus aujourd'hui; c'était là un privilège de nos grands-mères, déjà menacé pour nos mères, et définitivement perdu pour notre génération et celle de nos filles. Familles nucléaires désormais privées de fonctions économiques et sociales? Vie quotidienne vouée au répétitif et à la banalité? Disparition d'une puissance maternelle dont on recherche avec nostalgie les traces dans des récits autobiographiques ou dans certains pays lointains. Si l'on confère encore quelquefois un rôle aux mères de famille, c'est dans l'éducation donnée à leurs fils. Derrière chaque grand homme, chercher la mère!

Pourtant, sous l'impulsion du mouvement féministe, de nouvelles perspectives d'analyses ont été ouvertes qui ont conduit historiennes et sociologues à réexaminer le rôle des femmes dans l'histoire et la société contemporaine. Mais dans ce courant

aussi dominait, en tout cas jusqu'à récemment, l'idée que les individus ne peuvent devenir acteurs que lorsqu'ils se constituent en forces collectives dans des lieux définis comme porteurs de changement et d'historicité. Le paradoxe est que c'est dans la sphère de la production (usines, lieux de travail) que les femmes se trouvent le plus souvent organisées en collectifs; c'est-à-dire dans une sphère largement dominée par les hommes et où la présence des femmes est discontinue. Par contre la sphère familiale, c'est-à-dire là où la présence des femmes est massive et continue, est perçue comme champ subordonné à la sphère de la production et lieu d'isolement dépourvu d'emprise sur le social. La première prise de conscience féministe risquait donc, en dépit de la rupture opérée, de reconduire d'une autre façon la négation du lieu familial comme lieu d'emprise sur le social, et donc la négation de la qualité d'acteurs sociaux aux agents inscrits dans ce lieu. Ces positions si différentes dans leur perspective à première vue ont un dénominateur commun, qui est le déni unanime de toute participation des mères de famille, en tant qu'actrices, au mouvement social-historique. Sont exclues les femmes

-----  
\* Cependant de nouvelles recherches féministes expriment l'effort de dépasser cette dichotomie entre les deux sphères et la relation de subordination radicale de l'une à l'autre, en analysant leur articulation et les conditions de passage de l'une à l'autre; le rapport entre les sexes étant défini comme un rapport social. Voir Le sexe du travail, ouvrage collectif, PUG, 1984; "Travail des femmes et famille", Sociologie du Travail, 3, 1984. Numéro thématique.

prises dans leur assignation sociale première, le lieu familial, et dans leur quotidienneté faite de pratiques multiples perçues comme répétitives et individuelles.

Or, ces pratiques reprises dans une multitude de familles et agrégées, finissent par peser au niveau collectif. Le meilleur exemple est celui du contrôle des naissances. S'il est bien une décision individuelle et privée, ou qui paraît comme telle, c'est le fait de contrôler le nombre de ses enfants. Or, l'agrégation de pratiques <sup>individuelles</sup> de contrôle de naissances aboutit au niveau collectif à une forte dénatalité finalement perçue comme un problème national.

#### I-Histoires de familles et projets familiaux.

Désireuse d'étudier la formation des trajectoires sociales de façon qualitative, j'ai entrepris de recueillir des récits de vie et des histoires de familles, en me limitant pour l'instant aux milieux populaires. Assez rapidement, je me suis concentrée sur les récits de femmes; d'une part parce que ce sont elles qui sont dépositaires de la mémoire familiale; d'autre part parce qu'on peut saisir les trajectoires professionnelles des hommes par d'autres méthodes tandis que l'approche spécifique utilisée permettait d'éclairer des processus peu étudiés jusqu'ici.

Dans les milieux modestes avec lesquels je travaille, existe une aspiration à un mieux être, une volonté plus ou moins explicite d'améliorer le niveau de vie familial. Pour cela, chaque famille développe des projets, des plans, des

stratégies pour la réalisation desquels elle mobilise de façon très concrète les ressources disponibles. L'enjeu n'est que rarement l'ambition sociale; il s'agit bien plus souvent d'améliorer la vie matérielle ou parfois d'en assurer simplement le maintien. Car la simple stabilité de la position sociale d'une famille est bien souvent le résultat d'efforts pour résister à un éventuel déclin économique et social. (A. Pitrou, 1978). A elle seule, la nécessité de s'adapter aux transformations structurelles de l'économie suffirait amplement à justifier la mise en place de pratiques stratégiques.

La vie quotidienne familiale peut apparaître comme suite d'actes banaux, ritualisés par leur répétition journalière. Or ces actes prennent leur véritable sens si on les réfère aux projets qui les sous-tendent. Qu'ils soient exprimés de manière explicite ou non dans les récits de vie, ces projets forment l'épine dorsale autour de laquelle s'organisent les vies quotidiennes et s'élaborent les modes de vie. A l'écoute des récits de vie, on est amené à concevoir autrement le familial et à le définir comme lieu de production où s'inscrivent des activités particulières, sociales et économiques, dont l'enjeu premier est la production des membres du groupe familial, des enfants mais aussi des adultes, de leurs capacités physiques, sociales et morales. Cette "production sociale des êtres humains" (D. Bertaux, 1977) passe dans chaque famille par l'élaboration d'un mode de vie particulier. Les mères ici ne sont pas seules en cause. Les autres membres de la famille, en particulier le conjoint, participent à l'élaboration

des projets et à leurs modalités d'application, lesquelles peuvent différer largement d'une famille à l'autre. Elles dépendent en effet notamment de l'interprétation que la famille fait du champ des possibles, par exemple du marché du travail ou plus largement de l'ensemble des déterminations structurelles qui peuvent être perçues tantôt comme des contraintes, tantôt comme des ressources. Mais c'est souvent à l'initiative des femmes, et pour le moins par leurs pratiques quotidiennes, que s'opère une transformation de la vie familiale. Car, si les époux sont tous deux concernés par le projet familial, c'est bien souvent la mère qui est la cheville ouvrière de sa réalisation.

Ce qui m'intéresse plus particulièrement, c'est de montrer le rôle majeur joué par les femmes dans le cadre de leur famille, et les effets de leurs pratiques sur la trajectoire sociale de la famille. Ces pratiques peuvent nous faire comprendre les projets familiaux, en particulier lors de phases de forte mobilisation familiale (F. Godard, 1980). Mais il peut y avoir aussi des pratiques très quotidiennes étalées sur un temps long et qui révèlent l'aspiration, un projet à long terme mis en acte quotidiennement. C'est souvent le cas pour la relation éducative des parents aux enfants. Le projet éducatif est diffus et ne se perçoit que rarement au travers d'événements majeurs mais il s'exprime plutôt dans la série d'actes organisateurs d'un mode de vie familial orienté vers les enfants.

Par contre, la décision de migrer vers la ville

par exemple se présente comme un acte ponctuel à un moment précis de la vie; même s'il est préparé par des événements antérieurs. Mais dans tous les cas, je cherche à ce que le récit recueilli soit concret; qu'il décrive des pratiques, et non qu'il se contente d'énoncer un discours sur la vie.

Parmi toutes les histoires de familles recueillies, j'ai choisi de présenter ici trois exemples qui illustrent chacun un type de mobilisation féminine particulier. Le premier concerne la migration de la campagne à la ville, le second la résistance à la pauvreté et la stabilisation du mode de vie; le troisième, la transformation d'un mode de vie en fonction d'un projet éducatif. Mais auparavant, je rappellerai un quatrième type de mobilisation, spécifique au milieu des artisans et commerçants, qui lie mobilisation professionnelle et projet familial.

#### II-Mariage et profession:

J'ai décrit ailleurs (I. Bertaux-Wiame, 1982) les différents éléments qui entrent en jeu dans le processus menant des jeunes couples à s'installer comme artisans boulangers. Les femmes y jouent un rôle clé. En effet, en épousant un ouvrier boulanger qui a pour projet de s'installer, une jeune femme accepte de reprendre à son compte le projet professionnel de son mari, au prix d'un bouleversement de sa vie. Car ce qui l'attend, c'est un travail harassant qui envahit toute l'existence y compris la vie familiale. Préserver un temps pour la vie de famille ne va pas sans difficultés. Mais sans une épouse à ses côtés, un ouvrier boulanger ne peut pas s'installer. Or ce

n'est pas seulement l'obstination de leurs époux à les convaincre qui poussent les jeunes femmes à tenter l'aventure: pour elles aussi l'installation constitue la seule possibilité d'ascension sociale.

On voit sur cet exemple la flexibilité des pratiques féminines. "En épousant le mari, j'ai épousé le métier!". L'objectif final de ces femmes n'est ni professionnel, ni personnel; il concerne l'amélioration de la position sociale de la famille toute entière. Mais la réalisation de cet objectif passe par un très fort investissement professionnel et personnel. Quant au point d'entrée dans tout ce processus il n'est pas d'ordre professionnel mais affectif.

Cette articulation des champs existe aussi pour les hommes: les boulangers passent par le mariage pour réaliser leur objectif professionnel. Cette articulation masculine est particulièrement visible ici parce qu'il s'agit d'entreprises familiales mais elle est peut-être à l'oeuvre dans d'autres branches, quoique de façon moins évidente.

S'il y a encore des artisans boulangers aujourd'hui, c'est sans doute parce qu'il existe encore des hommes et des femmes qui s'engagent conjointement dans l'installation. Sans les femmes, l'histoire de la boulangerie artisanale ne serait donc pas ce qu'elle est. On voit ici un exemple concret de la participation des femmes au mouvement social-historique.

### III - La migration de la campagne à la ville:

Voici un témoignage parmi d'autres qui montre comment s'est décidée l'émigration d'un jeune couple vers Paris; on y voit comment la jeune femme a pesé sur la décision..

"Je me suis mariée en Bretagne et on était dans la culture. On n'avait pas beaucoup d'instruction ni l'un ni l'autre, alors on voulait rester dans les terres. Mon mari avait de la famille dans le Berry où nous étions; ma tante avait laissé sa fille pour les vacances. Alors au mois de septembre, elle m'écrit: "tu sais, je ne voudrais pas que Marie revienne toute seule à Paris; si tu veux, tu viens avec elle l'accompagner". Je suis venue et je suis restée. J'étais jeune, je n'avais pas dix-huit ans; la vie de Paris, ça me plaisait beaucoup. Sèvres, c'était Paris pour nous. Ah oui! Et puis la façon de vivre, la vie, la gentillesse des gens... Parce qu'à l'époque, les gens étaient gentils. Ma tante connaissait tout le monde elle me sortait, j'allais à la fête de Saint-Cloud. C'était beau tout ça, c'était magnifique pour moi qui avais dix-huit ans. Et puis il y avait des boutiques... Alors bon, je dis à ma tante: "tu sais, moi, je voudrais bien venir à Paris, j'aimerais mieux venir à Paris que de rester dans les terres, les grandes fermes, comme ouvriers agricoles". Alors, elle me dit: "il faudrait que ton mari trouve du travail". Elle a demandé au charbonnier qu'elle connaissait s'il avait besoin d'un ouvrier. Il a dit "oui, s'il est costaud". C'était un costaud, un homme qui a toujours travaillé dans les terres! "Bon, qu'il vienne". J'écris à mon mari: "je crois qu'on ferait mieux de venir à Paris" et ceci et cela, je fais mon baratin! Il s'est demandé ce qui m'arrivait. Je suis retournée et je lui ai expliqué: "tu sais, tu as du travail, t'inquiètes pas, t'auras du travail". Alors bon, il a dit: "On va aller à Paris!".

Les statistiques tendent à donner une image masculine de l'émigration. Au niveau macro-social, qu'enregistre-t-on? Un ouvrier agricole quitte la terre faute de

travail stable et de rémunération correcte, pour venir travailler comme ouvrier en banlieue parisienne. Il est marié et sa femme le suit.

Cet exemple met en évidence des champs de contraintes structurelles dans lesquelles vont s'inscrire des pratiques dans leur effort même pour dépasser ces contraintes. Au départ, il y a une situation matérielle précaire, proche de la misère, des aspirations pour améliorer les conditions de vie, l'idée que venir à Paris est "possible". Encore faut-il trouver les médiations nécessaires qui permettront de concrétiser ce possible. Ici, c'est bien à l'initiative de femmes que cette émigration s'est faite. Décider de quitter la campagne est une décision importante et irréversible. Ses effets s'en feront sentir modestement dans un mode de vie meilleur sur le plan familial. Par contraste avec la vie menée jusque-là, la vie urbaine est valorisée pour sa sociabilité plus manifeste, pour ses conditions de vie matérielles plus faciles. Tous ces aspects transforment plus la vie quotidienne des femmes que celle des hommes. Avoir l'eau courante au robinet de l'évier semble résumer le pas fait en direction d'une meilleure situation. Ce passage du rural à l'urbain peut se traduire très modestement par une faible amélioration du niveau de vie. Seul, l'accès à l'école en est facilité et permet dans le meilleur des cas l'apprentissage d'un métier. Les petits enfants de Mme Lalouette, par suite de la fréquentation régulière de l'école, ont acquis un métier qualifié.

#### IV-Travaux et lignées féminines:

Les récits de vie permettent de faire apparaître des pratiques féminines qui ne s'inscrivent pas dans des documents écrits et qui cependant sont au centre de la formation de la trajectoire familiale. En voici un exemple qui concerne deux générations, la mère et la fille.

Le mère, aujourd'hui âgée de 90 ans, a commencé par évoquer ses pérégrinations successives dans différentes villes de province: "Mon mari avait un métier où il y avait du chômage, souvent; il était galôchier; ça ne va plus fort dans les sabots... Alors on croyait trouver plus loin... J'ai eu quatre enfants comme ça; et puis on n'a pas trouvé de travail arrivé là, alors on s'est placé dans une pension ici (en banlieue parisienne) mon mari avait vu l'annonce quelque part. "Tant pis, on va partir", il m'a dit. Une pension de famille pour demoiselles! Il y avait beaucoup de retraitées. Mon mari faisait les courses et les nettoyages, moi la cuisine. Ça m'était égal parce que j'avais déjà été placée... J'ai toujours fait un peu de cuisine comme ça et du ménage".

Mme Léchelle a connu très tôt l'errance. Son premier souvenir remonte à 1893; elle a cinq ans quand son père meurt. Avec son frère et sa soeur, elle quitte sa ville natale emmenée par sa mère. Elle sera élevée chez sa grand-mère maternelle dans l'ouest de la France. Sa mère et sa grand-mère tiennent ensemble une petite mercerie de village et la petite fille va à l'école chez des religieuses: "C'était dur et puis on n'apprenait rien, vous savez, les prières et puis c'est tout. Enfin ma mère me disait: "Oh tu en sauras bien assez pour remplir ta bouche!" Eh bien elle ne s'est pas trompée... La couture, le tricot et puis les prières! On faisait des dictées, on avait une grammaire, une histoire de France et puis une géographie. C'est tout! J'y suis restée jusqu'à 12 ans. J'ai pas eu mon certificat, moi".



A la sortie de l'école, elle aide quelque temps à la boutique; mais lorsque sa mère meurt, il faut quitter le magasin. La grand-mère retourne alors vivre dans une petite maison qu'elle possède non loin de là, emmenant avec elle ses petits enfants. La jeune fille a alors 15 ans; elle s'embauche à l'usine de chaussures comme ouvrière piqueuse. C'est là qu'elle fera la connaissance de son futur mari. Elle ne considère pas que pendant ces années elle a appris un métier. "Ça? Un métier? Ben non, je trouvais... Je prenais ce qu'y se trouvait". Pourtant quand plus tard elle prendra du travail à domicile, ce sera le même, piquer des tiges de chaussures. "Je me suis arrêtée parce que j'avais mes enfants", nous dit-elle. Arrêter d'aller en usine; mais pas arrêter de gagner (mal) sa vie et celle de ses enfants quand il le fallait, c'est-à-dire tout le temps. "Je continuais à piquer chez moi, j'ai jamais arrêté, j'avais ma machine, alors j'ai continué".

Travail à domicile, ménages, journées en maisons bourgeoises, retour à l'usine; ses activités s'adaptent d'une part aux aléas de l'emploi de son mari et d'autre part au rythme des naissances. Ses employeurs semblent l'avoir très bien compris; c'est ainsi que travaillant comme ouvrière dans une imprimerie, elle est renvoyée chez elle quand elle se trouve enceinte, avec des pliages de pages de livres à faire; exercice déclaré compatible avec son état. Se débrouiller en se déplaçant constamment, en acceptant de faire ce qu'on trouvait résumé la vie menée pendant presque trente ans par Mme Léchelle et son mari. Ils finissent par se séparer pour s'embaucher chacun de son côté, lui comme portier d'hôtel avec un de ses fils, elle, avec sa plus jeune fille dans une maison privée comme

cuisinière. En 1939, saisissant l'occasion, ils répondent à une annonce lue dans un journal. On demandait un couple, logé-nourri, pour travailler dans une pension de famille en banlieue parisienne. Une phase de stabilisation familiale commence alors.

"C'était pas fort payé mais c'était logé-nourri. Après la guerre, la pension a fermé; on a trouvé un petit rez-de-chaussée. Mon mari a trouvé du travail à Paris dans une fabrique de sabots et moi, j'ai pris du travail à domicile; c'était le patron de mon mari qui me le donnait, mon mari me l'apportait. C'est là que ma fille s'est mariée. Après j'ai fait de la confection, des blouses, ma fille m'aidait; elle ne travaillait pas encore puisqu'elle avait son petit garçon".

La fille de Mme Léchelle semble en effet suivre les traces de sa mère. Ayant eu son certificat d'études avec une certaine facilité, elle quitte cependant l'école deux ans plus tard et commence à travailler dans une boulangerie-pâtisserie.

"J'aurais voulu être coiffeuse mais mes parents m'ont dit: "Ma petite fille maintenant tu es en âge de travailler". Et ce qui s'est présenté... On demandait une vendeuse en pâtisserie, ben on m'a mis là. Papa disait: "Ce sera toujours ça".

Elle était déjà fiancée lorsque ses parents déménagèrent pour la région parisienne. Elle les rejoindra un peu plus tard, ayant trouvé une place logée-nourrie de vendeuse toujours en boulangerie-pâtisserie. Son fiancé vient la voir régulièrement: "Il ne regardait pas à faire un petit voyage, alors ça a continué". Pour lui qui est employé à la SNCF en province, le transport est gratuit, il vient donc la voir très souvent. La jeune fille se plaît en région parisienne. Elle trouve l'ambiance plus gaie qu'en province; peut-être aussi la vie y

est déjà plus facile pour elle et ses parents. Aussi une fois mariée, elle habite quelque temps en province mais fera tout pour revenir très vite près de ses parents. Ces derniers accueillent avec plaisir leur gendre: "Tant mieux", dit le père à sa fille, "tu épouses un beau parti". Pour l'ouvrier d'usine itinérant qu'il a été toute sa vie, être ouvrier à la SNCF représente la sécurité d'emploi, donc la sécurité pour la vie de famille.

La jeune femme d'ailleurs ne tarde pas à avoir un bébé. Une collaboration va alors s'organiser entre la mère et la fille. Au domicile de la mère, elles vont toutes les deux se répartir les tâches: la mère continuera à coudre des blouses, attachée à sa machine pendant de longues heures, pendant que sa fille fera les boutonsnières. Elles ne seront pas trop de deux quand il faudra une fois par semaine porter le travail fini à l'autre bout de Paris dans de gros baluchons et ramener celui qui sera à faire pendant la semaine. "Cela nous prenait une journée". Le petit garçon est élevé ainsi entre sa mère et sa grand-mère. De plus, c'est la jeune femme qui assume les deux ménages, le sien et celui de sa mère car c'est elle qui prépare les repas et entretient la maison. Cet agencement qui organise vie familiale et travail, rémunéré mais non déclaré, dure sept années.

Un jour, la grand-mère rencontre une voisine. "Nous habitons à côté d'une petite épicerie et puis on se voyait comme ça entre voisins à discuter. Il y avait une personne qui travaillait au Crédit Lyonnais (une banque), une demoiselle...". Les parents la connaissent bien cette demoiselle

et à l'occasion, ils lui demandent si elle ne pourrait pas faire quelque chose pour leur plus jeune fille, encore célibataire et qui cherche du travail. Par l'intermédiaire de cette voisine, la jeune fille entre à la banque au plus bas échelon et prévient aussitôt sa soeur aînée que la banque recrute largement du personnel non qualifié "mais ayant une belle écriture", pour trier, noter des papiers bancaires et rétablir un ordre très compromis par les déménagements successifs des années de guerre. Cela intéresse la jeune femme. "C'était plaisant parce que travailler à la maison, ça payait peu et on n'avait jamais fini. C'était surtout plaisant parce que vous aviez un horaire!"

"Donc, ma jeune soeur est rentrée au Crédit Lyonnais. Moi, j'étais mariée et j'avais mon gargon. Je ne travaillais pas (sic). C'était vers '47. La guerre était terminée et il y avait beaucoup de titres perdus sur les routes; les banques ont embauché pour remettre de l'ordre... On a repris nos relations avec la Belgique, avec tout le monde. Les titres étaient régularisés. J'ai fait une demande aussi. J'ai été acceptée, alors je suis restée. J'ai eu de la chance parce que je n'avais que mon certificat d'études... Quelques années après, il fallait au moins le brevet. J'ai eu de la chance d'arriver au bon moment. Je me suis bien plu et je suis heureuse d'avoir fait carrière au Crédit Lyonnais".

Elle est restée trente ans au Crédit Lyonnais; si elle a pu y faire "carrière", c'est grâce à l'aide de sa mère qui à l'inverse des arrangements précédents, cessa toute activité rémunérée pour prendre soin du ménage de sa fille. C'est elle qui élèvera son petit-fils, et sa petite-fille née peu après. Devenue veuve, elle quittera son logement pour s'installer chez sa fille et son gendre.

On perçoit bien dans cette histoire l'étroite collaboration de la mère et de la fille essentielle à l'équilibre de l'économie domestique. Collaboration qui dans ce cas joue sur les possibilités d'embauche de l'une et de l'autre et sur les différentes phases du cycle de la vie familiale. Malgré les charges de la vie domestique, la présence de ces femmes sur le marché du travail local est constante; ce trait se vérifie dans la plupart des récits recueillis auprès de familles modestes. L'obstination des femmes à "joindre les deux bouts", à compléter des salaires masculins aléatoires ou insuffisants, conduit la famille dans un premier temps à se stabiliser, puis dans un deuxième temps à atteindre un seuil de sécurité.

Si de cette histoire familiale, nous ne connaissons que les trajectoires masculines, nous ne comprendrions pas les médiations qui ont tracé cette histoire particulière. Du grand-père ouvrier de métier dans une branche en déclin au petit-fils enseignant au Maroc en passant par le cheminot de la SNCF, il n'y a pas de filiation directe. Les processus qui dans la durée ont abouti à construire la position sociale de la famille, sont essentiellement l'oeuvre des femmes.

#### V-Métier et mobilité sociale familiale:

Contrairement à la famille précédente où prévaut une certaine continuité entre les générations, l'exemple suivant montre au contraire un changement important survenu entre deux générations, à travers les récits de la mère et de la fille. Celui de la fille décrit une trajectoire qui peu à peu l'éloigne du milieu familial dont elle est issue. Cette

distance s'exprimera pleinement dans les directions prises par les deux petites filles.

Mme Aline, née en 1936, est d'origine modeste; elle est la dernière de trois enfants. Sa mère prend à domicile des travaux de couture commandités par la SNCF et que lui apporte son mari, lui-même cheminot à la SNCF. Aline est très certainement favorisée par sa situation de benjamine. Elle a été élevée dans une atmosphère familiale très protectrice; son père suivait ses progrès scolaires avec la plus grande attention. Il aurait voulu en faire une institutrice, lui qui n'avait pas pu aller à l'école aussi longtemps qu'il l'aurait souhaité. Les deux autres enfants n'avaient pas réalisé ses aspirations. L'aîné avait voulu être ouvrier comme son père, en dépit de l'avis de l'instituteur qui lui conseillait de poursuivre ses études. La seconde refusera très vite d'aller à l'école et commencera par travailler dans un bureau, puis une fois mariée, restera à la maison pour s'occuper de ses enfants et coudre à domicile avec son mari, tailleur de son métier.

Les espoirs déçus du père se reporteront alors sur la petite. Pourtant sans décevoir véritablement son père, Aline ne deviendra pas institutrice mais infirmière, métier aussi sûr que celui d'enseignante. Aline avait une jeune tante par alliance à peine plus âgée qu'elle; elles sympathisaient beaucoup. La jeune tante qui était sur le point de terminer son école d'infirmière, encouragea vivement sa nièce à la suivre dans cette voie. Une fois diplômée, Aline

rentrera dans le même service que sa tante.

Elle se marie avec un cheminot, jeune collègue de son père. La naissance de leur première fille leur fait prendre conscience à tous deux de la difficulté d'une vie familiale quand on a des horaires de travail aussi différents et changeants que les leurs. Or tous les deux ont de la vie familiale une idée très haute. Ils ont fait le projet d'assurer à leurs enfants et à eux-mêmes une certaine qualité au plan affectif et culturel. C'est dans cet esprit qu'Aline conseille à son mari de se présenter au concours de recrutement des infirmiers psychiatriques. Il accepte après quelques hésitations, et après deux années de cours se retrouve employé dans le même hôpital que sa femme, dans le secteur psychiatrique. Ce changement de profession ne modifie pas leurs ressources financières, mais permet une meilleure organisation familiale; le temps ainsi dégagé sera consacré à des activités militantes et culturelles auxquelles leurs deux filles seront associées.

Si c'est bien la rencontre d'une évolution structurelle - l'ouverture d'une filière professionnelle masculine en milieu hospitalier - et d'un projet familial qui vont amener un changement pour la famille, c'est bien la trajectoire sociale suivie par Aline qui est le pivot de cette transformation. C'est elle qui en choisissant ce métier, par la stabilité d'emploi qu'il offre et par le milieu socio-culturel qu'il leur permettra de fréquenter, se dégage du milieu socio-familial d'origine; et c'est elle qui en exerçant une pression sur son mari pour qu'il change de métier opère

pour sa propre famille une transformation notable qui se traduit d'abord par une plus grande qualité de vie familiale. C'est dans ce nouveau mode de vie, ainsi mis en place au fil des jours que l'avenir des deux filles se construit. S'engageant dans la même voie que ses parents, l'aînée la poursuivra en faisant sa médecine et une spécialité en gynécologie. Elle travaille actuellement dans un cabinet de groupe installé dans un quartier ouvrier de la capitale. La seconde, peut-être sensible aux engagements militants de ses parents, exerce une fonction d'animatrice culturelle dans une banlieue parisienne à dominante communiste.

Parce qu'elle a un métier, la trajectoire d'Aline peut être analysée indépendamment de sa vie de famille. Contrairement à d'autres femmes, elle est visible par sa présence sur le marché du travail. Il en est de même pour la trajectoire de son époux. Mais c'est pourtant une famille entière qui passe d'un milieu à un autre et non pas des individus isolés. Ce passage est le résultat d'efforts cumulés, articulés entre eux, dont l'ensemble ne prend sa cohérence et son sens qu'au niveau proprement familial. Il y a stratégie familiale; et encore une fois, la place centrale y est occupée par une femme.

### Conclusion:

L'observation concrète des pratiques féminines dans des familles de milieux modestes, conduit à une nouvelle conception de leur place dans l'histoire. Si l'on pense la famille non plus comme un lieu privé et passif déductible de la sphère de la production sociale des personnes, on restitue alors aux femmes, assignées de manière privilégiée (mais non exclusive) dans ce lieu, une possibilité d'action sur le changement social.

Si l'histoire d'une société, et de son mouvement, s'élabore à différents niveaux, elle se fait aussi à celui du quotidien. Alors chaque personne, dans sa vie quotidienne, participe à l'histoire en train de se faire, à un niveau spécifique, local, en commençant par sa propre histoire et celle de sa famille. Ce niveau spécifique, le méso-social, est intermédiaire entre le micro et le macro, entre l'individuel et le collectif; c'est là que sont perceptibles les médiations par lesquelles se rencontrent déterminations structurelles et praxis.

D'une manière paradoxale, les hommes sont fixés par leur position professionnelle dans un milieu de travail. Individuellement, leurs actions sont restreintes et ne peuvent porter que si elles s'expriment collectivement. Cette expression collective renforce leur solidarité et leur intégration au milieu de travail, (qu'ils perçoivent comme homogène), tout en faisant ressortir les rapports antagonistes de classe. Au contraire, les femmes ont, elles, dans leur pratique familiale, quotidiennement des contacts avec un milieu social plus diversifié; relations d'usage, de clientèle, de services. Elles en seraient rendues plus susceptibles de formuler des aspirations sociales en termes de changements qualitatifs.

Si elles sont assignées prioritairement dans la sphère familiale, elles ne le sont en aucune façon de manière exclusive et leur originalité tient à leur va-et-vient fréquent. Toutes choses égales d'ailleurs, ou plutôt inégales, on pourrait aussi appliquer cette analyse aux hommes et considérer plus attentivement leur propre rapport à leur famille. L'existence des hommes et des femmes n'est pas réglée une fois pour toutes par une seule logique.

C'est dans cette perspective que les mères de famille en milieu populaire peuvent être perçues comme sujets de leur propre histoire familiale, de leur trajectoire et de celle de leur famille. C'est à ce titre qu'elles peuvent être considérées comme faisant partie du champ de l'historicité. Par leur praxis familiale, elles acquièrent une emprise réelle sur le social et son mouvement; elles dégagent ainsi un espace spécifique de pouvoir qui se traduit quotidiennement en actes dans la formation d'une trajectoire singulière. En participant à la production du status social familial, elles jouent un rôle crucial dans la transformation des classes populaires en classes moyennes en traduisant chaque jour en pratique les aspirations familiales pour elles-mêmes et/ou pour leurs enfants.

Pouvoir et Société ne sont finalement pas des termes si lointains pour les mères de famille. Ils concernent aussi la vie quotidienne sous condition toutefois de redéfinir la nature de leurs relations. (voir aussi l'analyse de P. Thompson, 1984).

C'est ce que je me suis efforcée de faire ici à partir d'une réflexion enracinée dans le matériel empirique recueilli sous forme de récits de vie.

Ouvrages cités.

-Bertaux,D. Destins Personnels et Structure de Classe. PUF.  
Paris. 1977.

-Bertaux-Wiame,I. "L'installation dans la boulangerie  
artisanale" . Sociologie du Travail,1,1982.

-Godard,F et Cuturello,P. Familles Mobilisées .Plan  
Construction,Paris,1980.

-Pitrou,A. Vivre sans Famille? ,Privat,1978.

-Thompson,P. "The Family and Child-Rearing as Forces for  
Economic Change:Towards Fresh Research Approaches" .Sociology.  
Vol.18,n° 4,November 1984.

-"Travail des Femmes et Famille".numéro thématique, Sociologie  
du Travail,3,1984.

-Le Sexe du Travail ,ouvrage collectif,Presses Universitaires  
de Grenoble,1984.



THE CHANGING FEMALE ROLE IN FAMILY AND SOCIETY IN THE FIFTIES.

THROUGH THE LIFE-STORIES OF THREE ITALIAN WOMEN (E)

Introduction

Graziella BONANSEA

Three women, all born within the first twenty years of this century, find the strength and the occasion to reach a turning point in their lives during the Nineteen-fifties. Anna leaves her husband and finds a job of her own, Marta marries the man she likes in spite of her three brothers' opposition, Lucia becomes an active trade-union member, reaches a prominent position in her union and is eventually dismissed from her job because of this.

This phase of their existence obviously holds an important place in the process of recollecting, but none of the women founds her own identity primarily over it. Only Lucia, looking back at her childhood and adolescence, tends to characterize herself by her attitude of irreverence towards family and social standards of behaviour. Her story is also the only one in which personal, non-conformist choices have a wide social background and are rooted in the political developments of the time. Yet, even more important is the mirror image she gives of herself as a serious, morally irreproachable girl, wife and then young widow.

It has been noted that in some women's accounts irreverence may be "a narrative stereotype, not so much showing real behaviour as suggesting an assertion of identity on the symbolic level"(1). An insistence on rebelliousness in the narration only apparently contradicts the reality of an orderly and industrious life, both in the family and at work.

---

\*) This paper is based on a research on "Maternity and Work in the Life-cycle of Women Workers in the Torino Area in the Twentieth Century", which I am carrying out under the supervision of Luisa Passerini. I have asked a number of old women, both from the city and the countryside, to talk freely about their life. Avoiding the use of a questionnaire, I have tried to direct their memories, through the stages of childhood, adolescence, married life, maternity and old age, towards the theme of the female affective and sexual experience.

... the stereotype of the rebel current in many women's autobiographies is not meant primarily to describe facts and behaviours, but takes on a marked allegoricalness, which each time defines itself in connection with the different life experiences. It is a way to express the difficulty of identification with a social order oppressive for women, but also to convey the awareness of the oppression and the non-integration, therefore to turn towards contemporary and future changes."(2)

Although these considerations do apply to Lucia's autobiography, the other two women, having lived in a more static, culturally conservative environment, seem sometimes to choose the opposite stereotype of the earnest and indefatigable mother and wife to cover the dissatisfaction for their condition, an eagerness for change that only rarely is explicitly declared. The three life-stories, each with its own peculiar aspects, share in fact two common features: the desire to alter the course of an existence which comes to be regarded as intolerable, and the acceptance of the idea of an inescapable fate which rigidly bounds the female condition. The narration therefore unwinds along a double path, sustained both by the pleasure of transgression and by the acceptance of traditional values and rules which are still felt to be pregnant.

This ambivalence seems to characterize the way in which several peasant and industrial women workers choose to talk about family disputes: the teller is often ready to develop a line of reasoning to its extremes, only to immediately recover those affective implications and other less evident aspects of the situation which restore the account in its complexity and moderate the speaker's position. The life history interview may, in itself, be an act of rebellion even when, as is most often the case with countrywomen, the overall sense the speaker consciously gives to her narration is one of acceptance and justification of the past.

The course of the three lives leads through similar, more or less fixed passages: at certain moments in their existence the women seem to be able to alter this course. Their efforts are, as a matter of fact, a forced, sometimes desperate reaction to situations



which are becoming unbearable. Yet, the women's initiatives, be it the private decision of leaving home or the public one of getting involved in trade-union activities, may also be seen as part of that collective will to break away from the past and to assert themselves as social subjects that women have started expressing in the Fifties, as feminist historians have recently pointed out (3).

### Anna

Anna was born in 1907 from a peasant family of a lower Alpine valley in the province of Torino. In the definite structure of her account, infancy and childhood are almost completely left out, the whole period being defined only by the sequence of her mother's pregnancies: Anna's first sister is born in 1908, a second one in 1910 and a third one in 1911. Among the memories of poverty and hardships, of a life based on the proceeds of a meagre soil, the parents' decision of not letting her marry stands out as fateful for her future existence: "The good matches, they wouldn't let me take them." When she reaches the age of village dances and festivals Anna, being the eldest, is already entrusted with the care of the younger sisters, and even when some of them will be old enough and allowed to go themselves she will be forced at home by a maternal rôle by then permanently assumed:

The younger ones used to go. I surely had to stay at home, take the cattle to pasture, and the pigs and everything, and sure I had to stay, with one sister that small, and another one that small.

The first part of the narration closes on the mother's further two pregnancies, at 45 and 50 years of age. Concern and sympathy for her are not expressed; resentment for the practical and social implications of her condition is. As in many accounts from peasant women, feelings and emotional involvement seem not to be allowed to emerge. Within what has been called 'the ideology of limited

goods'

...not only the land, but affection, friendship, love are perceived as definite entities, neither extendable nor modifiable, so that every acquisition would inevitably involve a relative impoverishment of somebody else. [...] an expanded, articulated affectivity, capable of cutting across the family circle would be considered - and in part would be - a weakening of the family, the theft of a property it is entitled to, which cannot 'increase' and therefore must not be shared with others.(4)

The expression of sentiments is rather strictly limited within the family as well, as the next life-story will enable us to mention.

When talking about her mother, as later when talking about herself, Anna does not dwell on the transformations the body undergoes under the burdens of work and pregnancy, but rather on the reactions that its swelling causes in the community and in the family:

And they [the sisters] were angry! For the elder ones the boys were already coming - because once they used to come into the outhouse - and some ill-mannered one says: "Who will they have for godparents?" And were we getting angry! Everybody angry, she was angry herself, she was 45. She was angry too, she would only pray it would be a daughter.

Giving birth to a child: a human reflection of nature's fertility, in the pre-industrial symbolic order from which the old countrywomen sometimes draw their images. Or, in a different perspective, God's blessing. In the life-cycle of rural women giving birth to a child is an opportunity to gain power, "a means of advancement of the woman's status in the family group"(5). In Anna's account the presence of some daughters already in a marriageable age seems to mark the unnaturalness of the situation even more than their mother's own age. Anna's mother gives birth to another child of her own when she should be ready to assume the task of guiding her daughters (in other cases, daughters-in-law) through the process of reproduction, thereby gaining power and a new status in the family. By her involuntary transgression she not only renounces this advancement, but she seems to upset the family balance as well, exposing her

daughters to derision.

Anna's mother dies at 50, while trying to avoid the consequences of still another pregnancy:

My mother went to a midwife... she was so fed up she went there and - speaking as we do - she pierced her. She pierced her and she died.

She is a victim, who in the story does not seem to be free from guilt: she first appears as to be hiding her swollen belly, and when, in her next pregnancy, she decides to evade her fate she is punished with death. The way in which she dies is socially unacceptable, and Anna barely mentions it; at the same time her death exposes the intolerability of a condition from which Anna will try to free herself.

With her mother's death Anna's youth seems to come to a final conclusion, her role of quasi-mother sticking to her with its attributes of sacrifice: "There were three who called me mum. And that's why I didn't have time to enjoy myself." Yet, the death of her mother, followed some years later by the death of her father, puts her in a position to reconsider the prospect of the unmarried life her parents had chosen for her:

So I said: "what will I do here, one day this house will be divided", we had two hectares of land around the house, "what will we do, we are seven, we won't get anything" I said, "it's better for me to marry." And I found...

Economic necessity is recalled as the decisive factor. The other basic reason for getting married, never mentioned in the account, is Anna's son, whom she has in 1940 from a man who will then immediately abandon her. In this case the transgression is felt as too serious to be admitted, and Anna will build up her account so as to never have to recognize that, at the time of her marriage, she already had a baby born from another man. But undoubtedly it is to this, rather than to her age, that she refers to when she admits that she had to take something less than the "good matches" she could have had when she was younger.

Nevertheless, she points out, "I still married to my taste".

### Marta

Marta was born in 1919 in the upper part of the same valley. Last child after four brothers, she will lose her parents when still young, the father in 1940 and the mother in 1942. After the war she will be living with the youngest of her brothers, the other three having emigrated to Brazil but taking turns in returning home to look after their small properties.

Her story begins with memories of her father's life: when only a boy of eleven, he has to struggle to save the meagre family revenue from a father fond of gambling and drinking. Marta's father will then emigrate and spend years as a gold-miner in Mexico. The paternal heritage of courage and initiative relives in Marta's own story: during the war, German troops burn down every farm in the area and she manages, alone, to save her cattle and a few belongings. The opening scenes of her account convey the ideas of perseverance and willingness to resist misfortune.

The figure of her mother is more briskly, less reverently sketched: she shows great sensitivity in human situations, she seems to be able to read into her children's minds to an extent that is resented by her daughter. Although intuition and understanding are considered by Marta as intrinsic qualities of the maternal condition, she also admits having often felt embarrassed in front of her mother, and having sometimes been mortified by her in front of other people:

If a girl came to see me, for instance, and she was there, perhaps I said a word in jest, not quite to her liking... I felt embarrassed, I didn't open my mouth any more for the whole evening.

When, in the crucial moment of Marta's first menstruation, her mother would like to volunteer some advice, comfort or just physical help, the daughter simply refuses to share the experience:

Ah, not on your life, I didn't want her to know. I didn't want her to know, I hid everything. Because I didn't want her to find them, I didn't want her to see them and so I washed them myself, took them to the ditch, all concealed. I went to wash them, then brought them home and boiled them [...]. And so later she told me: "But did you have your menstruation that I see the washing hung out, what are all those things?" And I told her: "Well, it's none of your business, it's none of your business!" I didn't want her to know!

In this account the classical situation of the child seeking explanations from a reticent parent seems to be reversed. Later in her story, however, Marta herself considers that her mother would never have discussed directly sexual intercourse or childbirth, limiting herself to advice concerning the practical aspects and the social repercussions of the daughter's newly acquired womanhood. The only instruction that the mother firmly passes on to her daughter - absolutely superfluous, in view of Marta's behaviour - is not to leave her menstruation rags around the house but to hide them scrupulously from her brothers.

The attitude of both women is consistent with the notion, current in peasant culture, that the human body is primarily an instrument for work, and its inner and outward changes must be lived in complete solitude: the necessity of insuring the survival of the family group in harsh living conditions makes it imperative that the temporary weakness of the individual be disregarded. Even when women are not well or when they are pregnant they must work in the fields as men do. The mother's attitude, stern and detached, is consistent with this notion of not letting sentiments interfere too much with the authority relations which govern the family as a production unit in an agricultural society. Maria's attitude is to refuse even those solidarity bounds that women have developed and that, making their oppression more tolerable, in a sense become part of the discrimination system: only daughter after several male children, she refuses to acknowledge the inferiority of her condition by accepting the support that her mother can

only offer her secretly, and chooses to identify herself further with the image of the strong-willed, hard woman.

After her parents' death Marta, as the only woman in the household, will inherit from her mother the task of caring for her brothers. For her too, as she gets into her thirties, marriage prospects seem to become more and more indefinite.

### Lucia

Lucia was born in 1901 in a village in Veneto, the last of twelve children. The figures of both her parents dominate, each in its own way, the first part of her account, epitomizing the sharp but fruitful contrasts out of which Lucia will develop her own personality.

Although her father is a bank clerk, Lucia's family is actually worse off than many neighbouring peasant families, both for the ever-increasing number of children and for the father's prodigality. An ardent Socialist, he spends time and money in the organization of political demonstrations, and Lucia remembers having often been taken along by her father, as a child, during the uprisings for the land reform at the beginning of the century. From him Lucia will take her strong, independent character and a gusto for rebelliousness and the exposing of injustice, together with an aversion for the Church:

My father used to say, when he saw a priest approaching: "There's a sack of coal coming, mind it doesn't make you dirty, get out of the way, run."

Her mother, on the contrary, is a devout church-goer: "By the time she died, she was considered a saint in the village;" Her whole married life, in fact, has to be spent in the daily task of providing for the needs of the large household with the insufficient money her absentee husband brings home. Lucia remembers her as tireless, always cheerful and charitable towards the neighbours, in spite of her having to struggle to feed her own children.

In the narration, affection and sympathy mingle with a certain reproach for the mother's acceptance of her condition:

She died at 77 of a strangulated hernia, because once you had to fetch the water with buckets and carry them, and with so many children she had - and she had to have them all, otherwise she would go to hell, wouldn't she. The Church said so.

The maternal example of submission and silent endurance does not fit with Lucia's temperament at all, and she will always refuse it. In her story it is the father's example which is often recalled as the source of the momentous choices Lucia will make in her life. On the other hand, she also describes his role in the family's troubles, exposing the discrepancy between his social commitment for freedom and equality and his authoritarian behaviour at home. The maternal model seems to act at a deeper, more constant level: like her mother, Lucia will find fulfilment in marriage and motherhood, and in times of distress, after the death of her husband, she will claim respect and support in the name of her dedication to her children. Yet, her experience will differ from her mother's in many respects: Lucia will retain her own activity after the marriage, she will drastically limit the number of children, she will base her relationship on different, more egalitarian premises.

Marriage stands in Lucia's life as the occasion for freedom: freedom from the duty of attending church services, freedom from the narrowness of village life. The couple moves to Torino, where he becomes a Fiat worker and she starts working at home as a dressmaker. In 1938, when her second child is only one year old, Lucia's husband dies in a motorcycle accident. To support her children and herself she must abandon her activity and seek an occupation in the factory where her husband used to work:

I went in there in mourning clothes, because being a dressmaker I was properly dressed. And they told me: "As you see, in a place like this there is no job for you." "Ah - I say - not even one job?" "No, there are no women, only the ones who do the cleaning." "Well, I'll do the cleaning as well, as long as you put me in the

bay where my husband used to be, so that they know I'm his wife, and they respect me.

As a woman in an almost exclusively male sector, as a previous home-worker Lucia feels a stranger in the factory; even later, when she will be assigned to a machine together with other women, she will feel isolated for her not being native of Piemonte and not speaking the local dialect. In this environment, at first alien and at times hostile, Lucia will work for the next twenty years of her life.

#### Social change and individual life patterns in the Fifties

The Fifties: a time of conformism and of persisting material scarcity in which the seeds are planted of new models of behaviour and of economic consumption. (6)

The female rôle in the Italian family had already begun to change in the Thirties, when the Fascist régime had tried to bring the country, through a policy of social services inspired by the ideology of the corporative state, closer to the model of the welfare state of other western countries. Fascism asked the woman to take upon herself the main responsibility of transforming the family in an "agency for services", without ensuring, however, the economic conditions and the social facilities that could make this possible(7). The Italian economy, that by means of the dictatorship itself had been directed towards a system of low wages and low consumption, together with a high unemployment rate, still required that the family be organized as a "unit of wage-earners", where "everybody had to work for a wage to contribute to the family income, regardless of sex and age." (8)

In spite of Fascist ideological campaigns, women still had to leave their home to go to work because their wages were absolutely necessary to the family, and the decrease in female employment during the Thirties is not a sign of improving economic conditions but a consequence of the narrowing labour demand.

As well as the social and economic structure of the country, the Second World War upsets, if only temporarily, its traditional family structure. The absence of the men forces the women to undertake unfamiliar tasks:

Even if suffering, grappling with a host of doubts, the woman has realized that she is able to do most of those things which once were her husband's domain: management of the household, of the office, children's education, social relations." (9)

Most women have had to share war-time responsibilities; some have taken part in the resistance movement. A new mood, which seems to cut across class boundaries, makes it difficult to accept the old balance of power, inside the family as in social life: the myth of male superiority, the fear of extra-domestic engagements seem to have crumbled with the houses and the bridges. Individual ambitions find a correspondence in the exigencies of the industrial reconstruction which, at least in Northern Italy, requires a large contribution from female labour.

The "new woman", as she appears from the magazines of the time, both popular and expression of Catholic and leftist associations, (10) has reached emancipation without forsaking tradition. It is often a typically middle-class model, whose chief aim is the conciliation of maternal and conjugal tasks with the new external engagements. She is never an unmarried or separated woman making it on her own. At first sight, her main problem is one of rational organization of working tasks and family routines; we learn, however, that her chief enemy is not physical exhaustion but psychological depression as a consequence of her feeling splitted up between family and work. The formula to overcome all difficulties, both material and psychological, is based on self-esteem, unbending intent and enthusiastic solidarity from her partner.

On the working-class women's side, too, the battles to avoid the dismissal of married women from the factory and to obtain day nurseries and other facilities for working mothers are

inspired by the same ideal of enabling every woman to pursue her double occupation.

How far are the social changes we have briefly outlined reflected in the life of the three women I have interviewed? An unmarried woman in a mountain farm, a farmer's wife on the outskirts of a small subalpine town, a widow working in a factory in the city: is it worthwhile to consider together such widely different life patterns?

The differences between the autobiographies are in themselves revealing of the disruptive character of a model of economic growth which allowed third-world living conditions to persist within a hundred kilometres from the country's major industrial centre. The experience of women living in rural areas, apparently remote from the economic and social developments of the post-war period is essential to the understanding of how other women with the same roots, caught up in the "main flow" of history, reacted to change, were influenced by it and became themselves a decisive factor of innovation.

Within the single life-story, contradictory representations and behaviours become the inner propulsive force of the narrative. Anna would like to limit the number of children in her family but, as her mother before her, she can only hope in her husband's sense of responsibility. The practice of interrupting the sexual intercourse, or the initiative of buying contraceptives pertain exclusively to the man. Yet, at a certain moment in her life, she takes a decision quite unusual in the stories from peasant women of her age:

I didn't want him any more. I bought myself a bed, using some of my dowry, I bought a bed and a mattress and I left him sleeping alone.

Later, as her husband's drinking habit gets worse and the family's money problems more and more serious, she leaves home bringing her children - the younger by now in her teens - with her. At

the age of 56 Anna will thus make a new start, renting a small flat and taking up an unskilled job to support herself.

In the same period Marta, by now 39 and apparently devoted for life to her brothers' care, decides to marry a man with whom she has long been in a friendly relationship. Since her brothers oppose her decision, she has to organize everything herself, from church decoration to the wedding party. Only at the last minute one of her brothers will agree to accompany her into church, avoiding her the embarrassment of entering alone. Marriage gives Marta the opportunity to abandon an isolated, economically dependent life: she will move with her husband to a town in the plain, where they will open a grocery store.

Even at her age, Marta marries without having received any clear information on sex: she will gradually come to realize that her husband, in consequence of an accident, has troubles that will lead to a complete sexual impotence. Her account expresses regret for not having been told before of her husband's condition, for not having been able to have children, for an unsuccessful sexual life. Yet, she is actually bitter only about the lack of the affection that a sexual relationship could have aroused. She doesn't openly blame her husband for his shortcoming ("If I had known, maybe I would have taken him all the same"), but she feels she has been deprived of forms of tenderness and pleasure, not identifiable with sex, that her husband rarely felt the need to give her.

Having imposed herself against her family's will, and later not having had any children, Marta will see her 'strong' image reinforced, so that her husband's relations will consider her an assertive, masculine woman. The subtle changes in the female conditions in the Fifties were often seen in this light by public opinion; supporting them there had to be, in any case, manlike qualities: strength, determination, perseverance. It is perhaps a forced choice for those women who wish to break

away from paralyzing conventions to conform to the prevailing, male model. This model is, for men themselves, the result of a denial, but once its attributes are acquired women will perhaps have an easier time in recovering those parts of themselves they had to suppress.

#### The recollection of the factory experience

When I hear somebody speaking highly of Fiat I say: "Have you ever worked at Fiat?" "No." "Then shut up."

After the war Lucia joins the Socialist trade union in her factory. Holding fast to her father's attitude, populist and humanitarian, she chooses Socialism because 'it stands in the middle', recognizing that 'the masters will always be there' and an agreement must therefore be found with them, avoiding the extreme positions of the Communist trade unionists.

In the paternal tradition, she starts organizing women workers, distributing newspapers, promoting social occasions and taking part in strikes. Her approach is never ideological, always inspired to the principles of justice and concrete, immediate advancement of the workers' conditions:

On Woman's Day I used to go, they sent me to the manager, with a bunch of mimosa and the flag. Then he would give me a cheque for the construction of the day nursery, because there weren't any. I was the one promoting the most useful things, they always used to send me, the Communists wouldn't go because they were afraid, I, on the contrary, as a Socialist I was accepted by the office workers, by the managers.

Lucia's wholehearted effort is, first of all, the assertion of her potentialities as a woman: in the factory where she had at first felt like a stranger, both for her cultural and working traditions and for the mistrust she had been met with as an 'immigrant', she can finally express her qualities in a context of human contacts disengaged from professional hierarchies. She also finds that her new rôle enables her to deal with men

avoiding the harassment which she had to defend herself from as a young widow. Moral integrity is an essential part of Lucia's self-image in the account she gives of this period, as well as of her youth. And moral censure is a weapon she and other fellow workers openly use to reinforce class solidarity, as when they publicly put to shame a married woman - notorious for her refusal to strike and willingness to work overtime - who is caught flirting with the foreman after working hours.

Significantly, Lucia never clearly situates the episodes she recalls in the course of events at Fiat in those years, while she makes occasional references to the political situation of the country. In the general climate of political restoration, and under specific pressures from the US government, Fiat tried to eliminate the influence of the Communist-inspired trade union FIOM-CGIL, with the declared aim of securing American industrial commissions by proving the company's reliability. This led to the dismissal, since 1953, of thousands of union activists and sympathizers, one of whom was Lucia herself, in 1955.(11)

We cannot know how much Lucia was aware, at the time, of the political implications of Fiat policy, or of the internal contradictions of the trade union movement, which allowed the management to use the other unions against the Communist one. What is important here is that today she chooses to remember her struggle primarily as a defence of basic human rights - dignity, health - a dutiful personal choice rather than the consequence of an ideological stance. When she talks about her dismissal she mentions that it was part of a collective measure that hit 500 workers, but much more emotionally relevant in the narration is the 'betrayal' of the foreman who included her in the list. As a reaction to a personal attack, Lucia challenges the company in its supreme personification: she goes to see the general manager and demands to know the reasons for the measure and the name of its initiator.

### Conclusions

Lucia's account draws its very force and liveliness from the contradictory stimuli women experienced in those years: she consciously seeks an active social commitment, and yet she tends to perceive the power relations inside the factory in the terms of family relationships; she struggles for the emancipation of women but she still tends to consider marriage as the only context in which a woman can fully and safely express her potentialities.

In the decade of the cold war and of political conformism the individual journeys of women living in widely different conditions show similar passages and signs of change. The family is still the exclusive circle within which the vast majority of them must limit their potentialities, no matter how compelling or alluring the requests of the labour market. For this very reason, however, the individual, private histories of these women can take on a particular significance: at a time when Italian women were still so much on the fringe of social life, it is in the clash between traditional rules and new forms of behaviour, in the inner contrast between old reassuring self-representations and the growing consciousness of a new identity that the first signs of a rising new balance of power between the sexes and in society at large can best be seen.

NOTES

- (1) L. PASSERINI, Torino operaia e fascismo, Bari, Laterza, 1984, p. 24.
  - (2) Ibidem.
  - (3) See Memoria, No. 6, march 1982, Rome.
  - (4) A. BRAVO, "Solidarietà e solitudine: donne contadine agli inizi del secolo", paper presented to the International Oral History Conference, Amsterdam, october 1980, p. 2.
  - (5) F. ZANOLLA, "Suocere, nuore e cognate nel primo Novecento", in Quaderni storici, Ancona-Roma, august 1980, No. 44, p. 433.
  - (6) F. ALBERONI, Consumi e società, Bologna, Il Mulino, 1967.
  - (7) C. SARACENO, "Percorsi di vita femminile nella classe operaia", in Memoria, No. 2, october 1981, p.74.
  - (8) Idem, p. 65.
  - (9) A. GAROFALO, L'Italiana in Italia, Bari, Laterza, 1956, p. 3.
  - (10) D. LETIZIA, Il saper vivere, Milano, Mondadori, 1960. See also J. Travers, Dieci donne anticonformiste, Bari, Laterza, 1969.
  - (11) E. PUGNO, S. GARAVINI, Gli anni duri alla Fiat, Torino, Einaudi, 1974.
-





Cristina BORDERIAS

1 Théories, Pratiques, Hypothèses

Les théories de la libération féminine -à l'exception de quelques conceptions ou stratégies plus strictement pragmatiques et de celles qui ne voient dans la situation actuelle des femmes que l'effet d'une idéologie qui survit à ses propres racines et qui aboutissent, par conséquent, dans une pratique quotidienne hétérogène- se sont articulées, à partir d'une réflexion sur les bases matérielles de la domination des femmes autour d'une cause profonde que l'on situe bien à l'origine bien au dehors de l'histoire, dans la biologie ou l'instinct sexuel. Cela saurait expliquer le caractère universel de l'oppression des femmes.

Or, les différences entre ces stratégies ont son origine dans des conceptions divergentes des bases qui soutiennent les relations de pouvoir à travers l'histoire. Malgré quelques contrastes, toutes les analyses dépeignent la femme comme un objet passif qui sert à satisfaire l'envie de pouvoir masculine ou les besoins des luttes de classes. Le destin des femmes apparaît ainsi dominé par des forces qui leur échappent.

La conformité des femmes avec leur destin est le produit de leur biologie, ou bien elle est l'effet de puissantes idéologies qui dominent la pensée et le cœur des femmes, ou d'une patiente, lente et toujours efficace stratégie de reproduction des rôles.

En tant qu'elles sont les complices de leur propre situation et en tant qu'elles acceptent les codes sociaux préétablis pour les femmes, on voit leurs actions comme produit de l'irrationalité, de la fausse conscience ou de l'idéologie conservatrice. Et pourtant la tenir en compte n'est pas nécessaire pour envisager un horizon de changement social. Sur ces hypothèses les stratégies de libération se dressent sur une théorie qui laisse à côté la conscience féminine pour se

concentrer sur les analyses de la base matérielle du sex-gender system.

Les dernières analyses féministes ont beau mettre en question le caractère restrictif des analyses marxistes classiques sur le concept de base matérielle pour lui donner une plus large dimension -qui, finalement, a estampé la dichotomie classique entre structure et superstructure, bien que sans mettre en question directement son utilité dans l'analyse du système des genres-, la conscience, la subjectivité ou la perception des relations de pouvoir ne font pas partie normalement de ces analyses. Et ainsi la réflexion, dans certains cas sur les origines de l'oppression féminine, dans d'autres (par le soupçon de son inaccessibilité ou de son manque d'importance) sur ses manifestations les plus immédiates, ou sur ses formes actuelles de reproduction, devient la clé abstraite des stratégies révolutionnaires à long terme et des tactiques quotidiennes subversives. Tactiques dont la dimension subversive est définie par la mesure où elles sont des instruments pour un changement plus profond à long terme ou en tant que par la seule négation de quelques formes déterminées d'oppression elles prétendent signifier une altération immédiate de celle-ci, comme serait le cas des mots d'ordre d'incorporation de la femme à l'emploi ou des formes de socialisation du travail domestique proposées du marxisme au féminisme radical. Et ainsi la résistance féminine à l'assomption de tels projets, qui légitiment sa fonction dans le domaine théorique, n'arrive pas toujours à mettre en question la théorie même, puisqu'elle est considérée comme l'effet des idéologies conservatrices tout puissantes, ou de la force du système de classes ou même de celle du système patriarcal.

Dans la théorie marxiste classique (Engels, 1884) la lutte de classes pour l'appropriation des excédents de la production, la propriété privée et par conséquent la monogamie comme forme de transmission de l'héritage se situent à l'origine de l'oppression féminine. Mais cet argument résulterait incomplet, entre d'autres raisons, sans l'articulation des bases qui justifient en plus la prééminence du droit paternel. Ainsi la division sexuelle du travail entraînant une différente contribution de l'homme et la femme à la richesse constitue une ligne

d'argumentation complémentaire pour le soutien du noyau central de cette thèse. De cette façon, ce qui à l'origine était une division naturelle devient une division sociale (qui implique, donc, un système hiérarchique, distribution inégale de la richesse, et des relations sociales de pouvoir et domination) comme résultat des relations sociales de production. L'abolition de la propriété privée et l'égalisation de la contribution à la richesse par l'incorporation de la femme à l'emploi il sont, en tant que causes originaires de l'oppression féminine, les clés de sa libération, dont la connexion est le point le plus faible de la théorie.

L'incorporation de la femme à la production, mot d'ordre assumé par le mouvement féministe pendant des décades comme instrument fondamental de la libération féminine, participe de la logique capitaliste, pour laquelle le travail domestique non salarié en tant qu'il ne fait pas partie de la production de marchandises, apparaît comme une affaire complètement privée. La dépendance de la femme envers l'homme est soutenue par un déséquilibre imaginaire de leur contribution respective à l'économie familiale, puisqu'en réalité celui-ci est seulement le résultat de l'opacité du travail domestique dans la mesure ou la valeur du travail dans l'économie capitaliste est mesurée en termes monétaires. Dans ce context, la seule façon de rétablir l'équilibre est l'incorporation de la femme à la production de marchandises, ce qui éventuellement produirait l'égalisation de son travail avec celui de l'homme.

La tendance de l'industrie moderne à transformer de plus en plus le travail domestique en industrie publique serait la solution des contradictions entre travail domestique et salarié (1).

La relation, telle quelle est formulée dans les luttes du mouvement ouvrier, entre l'abolition de la propriété privée et celle de la division sexuelle du travail n'apparaît pas clairement dans les ouvrages d'Engels (2).

D'une part, l'incorporation à la production comme moyen d'égalisation et, par conséquent, d'émancipation, qui ne semble pas exiger un changement social radical. D'une autre part, l'abolition de la propriété privée qui mettrait fin avec la monogamie, c'est à dire avec une des bases de l'oppression féminine.

Argumentation qui aboutira dans l'instrumentalisation des femmes comme point d'appui dans la lutte pour la construction d'une société, sous le prétexte que la socialisation de la production y embrasserait le travail domestique, en libérant ainsi les femmes d'un travail "plus aliénant" que le travail salarié et en accélérant leur incorporation au travail salarié.

Deux procès historiques ont sapé, fondamentalement, cette théorie. D'un côté, la Révolution Russe mettrait en relief l'insistance de considérer que la socialisation des moyens de production entraînerait la socialisation du travail domestique, l'incorporation des femmes à la production et la dissolution de la famille, et aussi ce changement, peut être nécessaire, n'était pas suffisant pour transformer les relations entre les hommes et les femmes.

D'un autre côté, la prévision d'une tendance du système capitaliste à la proletarianisation des femmes s'est avérée incorrecte dans les termes formulés par Marx et Engels. Les effets du travail féminin, envisagés pourtant dans leurs oeuvres, sur les niveaux de vie de la classe ouvrière à partir de la dévalorisation de la force de travail masculine, la mortalité infantile... ne furent pas suffisamment explorés, ce qui empêcha de prévoir la pression des syndicats pour obtenir le retour des femmes ouvrières à la maison. Mais de la même façon, dans la phase la plus récente, la croissance de la main d'oeuvre féminine dans les pays industrialisés fait relativiser l'impact du travail salarié féminin comme instrument d'émancipation, puisque cette intégration a lieu sur une structure dualiste du marché de travail, qui a comme un fondement la ségrégation sexuelle de façon à limiter les effets sur l'indépendance économique des femmes et à maintenir au même temps le travail domestique sur des bases privées.

Et ce sera précisément dans les réflexions sur les relations entre développement capitaliste et relations patriarcales, tant peut justifier leur continuité en fonction des intérêts économiques du capital comme pour situer leur racines dans la dynamique propre d'un système considéré comme autonome, que les réflexions féministes, socialistes ou radicales les plus récentes se sont centrées.

Pourtant, insérée dans une politique plus globale d'extension des droits civils bourgeois à la femme ou en faisant partie d'une tactique subversive dans une stratégie révolutionnaire, l'incorporation de la femme à la production a été un mot d'ordre largement assumé par les mouvements féministes, et dans une pratique beaucoup moins claire et plus contradictoire par le mouvement ouvrier en tant qu'instrument pour la recherche du soutien féminin des buts et stratégie de la classe ouvrière, en la présentant comme pierre de touche de l'émancipation féminine.

Dans ce contexte de lutte pour une société socialiste, le reste des revendications féminines signalées même dans l'apogée de la révolution russe comme conditions inévitables pour compléter et renforcer les accomplissements de l'incorporation de la femme à l'emploi (socialisation du travail domestique et abolition de la division sexuelle du travail dans la famille) deviennent des aspects secondaires de la lutte du mouvement ouvrier ajournés jusqu'au moment de la construction d'un état socialiste.

L'acceptation du modèle familial et de l'image de la femme bourgeoise surgis après la première phase de la révolution industrielle par d'amples secteurs du prolétariat a été interprétée comme l'écho de l'idéologie conservatrice, ce qui a conduit à un blocus de la possibilité de réflexion sur les racines des attitudes féminines. Dans ce contexte d'échec des premiers essais de révolution sociale pour changer la situation de la femme ou des effets conflictifs du travail salarié sur la vie quotidienne féminine ou même ses douteux ou au moins relatifs effets sur l'indépendance économique, on ne peut après tout considérer les attitudes féminines que comme irrationnelles ou conservatrices? Ne faudrait-il pas questionner la prétendue radicalité de ces propositions émancipatrices?

De la même façon, si l'on attendait de la proletarianisation féminine l'expansion des bases militantes des syndicats et partis ouvriers, devant la résistance féminine à la participation dans les organisations ou dans les luttes concrètes, ne pourrait-on se questionner le contenu révolutionnaire des syndicats ou partis ouvriers plutôt que qualifier les femmes comme conservatrices aussi dans ce domaine? Ne pourrait-on mettre en question la prétendue identité des intérêts des organisations ouvrières et ceux des femmes plutôt qu'attribuer la distance des femmes

vis-à-vis de la politique au manque d'intérêt pour les affaires publiques, analyse à laquelle on est si habitué tant de la part de l'académie comme de la politique?

Même des positions de pouvoir politique la définition d'une société démocratique avancée commence à être mesurée par le degré d'incorporation des femmes au travail. Est-ce que ce sont les intérêts des femmes qui font l'objet de ces discours ou les besoins du développement économique?

Le contenu subversif de la proposition marxiste classique et son degré de vigueur dans le mouvement féministe sont encore à préciser. De la même façon c'est encore un sujet de controverse jusqu'à quel point cette dernière phase du procès historique du capitalisme avancé qui a entraîné l'incorporation massive des femmes au travail a signifié une amélioration des conditions de vie des femmes et un changement dans les relations de pouvoir entre les hommes et les femmes.

Bien que les fondements de la théorie marxiste de la libération féminine aient été mis en question pour le mouvement féministe et qu'on ait développé des analyses plus complexes et profondes de la reproduction des relations de pouvoir sexuel, en les attaquant dans toutes leurs manifestations et en impulsant des tactiques de lutte plus diversifiées qui vont du public au quotidien, les explications des difficultés pour convertir la lutte féministe -au delà de la lutte pour les libertés formelles assumées dans une grande mesure par les systèmes parlementaires les plus avancés- dans un mouvement majoritaire sont celles avec lesquelles on essaie aussi d'expliquer la continuité du système patriarcal: la force d'un système de pouvoir basé sur des mécanismes économiques, politiques ou idéologiques, et l'internalisation des valeurs patriarcales par les propres femmes. Dès ce point de vue la dynamique du propre système est difficile à voir et presque impensable n'importe quel essai de changement à moins qu'on voit sa transformation comme l'effet de forces extérieures à lui même.

Il ne s'agit pas de nier la force des mécanismes coercitifs dans la reproduction du système, mais de penser les options féminines comme expression complexe dans laquelle ceux-ci se trouvent imbriqués avec une pratique qui réponde aux intérêts des femmes dans un cadre historique et social donné.

Repenser la pratique féminine non seulement comme le reflet de l'idéologie patriarcale dominante mais comme expression tendue des propres besoins mène à questionner la relation entre la pratique féministe et les problèmes des femmes. Sans nier non plus les difficultés d'articuler un mouvement solidaire sur la base d'une réalité féminine, hétérogène, unitaire sur la base d'une expérience dispersée et isolée, il faut aussi questionner jusqu'à quel point la pratique féministe quotidienne a réussi à connecter avec les problèmes les plus profonds de l'oppression féminine et à donner une réponse adéquate en attaquant les problèmes dans la racine, où elle est devenue un mouvement fragmentaire qui n'a pas réussi à articuler une théorie basée sur les besoins radicaux ni a montré les connexions entre ceux-ci et la révolution sociale ou entre révolution sociale et libération féminine que la théorie féministe avait assumé comme défi a une réponse marxiste considérée peu satisfaisante. Il faut aussi questionner si le caractère minoritaire du mouvement féministe réside dans une alternative insuffisante de changement ou dans le manque de connexion entre théorie, stratégie et tactiques de la lutte quotidienne qui font incompréhensibles ou difficiles d'assimiler les changements ponctuels proposés.

## 2. Lignes d'une recherche

Au cours d'une recherche sur l'évolution de la division sexuelle du travail en Espagne entre 1920 et 1980 (3) articulée autour de l'analyse de la contradiction entre travail salarié et travail domestique dans l'expérience des travailleuses de la Compagnie Téléphonique à Barcelone, on a essayé de trouver dans les pratiques quotidiennes la rationalité des options de vie; dans les tensions sous-jacentes à ces actions, les éléments de résistance au système; et de suivre, en fin, l'évolution de la conscience féminine. Ceux sont les points sur lesquels on veut articuler cette communication, bien qu'ils soient seulement une partie de la recherche mentionnée qui embrasse les formes de vie quotidienne, les systèmes de travail salarié et domestique et, en fin, les mécanismes qui ont articulé la reproduction de la division sexuelle du travail, et la perception des formes

de pouvoir en tant que déterminantes des attitudes féminines. Puisque dans la mesure où les attitudes collectives ne sont pas déterminées seulement par la réalité mais aussi par la perception de cette réalité, ces perceptions sont une clé décisive pour l'interprétation du refus et de la résistance.

### 2.1. Cadre historique de la recherche: l'Etat et les femmes 1920-1980

On a centré l'étude entre 1920 et 1980 par des raisons diverses. Au niveau économique ces sont les décades de l'industrialisation en Espagne, qui a lieu avec quelque retard en relation à celle d'autres pays européens, lorsque les besoins du système économique font entrer en crise la division sexuelle traditionnelle du travail, entraînant des redéfinitions successives et contradictoires de l'image féminine dominante qui ont lieu dans une courte période et ceci nous permet de nous approcher de l'impact de ces changements sur la pratique et la conscience féminine.

Au niveau politique pendant ces années d'importants bouleversements et des tensions sociales extrêmes ont lieu. Les moments cruciaux de la lutte ouvrière pour la construction d'un nouveau modèle de société pendant les années trente constituent une période privilégiée pour suivre la relation entre le mouvement ouvrier et les femmes, et le changement de l'appareil de l'Etat dictatorial en démocratique permet de confronter les relations entre l'Etat, l'économie et la situation des femmes.

La II République, parenthèse entre la dictature de Primo de Rivera (1923-1930) et la dictature de Franco (1939-1975) met fin à une période de diminution générale de la présence féminine dans le marché de travail (4) et représente une libéralisation de la législation sur le travail féminin (5) et en même temps on maintient la structure hiérarchique traditionnelle dans la famille car la législation permet au mari le contrôle du salaire de la femme (6).

Malgré la flexibilisation du rôle de la femme dans la société qui a eu lieu pendant ces années, les partis ouvriers, poussés par les femmes militantes qui dénoncent la relégation des problèmes féminins dans la stratégie des luttes ouvrières

réclament une plus grande liberté. Et effectivement, tout au long de la guerre civile, même dans les projets de révolution sociale, les problèmes des femmes passeraient finalement dans un deuxième plan.

L'Etat qui traditionnellement a joué un rôle décisif dans l'articulation des relations de pouvoir entre les hommes et les femmes renforça pendant les années 40 les mécanismes de subordination féminine dans la ligne idéologique fasciste du nouveau régime. Mais les raisons ne sont pas purement idéologiques: l'Etat s'est vu contraint par l'isolement international à un développement économique autarchique et a dû baser sa politique de croissance sur une forte exploitation de la main d'oeuvre, ce qui a entraîné la prohibition des syndicats indépendants et une politique expansive de la natalité. De cette façon le destin des femmes est redéfini rigidement autour de la famille et de la maternité. L'Etat a promu l'exclusion des femmes mariées de l'emploi salarié dans les secteurs où l'on ne mettait pas en danger l'équilibre de la production, en renforçant ainsi la famille pour assurer la croissance démographique et le maintien quotidien de la main d'oeuvre sur des bases privées. Ainsi, l'accroissement du travail féminin qui a eu lieu pendant ces décades malgré tous les obstacles et qui a inversé la tendance séculaire (18 % de la population active en 1900; 13 % en 1930; 12 % en 1940, et 20 % en 1960) s'est produit principalement par l'intermédiaire des femmes célibataires.

Mais si les statistiques peuvent refléter le mouvement global, elles laissent dans l'ombre une partie de la réalité qui par la force de l'idéologie dominante n'est pas enregistrée officiellement. Ainsi, comme l'histoire orale a mis en relief, pendant que la législation laborale (1945-1962) a signifié le licenciement des femmes à l'occasion de leur mariage dans de nombreuses entreprises, l'insuffisance des mesures économiques du nouveau régime pour assurer leur permanence à la maison et la forte diminution du niveau de vie de la classe ouvrière emmenait ces femmes, licenciées, à s'incorporer à des travaux marginaux dans des conditions d'une plus grande exploitation. Les effets de la législation et du développement économique ont été contradictoires, puisqu'on protégeait la famille d'un côté, mais

de l'autre côté les licenciements des femmes mariées étaient un obstacle pour les secteurs de la classe ouvrière qui ne pouvaient pas subsister avec un seul salaire, et les femmes devaient choisir entre la famille, l'amour et le travail.

La croissance du travail féminin, dénoncée avec insistance par les secteurs les plus conservateurs du régime comme un élément d'instabilité familiale et sociale, mit effectivement en crise l'idéologie traditionnelle sur la femme et la division sexuelle du travail. L'adéquation de l'appareil législatif à une réalité quotidienne qui était clairement en contradiction avec les principes du régime (7) est devenue plus nécessaire lorsque l'Etat a cherché, à partir des années 60, l'approche des pays occidentaux comme conséquence de la crise économique provoquée par le modèle de croissance autarchique des deux décades antérieures. Pourtant, bien qu'on supprima les obstacles légaux au travail de la femme mariée et qu'on accorda l'égalisation des droits laboraux des hommes et des femmes, l'Etat continua, comme pendant les années 30, à maintenir la structure familiale traditionnelle en donnant à nouveau au mari le contrôle du travail et du salaire de sa femme (8).

La crise du modèle traditionnel de division sexuelle du travail ouverte à partir des années 70 par la croissance du travail des femmes mariées et l'apparition des mouvements féministes provoque dans les années suivantes un nouveau procès de redefinition de l'image féminine au même temps que les obstacles légaux du régime antérieur disparaissent. L'acceptation progressive de l'emploi de la femme mariée a été aidée -après l'explosion démographique des années soixante- par la diminution du taux de natalité.

Les modifications législatives postérieures de la nouvelle démocratie ont eu lieu dans un moment de stagnation et ont peu de signification devant les impératifs d'un développement économique en crise (la proportion des femmes dans la population active est de 24 % en 1970, 29 % en 1975, 29 % en 1980) qui favorise le réveil de réticences nouvelles en face de l'emploi féminin.

Au long de ces cinquante années, la formation sociale espagnole a expérimenté de profonds changements qui ont affecté d'une façon fondamentale la vie des femmes, et les marges de

liberté ont des modifications selon les besoins économiques et les intérêts de l'État. Etudier cette période nous a ouvert la possibilité de nous approcher de l'impact de ces époques de fermeture et d'ouverture dans la vie des femmes, dans leurs formes d'adaptation ou de résistance. Cela nous a permis de comprendre la rationalité de leurs propres options même dans des contextes de liberté limitée (indépendamment des stratégies de libération définies abstraitement) et de pénétrer à travers celles-ci dans les bases d'une transformation sociale définies à partir de la propre expérience.

## 2.2. Objet et espace de la recherche. La CTNE, 1924-1980

D'une optique macrosociale avec laquelle on a étudié -à travers la législation, la politique de l'État et le développement économique- les lignes fondamentales de l'évolution de la division sexuelle du travail et les successives redéfinitions de l'image féminine, on décida passer à une optique microsociale se centrant dans une entreprise comme objet spécifique de recherche. Ce choix permettait de suivre la fonction du procès de travail et d'étudier à partir des sources de l'entreprise les formes concrètes du travail masculin et féminin (les procès de travail, la hiérarchie, la promotion, les innovations technologiques et les conditions de travail) et l'analyse des perceptions et attitudes des femmes. Additionnellement, la CTNE constituait un espace dans lequel on pouvait trouver simultanément des femmes de divers états civils, catégories laborales, trajectoires vitales, relations avec les partis politiques et syndicats, origine sociale et régionale...). Pour la réalisation de la recherche on a choisi un échantillon représentatif en tenant compte de toutes ces variables (9).

D'un autre côté, la CTNE appartient au secteur tertiaire où la présence des femmes est la plus importante au même temps qu'on peut y trouver des travaux manuels similaires à ceux-ci des usines -comme le Département de Traffic, avec un strict control de productivité et discipline- et des divers échelons de travail administratif: le travail typique commercial, de gestion, et même des travaux de haute qualification technique. Cela signifie que l'étude pouvait embrasser aussi bien des travailleuses

manuelles que des universitaires.

Pour situer brièvement l'expérience laborale des femmes, on peut dire que la CTNE a basé sa structure interne sur une marquée ségregation sexuelle (légalement jusqu'à 1978), à travers la division des procès de travail en fonction du sexe, qui attribue aux femmes les emplois de plus basse qualification, de plus bas salaires et de la plus stricte discipline et plus durs rythmes de travail, et qui implique une définition masculine de la hiérarchie à l'exception de quelques postes dans les départements exclusivement féminins mais toujours sans autonomie de décision sur l'organisation du travail.

La CTNE a été ainsi une des premières compagnies à appliquer les mises en disponibilité obligatoires en raison du mariage.

L'égalisation législative des années 60 à laquelle la compagnie a été contrainte d'adapter son propre règlement laboral (10) (plutôt tardivement puisque ce n'est qu'en 1978 qu'ont été abolis tous les obstacles à l'intégration féminine dans la structure de l'entreprise) n'a pas signifié, pourtant, en fait une participation significative des femmes dans les postes qui antérieurement leur étaient interdits. Au contraire les hommes ont commencé à envahir les travaux typiquement féminins dans les catégories supérieures, et on a créé ainsi une division hiérarchique dans les départements traditionnellement féminins. Cela explique les réticences des femmes vis-à-vis des changements législatifs strictement égalitaristes, qui en tant qu'ils n'attaquent pas les racines les plus profondes de l'inégalité reproduisent par d'autres mécanismes une segmentation qui, bien que n'obéissant pas à un différent classement des catégories masculines et féminines relève d'une diverse situation dans l'échelle des catégories laborales qui fait que les hommes occupent les niveaux supérieurs et les femmes soient réléguées aux inférieurs.

Les sources écrites ont été l'objet d'une exhaustive analyse avant de commencer les entretiens et elles nous ont permis de tracer des lignes de base fondamentales, bien que c'est à travers les entretiens qu'on a été en disposition d'approfondir dans les conditions du travail féminin ou dans les bénéfices de la ségregation sexuelle pour l'entreprise. Le travail domestique n'a pu être analysé qu'à partir des sources orales par l'ab

sence de sources écrites sur ce sujet. Sa connaissance, pourtant, était indispensable pour pouvoir approfondir dans les conditions de vie des femmes et dans l'évolution de la conscience féminine.

Cet approche a permis de se poser quelques questions fondamentales qui affectent la construction d'une périodification spécifique pour la compréhension de l'histoire des conditions de vie des femmes, qui ne répond pas toujours à la chronologie historique classique organisée autour de la politique dans un sens proprement formaliste. Par exemple, on constate depuis le commencement du siècle jusqu'aux années soixante une continuité de la durée de la journée de travail et de la dureté de celui-ci pour les femmes mariées qui travaillent aussi hors la maison, dans la mesure où c'est seulement à partir de ces années que l'élévation du niveau de vie et la réduction des prix de quelques produits antérieurement élaborés dans la maison ont permis aux femmes de les acheter (vêtements, produits alimentaires,...), ce qui a entraîné une diminution considérable du temps exigé par le travail domestique.

Les entretiens ont permis aussi de constater que la division sexuelle du travail est demeuré inchangée et que c'est seulement à partir de la moitié des années soixante-dix qu'on peut apprécier une légère évolution dans quelques secteurs de classe moyenne.

### 2.3. Derrière la parole et le silence

La réalisation des entretiens a été un procès long et difficile, peut être parce que le procédé suivi n'a pas été celui d'ouvrir notre porte aux femmes qui voulaient parler mais de nous adresser à celles avec qui nous voulions parler et qui n'étaient pas toujours en disposition de le faire. On a trouvé des difficultés parmi les femmes de toute l'échelle sociale, de tous les catégories laborales, de toutes les idéologies politiques, de tous les groupes d'âge,... avec l'exception des universitaires et de celles qui avaient une position hiérarchique privilégiée mais qui n'avaient pas eu de responsabilités pendant la dictature franquiste. La disposition à la communication a son origine, peut être, dans la conscience de la signification de leur propre expérience par rapport à celle de la généralité des femmes. Au contraire, les raisons pour éluder ou refuser l'entretien,

explicitées directe ou indirectement par les propres femmes, vont du domaine public au privé. Il y a peur de représailles de la part de l'entreprise, soit à la perte de leurs pensions chez les femmes retraitées, soit à la punition dans le travail chez les plus jeunes. Il y a aussi peur de représailles politiques, surtout chez les femmes qui ont vécu cette expérience pendant les années trente ou les années de la dictature postérieure, parce qu'on pense que parler du travail n'est pas une pratique inoffensive, mais une question politique: c'est dénoncer le pouvoir et l'injustice. Les femmes les plus jeunes qui avaient des enfants faisaient toujours allusion au problème de temps (il fallait le soustraire au sommeil ou au repos si l'on voulait parler), ce qui met en évidence la réduction de leurs vies au travail, plus tard manifestée au cours des années. Et on se heurtait aussi contre des pressions familiales, provenant non exclusivement du mari, auxquelles on se plie pour éviter l'altération d'une vie en commun à cause d'une expérience vécue toujours comme insignifiante ("ma vie..., ça n'a pas été rien de spécial... c'est comme une autre quelconque... vous pouvez trouver une autre... je ne veux pas avoir une dispute avec mon mari pour ça. elle pourra vous dire le même que moi...").

Sous ces paroles on peut percevoir non seulement l'écho d'une conscience du manque de signification de la propre existence, qui est plus forte sûrement chez les femmes que chez les classes les plus humbles en général (11), mais aussi la conscience de l'indifférenciation, de l'uniformité et de l'échec dans la construction d'une vie personnelle au dehors du destin réservé à toutes les femmes. Mais c'est, peut être, par cette méfiance dans la signification de la propre vie qu'on nous posait avec urgence une question difficile à répondre: "... et pour quoi est-ce que ça peut servir,... pour quoi est-ce que je vais raconter tout ça,... qui peut être intéressé...?. C'est une question qui met en relief inconsciemment la fonction des historiens et de l'histoire qu'on écrit.



3. Travail Salarié et Travail Domestique: Eléments de réflexion pour les théories du changement social.

3.1. Options et projets des vies

"Celui qui dit que notre vie a été une bonne vie mente... Nous le savons mieux que personne... On a fait ce qu'on a pu... est-ce qu'on aurait été mieux autrement?"

Pendant ces années la CTNE apparaît à travers nos entretiens comme point de convergence de secteurs sociaux très divers. Dans les années trente et quarante y sont entrées des femmes qui, quoique forcées à travailler depuis l'âge de huit ans, ont pu accéder à un niveau d'études primaires et ainsi être reçues dans la Compagnie: ces femmes pouvaient se considérer comme un secteur privilégié de la classe ouvrière. La mère apparaît continuellement comme le facteur fondamental de cet avancement social: "c'est pour le talent de ma mère, qui a travaillé comme un âne pour nous faire monter, pour nous éviter d'être comme elle, un cul d'usine... mon père, c'était une autre chose". Ce sont des expressions qui parcourent presque toutes les narrations.

De l'autre côté de l'échelle sociale il y a des filles de la petite bourgeoisie commerciale et industrielle, d'instituteurs et de militaires, forcées de travailler par des crises économiques familiales ou en quête d'indépendance économique et qui trouvaient ce travail, généralement administratif, digne de respect. Il y a aussi des filles d'une classe ouvrière manuelle qualifiée, dont la capacité pour donner une éducation aux enfants n'allait pas au delà des 15 ou 16 ans.

Dans les années suivantes, même avec les modifications du niveau d'études de la classe ouvrière entraînées par l'élévation du niveau de vie, elle continue à être un centre de convergence de diverses origines. Mais les options des femmes ne sont pas définies exclusivement par l'origine de classe. Le revenu familiale était destiné de préférence à l'éducation des garçons pendant que les filles s'intégraient dans la production plus prématurément pour subvenir avec leur salaire aux études des garçons. Ce traitement différencié est l'objet d'un souvenir nostalgique et trouve sa justification, dès un point de vue collective de classe, comme une stratégie de survivance et de mobilité socia-

le familiale. Ainsi, donc, aux jeux des femmes de toutes les classes sociales, c'était la seule option logique: "... alors ce n'était pas comme maintenant, quand on avait des enfants il fallait rester chez soi au moins pour un temps et c'était l'homme qui devait gagner la vie... qui devait maintenir la famille. Par conséquent, si l'on devait faire un effort collectif, on essayait d'obtenir pour eux quelque chose de mieux".

Autour des années soixante, l'élévation du niveau de vie de la classe ouvrière et de la classe moyenne en général et la crise progressive de l'idéologie traditionnelle entraînée par la croissance du travail féminin ont été l'origine d'une redéfinition de l'image féminine qui a ouvert de nouvelles possibilités d'études aux femmes et les a assimilées progressivement aux hommes. Pourtant, le poids de l'idéologie traditionnelle se fait sentir toujours dans les expériences des plus jeunes, qui ne sont pas aidées de la même façon que les garçons dans sa formation.

La limitation de l'accès à la culture -bien qu'elle soit justifiée par les propres femmes dans une stratégie collective familiale et qu'elle soit l'effet d'une division sexuelle qui a son incidence sur la position envers la maternité et l'emploi-devient par soi même un élément décisif dans la configuration des attitudes des femmes, en réduisant leurs options laborales à des emplois secondaires, et constitue ainsi une des formes fondamentales d'articulation des différences de pouvoir entre hommes et femmes en tant que mécanisme qui reproduit la dépendance féminine.

Jusqu'à la fin des années soixante-dix l'emploi apparaît généralement dans les projets de vie de ces femmes comme un élément secondaire, subordonné à leur rôle maternel. On commence à travailler par nécessité, parce que la famille a besoin d'argent, ou parce que, dans le cas de familles plus aisées, qui pourraient payer des études plus longues, les filles ne veulent pas continuer les études par des raisons diverses et la famille ne peut pas les maintenir à la maison. Mais, même celles-ci conçoivent l'emploi comme une situation transitoire jusqu'au mariage, et, en tout cas, comme une façon de garantir le propre future si l'on ne se marie pas.

Les exceptions à cette constante marquent pourtant le conflit sous-jacent à l'acceptation du mariage comme destin et en même temps mettent en relief le contexte où cette rébellion devient possible. Ces femmes qui expriment dans les récits de vie de fortes résistances au mariage étaient nées à Barcelone dans les deux premières décades du siècle, à un moment et dans une région où le travail féminin, au contraire que dans le reste de l'Espagne comme conséquence du différent rythme d'industrialisation, se trouvait en expansion. En fait, c'est cette réalité sociale différente ce qu'on trouve dans les récits comme condition de la contestation. Dans leurs années de jeunesse elles refusent l'idée de se marier, elles voyaient avec horreur à travers l'expérience de leurs mères, la vie en famille. L'argumentation se répète avec précision dans les narrations d'à peu près avec les mêmes mots: "Non... je ne voulais pas me marier, j'avais vu ma mère... je sentais que je ne voulais pas ça... je pensais à l'amour, mais ma mère avait été une esclave". La force pour s'opposer on l'a trouve dans l'emploi qu'on commence à voir comme socialement acceptable pour les femmes. "... je n'étais pas en disposition de me marier... je n'étais pas comme ma mère, j'avais mon travail et je ne voulais pas être une esclave,... alors on ne critiquait pas les femmes pour ça". Même les femmes qui avaient accepté la subordination de leur propre trajectoire professionnelle à celle de leurs frères refusent dès son expérience de travail l'idée du mariage par ses implications comme relation de pouvoir et comme division sexuelle du travail dans la famille. Les récits des femmes immigrées confirment ce différent climat des autres régions de l'Espagne: "... là seulement les pauvres travaillaient... l'emploi des femmes était mal vu... ici c'était une autre chose".

Mais le changement de l'image féminine n'était que dans le début. La sexualité et la maternité n'avaient place que dans la famille: "... il avait été derrière moi pendant six années et je ne voulais pas me marier... il était plein de désespoir... un jour il me dit 'tu as trente ans déjà, est-ce que tu ne veux pas un enfant?'... et j'acceptai". Si l'on voulait vivre l'amour, on n'avait, comme elles le savaient très bien, qu'ac-

cepter malgré tout les rôles préfixés. "Autrefois ce n'était pas comme aujourd'hui, le mariage signifiait beaucoup de choses... maintenant on peut parler... autrefois tu devais faire tout... c'était comme ça".

### 3.2. Travail et travail féminin à la CTNE

Point de départ d'un rêve de liberté, projet transitoire en attendant l'âge du mariage, ou condition de survivance, le premier emploi est un moment critique dont la conflictivité s'exprime à travers un discours ambigu et contradictoire envahi au même temps par l'excitation et la tristesse, par l'espoir et la déception. Entrer dans la CTNE était pour les femmes de classe ouvrière qui avaient commencé à travailler à l'âge de huit, dix ou douze ans, un succès: on avait échappé à un destin qui les condamnait, comme à leurs mères et à toutes les femmes de la famille, à être des ouvrières d'usine ou journalières à la campagne ou, dans le meilleur des cas, des couturières aux mains propres et aux yeux fatigués par le sommeil et les longues heures de travail. Ceux-ci étaient des emplois assumés avec la fierté de se savoir utiles à la famille, avec la conscience de suivre le seul chemin ouvert, mais aussi avec le secret espoir d'y échapper, un rêve compartimenté sans un mot avec la mère qui travaillait encore plus pour accomplir pour sa fille le rêve qu'un jour avait été le sien. C'était à la fille d'apprendre à lire et à écrire à la sortie de l'usine, c'était à la mère de passer sans elle le temps de travail à la maison après un jour de travail ailleurs. De cette façon à l'âge de seize ans on était finalement téléphoniste. On travaillait avec des filles d'instituteurs et de militaires, ce qui était le signe d'un nouveau status. On était finalement selon la CTNE "une demoiselle", pas plus une ouvrière.

Pour les femmes dont le premier emploi à l'âge de 16 ou 17 ans était celui de la CTNE, c'était l'espoir d'une liberté jamais réussie. Si un emploi était pour les frères le premier pas vers l'indépendance, il était tout une autre chose pour les femmes. "J'avais toujours entendu mon père lui dire à mon frère: 'tu feras ce que tu voudras quand tu auras de l'argent', et j'avais toujours pensé à travailler..., travailler devait

être la chose la plus jolie du monde..., mais après, nous ne pouvions rien faire, je ne pouvais pas sortir toute seule..., seulement pour aller et retourner du travail, mais on ne pouvait faire rien de rien, et c'était comme ça pour toutes les jeunes filles à l'époque".

Si l'emploi ne signifiait pas échapper au control familial, il ne signifiait pas, non plus, l'indépendance économique: la libre disposition du salaire était un rêve non réalisé. "Mon premier salaire, le meilleur de ma vie... je me sentais come maîtresse du monde... (...) je le donnais à ma mère comme toutes et elle l'administrait et l'employait dans ce qu'elle voulait... mais, moi, je me sentais utile".

Dans le cours de nos entretiens, le temps semble ne pas avoir passé puisque l'expérience des plus âgées est aussi celle des plus jeunes. L'emploi ne signifiait pas liberté ni indépendance qui devenait le but du mariage, nouvelle phase dans la recherche d'une liberté ratée.

Mais, pourtant, le monde de la production dont la signification si diverse pour les hommes et les femmes, est par égard à l'étroit univers familial, une fenêtre ouverte à l'extérieur, à un monde inconnu et toujours plein de promesses:

Quelle était cette situation tellement désirée? À la CTNE l'emploi caractéristique des femmes était celui de téléphonistes, une expérience partagée par presque toutes les femmes car c'était le moyen traditionnel d'y entrer, au moins jusqu'aux années soixante. Le Département Commercial, chargé des relations avec les abonnés, était aussi exclusif pour les femmes jusqu'en 1978. Dans les emplois administratifs il y avait une séparation très marquée entre les hommes et les femmes. Et même dans les départements féminins les postes hiérarchiques étaient accordés aux hommes; en tout cas, il y avaient des femmes dans des postes intermédiaires disciplinaires.

L'expérience du travail de téléphoniste est une expérience pratiquement invariable jusqu'aux années soixante. Ni la République ni la guerre ont signifié une transformation des systèmes ou des conditions internes de travail. Dans les années soixante l'automatisation des services téléphoniques contribua à une diminution des rythmes de travail et les pressions des

travailleurs et des syndicats aboutirent à une plus grande flexibilité par rapport à la discipline et au strict control de productivité. En plus de cela, l'introduction de la journée continue au lieu de la journée partie est l'aspect le plus remarquable pour les femmes comme transformation des conditions de travail. Malgré tout l'emploi de téléphoniste continue à être l'un des plus pénibles de la CTNE.

Le récit de cette expérience de travail apparaît pleine de conflicts: "c'était affreux... affreux... c'était un travail de nerfs... il y avait très peu de ligne et on devait travailler sans arrêt... c'était comme une caserne... une discipline de caserne... on entra à la file, en silence... on sortait les nerfs rompus... et en même temps c'était joli, on jouissait... on ne l'aurait pas changé par n'importe quelle chose". Cette contradiction qui apparaît constamment dans les récits condense une conflictivité multiforme, articulée autour des divers aspects du travail, dans lequel on trouve jour à jour les limitations d'une image mitifiée en avance, mais qui en face du monde fermé des femmes apparaît comme une expérience privilégiée. L'image de projection dans le monde extérieur ("on était en contact avec tout le monde, on parlait avec des gens si diverses...") leur permettait le rêve d'une liberté niée dans la vie quotidienne. Mais ce sentiment était dans une grande mesure une fiction à cause de la rigidité et uniformité des formules qui régulaient les relations avec les abonnés. "En réalité on ne pouvait pas dire grande chose, si l'on donnait une explication de plus immédiatement on te semonçait et on ne pouvait pas les servir comme on voulait". Cette image mystifiée des relations personnelles était en contrast avec une réalité fréquemment amère. "C'était si dur... j'avait pleuré très souvent, il y avait des hommes qui t'insultaient si la communication s'attardait... des fois on t'appelait pendant la nuit pour s'amuser et on te disait de tout...". "Cet emploi qui fût justifié dans les premières années comme proprement féminin puisque en travaillant seulement des femmes elles étaient protégées des agressions masculines, était, pourtant, plus vulnérable pour elles qu'on ne le présentait.

Mais il y a une autre raison peut être plus profonde: la

plus faible résistance féminine à l'acceptation des rythmes de travail et de la discipline parce que c'était une nouvelle opportunité pour elles (dans les petites compagnies, avant la création de la CTNE en 1924 c'était un emploi masculin) et on devait montrer la propre capacité pour la réalisation d'un travail qui était présenté par la CTNE comme un défi. D'après les femmes, l'expérience antérieure avait conduit à des affrontements parmi les hommes qui ne supportaient pas les tensions. "Aucun homme ne l'aurait supporté, autrefois il y avait des hommes et les résultats n'étaient pas si bons, il y avait des disputes... ¿Quel homme aurait supporté les insultes d'un abonné?, il l'aurait défié pour se tuer".

Ce sont les mêmes raisons qui justifient dans les années trente la féminisation du travail en face du public dans le Département Commercial ("la facilité des femmes pour les relations avec le public") et qui font des tâches administratives les plus dures une compétence féminine, comme c'est le cas de la comptabilité de reçus qui était payé à la pièce pour augmenter la productivité.

Mais après tout c'était pratiquement le seul espace ouvert aux relations personnelles au dehors de la famille et pour cette raison c'est pour les femmes un des aspects privilégiés de leur expérience laborale dans un emploi qui à cause de la dureté ou la monotonie a peu de stimulant. Et précisément à mesure que les services téléphoniques sont automatisés et les femmes sont éloignées du contact avec le public, le travail devient moins attractif. De la même façon, la division progressive des tâches de type commercial, qui augmente les rendements, cause parmi les femmes un mécontentement grandissant puisque leur fait perdre le contrôle du processus de travail et éloigne beaucoup d'entre elles du contact personnel avec le public, en réduisant leur travail à des tâches purement administratives.

Les femmes se sentent progressivement étrangères à un travail dont les attraites se centrent plus exclusivement dans les aspects extérieurs: salaire, horaire, vacances...

Les pressions psychologiques sur le travail féminin entraînent les projets théoriques de quelques femmes militantes qui ont eu dans les dernières années l'incorporation aux emplois

manuels traditionnellement masculins par la dureté physique comme un achèvement et comme une forme de pression pour obtenir une amélioration des travaux qui exigent une plus grande force physique, ce qui contribuerait au même temps à les rendre plus accessibles aux femmes. Dès la perspective de ces femmes qui ont été reçues dans ces emplois ces revendications y feraient plus difficile leur permanence, puisque pour diminuer les réticences à cette incorporation elles doivent montrer que leur capacité égale celle des hommes.

À part ces dures conditions de travail, qui ont emmené un grand nombre de femmes à le laisser au moment du mariage et d'autres à le désirer bien qu'elles aient été forcées de continuer, l'expérience laborale est un fait privilégié dans la vie de ces femmes parce qu'elle signifie l'ouverture au monde extérieur, la découverte de leur propre identité, la démitification d'une idéologie dominante qui définit la position des femmes en base à une prétendue infériorité: "... nous avons pensé toujours que les femmes étions inférieurs, que nous ne pouvions faire le travail des hommes... dès lors j'ai su que ce n'était pas vrai".

#### 3.4. La double exploitation: Une perspective radical de transformation social

Si à partir des années soixante aucune des femmes interviewées tant de classe ouvrière comme de classe moyenne n'a conçu son emploi comme une étape transitoire de sa vie, dans les années antérieures toutes les femmes avaient pensé à quelque occasion qu'elles laisseraient l'emploi au moment du mariage, bien qu'après la situation familiale les ait emmenées à poursuivre.

L'expérience quotidienne de ces femmes qui ont assumé un double travail est le point de référence inéludible qui explique la profonde ambivalence avec laquelle on vit la propre identité. La plupart des femmes, à l'exception des plus jeunes, qui ont poursuivi à travailler après le mariage l'ont fait par nécessité vitale de survie ou bien pour épargner de l'argent jusqu'à l'arrivée du premier fils. Mais, malgré cela, pour maintenir leur emploi contre les pressions sociales et familia-

les elles on dû essayer de le faire invisible à la maison, en assumant le travail domestique sans modifier la division sexuelle du travail dans la famille. En même temps pour diminuer les résistances qu'on trouvait dans l'entreprise à l'emploi des femmes mariées, elle devaient maintenir invisibles les implications de la condition de ménagères. La plus petite revendication dans n'importe quelle des deux sphères mettait en crise l'équilibre auquel elles devaient faire face.

Les conflits sociaux étaient résolus ainsi en maintenant une séparation rigide des deux mondes au coût de journées exténuantes. "Très souvent j'allais travailler sans dormir que trois ou quatre heures, mais personne a eu rien à dire, même j'ai pris des pastilles, ... j'étais épuisée, mais mon orgueil était de tenir". Et à la maison: "j'allais dormir à deux heures, parfois à trois heures, mais si quelqu'un venait chez moi ne pouvait pas dire qu'il y avait là une travailleuse". Ce n'est pas un cas particulier, c'est l'expérience répétée par la plupart des femmes.

Jusqu'à bien avancées les années soixante où l'intensité du travail domestique diminue, les journées de ces femmes, si elles avaient des enfants, allait de six heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit et même au delà. Si encore une fois l'emploi avait été un projet transitoire on le conserve plus longtemps par l'appui des mères qui viennent réaliser, bien que partiellement, les fonctions les plus élémentaires dans la famille. "j'avais pensé travailler jusqu'à l'arrivée du premier fils, plus tard on a vu qu'on pourrait survivre si je laissais l'emploi, mon mari n'aimait pas mon emploi, mais nous n'aurions pas pu donner à notre enfant l'éducation que je voulais... ma mère m'a convaincu de continuer... elle est venue habiter chez nous pour m'aider et mon mari a accepté... maintenant mon fils a fait des études universitaires". En fait, jusqu'aux années soixante, c'est seulement quand la mère a été en disposition de les aider que les filles on pu maintenir l'emploi.

Cette double position limite profondément les aspects privilégiés des deux expériences et fait les femmes vivre chacune d'elles comme une réalité mutilée. Dans l'entreprise elles ne pouvaient aspirer qu'à des positions secondaires sans exigences au delà de la journée de travail. A la maison difficilement

elles pouvaient vivre pleinement la maternité qui est la légitimation fondamentale du travail domestique, ce qui apparaît comme un sentiment amer et durable qu'on remémore avec les yeux pleins de larmes, avec une voix imperceptible. "On arrive chez toi et on n'a pas le temps que de travailler, tu ne les vois pas grandir..., on ne se rend pas compte et soudainement ils s'en vont..." Et ainsi la vie de ces femmes se passe entre l'entreprise et la maison à travers des journées de 14 ou 16 heures, sans place pour rien qui ne soit pas le travail, "le monde s'en va".

La position contradictoire des femmes vis-à-vis du travail salarié ne peut pas être expliquée sans tenir compte des profondes contradictions engendrées par le double travail, et des options limitées qu'on trouve hors la famille et des dures conditions de travail ainsi comme la continuité de la division sexuelle du travail dans la famille. C'est pour tout cela que la renonciation à l'emploi et l'adoption du rôle de ménagère a pu signifier pour elles des avantages certaines. En tout cas, l'identification de la femme comme ménagère se produit seulement en fonction de la maternité, comme résistance à un double travail, puisque le travail domestique apparaît toujours comme insatisfaisant, routinier et qui, malgré sa fonction centrale pour le système capitaliste, n'est pas reconnu comme tel. Et en fait, dès cette affirmation du rôle central de la femme dans la famille à travers laquelle on veut échapper à une double exploitation, dans tous les témoignages le travail domestique apparaît comme découverte de la propre identité, vécue toujours à la maison à travers les autres; comme base d'affirmation devant la famille qui est source d'insécurité permanentes; comme moyen d'intégration sociale et autonomie; et comme espoir de créativité devant un travail domestique dont les résultats sont difficilement visibles. Et c'est précisément au moment où les contradictions entre travail salarié et travail domestique détruisent cette idée d'un monde magique construite autour de l'extérieur et où l'organisation de la production mutile quotidiennement ces espoirs de créativité et coopération, que dans la conscience des femmes surgit une critique profonde de l'organisation sociale du travail qui sépare travail et plaisir, relations personnelles

et laborales, production et créativité. Et c'est précisément dans la mesure où les syndicats n'ont pas envisagé la racine des problèmes que les femmes se sont éloignées de la politique. Des expressions comme celles-ci apparaissent constamment dans le récit: "Tant de bruit pour 2.000 pesetas, on devrait exiger un changement des modes de travail, les chefs..."

À travers les premières expériences de travail les femmes ont découvert le voile de la traditionnelle infériorité féminine et ont pris conscience de l'injustice de la marginalisation de la femme dans le travail en base à une prétendue infériorité. Ce sont précisément les femmes mariées qui continuent à travailler après le mariage qui découvrent dans la persistance de la division sexuelle du travail dans la famille les racines de leur marginalisation dans le travail hors la famille, et dans son abolition la seule façon de vaincre la discrimination féminine, parce que l'égalisation légale s'est avérée inopérante devant la persistance des rôles masculin et féminin. Et ce sera précisément dans la mesure où les organisations politiques, partis et syndicats et les organisations féministes ne centrent pas leur pratique dans l'abolition des structures familiales traditionnelles, dans la lutte contre les racines profondes de la discrimination des femmes dans le travail, dans l'impulsion d'infrastructures qui libèrent les femmes du travail domestique, qu'elles s'éloigneront ou seront sceptiques par rapport à leur fonctionnalité dans la défense des intérêts féminins.

Mais les éléments de leur critique vont au delà des revendications strictement féminines pour exiger un changement profond de l'organisation sociale du travail, puisque pour les femmes l'horizon de changement radical se situe tant dans l'abolition de la division sexuelle du travail capable de mettre les bases de nouvelles relations de pouvoir entre les hommes et les femmes et de permettre un accès égalitaire au monde de la production, comme dans la reformulation du travail comme plaisir et sphère de créativité. Un projet de changement social à construire.

## NOTES

- (1) ENGELS, F. (1884). El origen de la familia, la propiedad privada y el Estado. Trad. castellana. Edición Fundamentos. Madrid, 1970, p. 202.
- (2) Ce sera l'objet d'une plus récente contribution marxiste qui signifie une contribution renouvratrice à la théorie classique. E. BORNEMAN. Le patriarcat. 1975.
- (3) "Evolución de la División Sexual del Trabajo. Barcelona 1924-1980. Aproximación desde una empresa del Sector Servicios: la CTNE. Ph'D. Barcelona, 1984.
- (4) Pourtant à la province de Barcelona le différent degré de développement économique, le différent rythme d'industrialisation détermine une forte croissance du travail féminin précisément dans les trois premières décades du siècle pendant lesquelles on passe d'un 19 % à un 27 % des femmes. Au même temps en Espagne on descend d'un 14.5 % à un 9 %.
- (5) A b o l i t i o n des normes de travail qui empêchent les femmes mariées à continuer avec son travail. (Décret du Ministère de Travail, 9 Novembre 1931). On interdit les licenciements par maternité (Loi du Contract de Travail, 21 Novembre 1931). On s'établit l'égalité de salaire par travail égale (Ordre Ministeriel du Ministre de Travail (1933)).
- (6) Art. 51. Loi de Contract de Travail. 21 Novembre 1931.
- (7) "La croissance de l'activité professionnelle de les femmes est d'une extraordinaire importance dans l'actuelle phase de développement économique et social, au même temps est claire que les concepts qui ont inspiré dans le passé la législation spécifique sur le travail féminin ont évolué jusqu'au point que l'égalité de droits des femmes pour travailler et pour le faire dans les mêmes conditions que l'homme est chaque jour plus nécessaire et accepté". Décret 20 August 1970.
- (8) "Par rapport au sexe il est évident que pour lui même il ne peut pas signifier aucune limitation... mais le mariage exige une autorité de direction que la nature, l'histoire et la religion ont attribué au mari". (Loi de Droit Politiques Professionnelles et du Travail de la femme, de 1961).
- (9) On a fait 45 entretiens d'un échantillon aléatoire de 208 travailleuses sur la base d'un cadre des employées, par catégories laboral, âge et état civile.
- (10) Par le Contract de Travail de 1963 on supprima les discriminations par sexe dans l'accès à les catégories laborales et aux différents niveaux hiérarchiques. Dans le premier de ces cas la discrimination demeura à travers les concours d'accès aux différents catégories, jusqu'au 1978.
- (11) L. PASSERINI. Storia Orale "Sull' utilità e il danno delle fonti orali per la Storia" en Vita Quotidiana e Cultura materiale delle classi subalterne. Torino. Rosenberg & Sellier, 1978.



Anni BORZEIX  
Margaret MARUANI

L'histoire orale a souvent été pratiquée avec le projet, l'ambition et la volonté de faire place à la parole de couches sociales dominées. Pour autant, est-elle au clair sur ce qu'elle fait de cette parole ?

Toute forme d'histoire orale, quelles que soient ses intentions, engage nous semble-t-il des rapports de pouvoir : quel est par exemple le pouvoir de celui qui parle (du narrateur), de celui qui possède l'histoire (la sienne au moins) face au pouvoir de celui qui recueille, transcrit, trie, met en forme et qui, le plus souvent, au bout du compte, écrit et publie ?

Ces questions, nous souhaitons les poser à la lumière d'une expérience de recherche récente. Dans un livre intitulé Le temps des chemises (1), nous avons tenté de reconstituer la mémoire et les traces d'une grève de femmes à partir de récits de vie. En deux mots : une grève longue (près de trois ans) avec occupation des locaux et reprise de la fabrication sous contrôle ouvrier. L'usine, la CIP (2) se situe au coeur du bassin minier du Nord - Pas-de-Calais. Une grève entièrement au féminin, menée par des ouvrières non qualifiées de l'habillement, filles et petites-filles de mineurs, militantes CFDT, qui se battent pour sauver leur emploi et leur usine.

Dans cette recherche, une étape-clé, un moment privilégié pour aborder la question des rapports de pouvoir entre acteurs sociaux et chercheurs : la restitution du manuscrit aux narratrices, après un an et demi d'enquête. Comme pour d'autres, la restitution a été pour nous un temps conflictuel : conflit entre la mémoire des acteurs et le pouvoir de l'institution ; entre la logique de la parole ouvrière et les contraintes de l'écriture sociologique ; conflit enfin, sur la légitimité à aborder les rapports de sexe à partir d'une grève.

(1) Editions Syros, Paris 1982.

(2) Confection Industrielle du Pas-de-Calais.

Retour au pays de l'enquête : histoire d'une restitution

Pour livrer au lecteur quelques points de repère nous nous proposons de mettre en page le récit subjectif de notre arrivée, puis de notre retour au pays de l'enquête : sorte de flash-back "en situation" délibérément non distancié.

Tout a démarré il y a sept ans par un bref voyage à Haisne-Lez-La-Bassée. Les ouvrières de la CIP en grève depuis plus d'un an déjà fabriquaient des chemises "sauvages" dans leur usine occupée ; un conflit "significatif", comme on disait à la belle époque des LIP.

Pour l'une et pour l'autre, cette brève enquête s'inscrivait dans des préoccupations plus larges ; une étude sur les rapports entre syndicalisme et organisation du travail (1), une thèse sur syndicalisme et féminisme (2).

Trois ans plus tard, l'envie de prolonger ce premier travail prend la forme d'un projet de livre : un livre qui raconterait non pas la grève mais ses lendemains (3). Les contacts repris avec les ouvrières de la CIP, leurs déléguées et les syndicalistes CFDT de la région aboutissent à un accord. Et d'une certaine façon à un contrat. Nous écrivions un livre qui partirait du conflit pour appréhender ses traces sur la vie quotidienne, syndicale, professionnelle, familiale et politique de celles qui l'avaient vécu. Notre dessein : mettre la grève à l'épreuve du temps. Notre souci : faire place à la mémoire dans la genèse des pratiques sociales. Notre intention : écrire une sociologie qui suggère et fait surgir les rapports sociaux à travers l'histoire des gens au lieu d'obliger le lecteur à reconstituer des personnages en chair et en os à travers le labyrinthe d'une conceptualisation sociologique. En bref : éviter de désincarner la réalité sociale sous prétexte de rigueur scientifique.

(1) Anni Borzeix, Syndicalisme et organisation du travail, rapport CORDES, CNAM, 1980.

(2) Margaret Maruani, Les syndicats à l'épreuve du féminisme, Paris, Syros, 1980.

(3) La grève s'est déroulée entre 1975 et 1978. Notre premier séjour sur place date de 1977. L'enquête pour Le temps des chemises a eu lieu entre septembre 1980 et janvier 1982



Leur désir : que ce conflit soit connu, reconnu, couché sur papier pour que, d'une manière ou d'une autre, sa mémoire subsiste. Un désir de mémoire donc. Pour des raisons différentes des nôtres ce projet avait donc un sens pour elles.

Nous ne sommes pas allées à la recherche d'une parole étouffée, assistée, écrasée. A cet égard, les termes de l'échange étaient presque équilibrés (1). Si nous tenions le micro et la plume, elles avaient pour elles leur histoire, leur verve et leur fierté : un discours affirmé, assuré ; le contraire d'une parole dominée.

Toujours dans ce contrat, une double clause de restitution : les interviews, une fois reconstruites sous forme de récits seraient soumises aux intéressées pour qu'elles puissent les amender ; le manuscrit, une fois achevé, serait remis, pour avis, aux syndicalistes locaux qui avaient suivi et soutenu le conflit.

Restitution d'autant plus nécessaire que nous avions opté pour une personnalisation des récits et que l'ensemble devrait être publié sous forme de livre : un livre constitué de chapitre bâtis autour de personnages et non de thèmes, des récits à la première personne et non des témoignages entrecoupés de commentaires. Ce choix correspondait à notre volonté de montrer l'empreinte d'un événement collectif sur des itinéraires individuels ; de faire apparaître les évolutions collectives à travers le cheminement de quelques-unes.

Quelques-unes, qu'est-ce à dire ? Quatre femmes parmi une vingtaine que nous avons interviewées à plusieurs reprises et pendant plusieurs heures. Quatre femmes qui ressemblent à toutes celles qui ont participé activement au conflit.

---

(1) Contrairement à la situation décrite par Ph. Lejeune dans JE est un autre, Le Seuil, 1981 : "L'enquête est une entreprise de séduction. Selon l'équilibre des profits qu'en tirent l'enquêteur et le modèle, on y verra une relation d'aide ou de viol. Dès le départ, la relation n'est pas égale..." Dans notre cas, ni assistance, ni viol. Mais plutôt attentes réciproques.

Ces deux éléments - personnalisation et publication - sont essentiels pour comprendre la suite des événements.

Conformément à ces engagements, trois mois avant la parution du livre, une première version des récits circule à Haisnes-Lez-La-Bassée. Excellente occasion pour mettre notre pratique professionnelle à l'épreuve ; pour nous interroger sur son sens, pour soumettre le produit de notre travail au regard de celles et de ceux que nous avons regardés. Il ne nous faudra pas moins de cinq voyages dans le Nord pour venir à bout de cet exercice. Car cette restitution vire, brusquement, à l'aigre. Elle devient litige, diffus d'abord (gêne, incompréhension, surprise...) puis, contentieux. Non pas tant - et ceci est, à nos yeux, capital - entre les ouvrières de la CIP et nous mais plutôt entre nous et les représentants locaux de l'organisation syndicale. Le conflit qui s'ouvre n'a pas l'allure d'une confrontation directe entre les acteurs du conflit et les chercheurs. L'opposition se situe en réalité entre le projet (nécessairement professionnel) de deux sociologues et les attentes (nécessairement militantes) de ceux qui se sentent les porteurs "naturels" de la mémoire des conflits ouvriers. (1)

Comme tout le monde nous redoutions ce passage à l'acte, ce test, que constitue toute restitution. Nous craignons que les femmes interviewées ne se reconnaissent pas pleinement dans nos reconstructions. Qu'elles souhaitent sabrer tel ou tel passage au ton trop personnel. Qu'elles aient le souci d'arrondir les angles et les phrases, d'embellir leurs souvenirs. Qu'elles souhaitent en ajouter ou en rajouter. Qu'elles nous reprochent aussi des coupes sombres.

---

(1) En disant cela nous pourrions donner l'impression de réentonner le vieux couplet manichéen sur l'opposition classique entre base et appareils. Or il ne s'agissait pas de cela mais de l'affrontement entre deux logiques de nature différente, l'une de type "scientifique", l'autre de type "politique". Cette non coïncidence est apparue du côté des instances syndicales régionales. Aux deux autres extrêmes, "à la base" (ouvrières) et au "sommet" (confédération) notre récit a rencontré un écho favorable. Bien qu'il ne fût pas syndical, ou peut-être justement parce qu'il ne l'était pas.

Pourtant, à notre grand étonnement, aucune demande de ce type. Un seul reproche, bien timide en apparence : "vous avez tout laissé, pourquoi ?"

Après la surprise, le soulagement et la bonne conscience. Ainsi nous aurions réussi à passer de 1000 pages d'interviews à 200 pages de récit sans que cela ne se remarque. Nous aurions eu le ciseau discret. Nous aurions réussi à trancher sans tronquer, ni truquer... Bref, elles s'y retrouvaient :

"Je veux que ce livre sorte pour que ma fille voie, noir sur blanc, tout ce qu'on a fait".

"On s'y retrouve parce que c'est naturel, c'est comme on parle".

"Bien sûr qu'on l'aime ce livre, puisque c'est le nôtre".

"C'est ma vie à moi, mais en fait, c'est notre histoire à toutes".

C'était, en fait, aller un peu vite, se rassurer à bon compte. Au fil des rencontres, d'autres échos nous parviennent du côté des syndicalistes locaux, cette fois. De la gêne, du malentendu plus que des critiques franches.

"Cela me fait un effet bizarre, je m'attendais à quelque chose de plus construit ; il manque les enseignements du conflit".

Puis, le ton monte d'un cran. Les réserves deviennent reproches :

"Vous auriez dû tout réécrire. C'est votre métier après tout. Vous avez tout recopié, mot à mot. Cela donne une image dégradée de la culture ouvrière".

"Du point de vue humain, c'est vraiment chouette. Mais les militants ne s'y retrouveront pas".

Et puis la chute - ou l'apogée, comme on voudra - un dimanche pluvieux et brumeux à souhait, à la descente du train, cette question pour le moins inattendue :

"Avez-vous demandé l'autorisation des maris des ouvrières pour publier leurs témoignages ?"

L'exaspération atteint un point tel que les syndicalistes auraient sans doute préféré que le livre ne sorte pas. A l'évidence, il dérangeait.

Comment comprendre ce contraste entre l'attitude des syndicalistes et celle des ouvrières ? Comment analyser le conflit que notre démarche avait engendré ?

Avec le recul, il nous semble, aujourd'hui, que la "crise" s'est nouée autour de trois pôles qui stigmatisent un certain nombre de tensions contradictoires inhérentes à la démarche du sociologue - à celle que nous avons adoptée. Chacun d'entre eux interpelle notre propre pratique en termes à la fois déontologiques (avons-nous le droit ? avaient-ils le droit ?) et méthodologiques (quel type de sociologie étions-nous en train de faire ?). Et chacun d'entre eux pose, à sa manière, la question du pouvoir : pouvoir de l'acteur, de l'institution syndicale, du sociologue.

#### Mémoire des acteurs, pouvoir de l'institution

Prendre pour sujet le récit d'une grève, c'est de toute évidence toucher à un monopole : celui que le monde syndical entend exercer sur la mémoire d'un conflit qu'il a porté.

Temps fort de l'action militante, la grève obéit de manière presque inévitable pour le mouvement syndical à un régime de vérité particulier qui participe plus de l'univers du sacré que du monde de l'histoire, plus du mythe que de la réalité. Un mythe utile, fonctionnel même : la grève est l'un des piliers de la culture syndicale de la culture ouvrière de façon plus générale.

Or dans les récits que nous avons construits, la mémoire ouvrière échappe aux normes du témoignage syndical.

S'y révèle une mémoire atypique, inhabituelle, qui dérange parce qu'elle n'observe pas les règles implicites de l'orthodoxie militante. Ni l'envers, ni les dessous du décor, mais l'à-côté. Un à-côté dit autrement, une version moins vertueuse et moins épique, dépouillée du discours pré-construit et reconstruit de la langue de bois militante.

On y découvre, par exemple, qu'une addition de souvenirs individuels ne ressemble pas à la mémoire collective syndicale ; que les faits saillants, les temps forts de la lutte, ne sont pas nécessairement les mêmes pour tous ; que le rôle des structures syndicales n'est pas forcément un thème de prédilection pour les militant(e)s eux-mêmes ; que du quotidien de la grève n'émergent pas spontanément les leçons de la lutte.

Or, précisément notre projet n'était ni d'établir la chronologie des événements, ni de reconstituer l'histoire, encore moins de tirer les enseignements d'une grève à la manière d'une brochure militante. Notre objet n'était pas la grève en elle-même mais ses traces, l'empreinte laissée sur le présent.

Parti-pris d'extériorité, donc - dans la mesure où nous avons défini cet objet au départ en dehors des acteurs sociaux - qui allait pourtant de pair avec la nécessaire connivence politique et humaine qu'implique ce genre de travail.

Connivence, pourquoi ? Pour qu'il y ait confiance tout d'abord. Connivence et complicité pour que les gens acceptent de livrer autre chose qu'une version officielle, factuelle et stéréotypée des événements.

Situation conflictuelle par définition, la grève départage les protagonistes en deux camps. Et même lorsque vous arrivez plusieurs années après la fin du conflit, on veut toujours savoir de quel côté vous auriez été. On vous demande toujours de vous situer : avec ou contre, jamais ailleurs ou nulle part.

Connivence et personnalisation inévitable de la situation d'enquête enfin puisque nous avons opté pour une méthode de type biographique. Le récit de vie n'était pour nous, il est vrai, qu'un moyen, un outil et non une fin en soi. Moyen pour saisir, au-delà de la version subjective des événements, l'imbrication de fait entre des trajectoires individuelles et une histoire collective. Moyen pour montrer l'intrication entre des identités singulières et un héritage culturel et politique partagé par une classe sociale. Mais quelle qu'ait été sa finalité, il n'en reste pas moins que l'intérêt du récit dépend, en grande partie, de la qualité de cette relation d'enquête instaurée lors d'une interview de type biographique. Impossible, là encore, de se tenir à distance d'une personnalisation de cette relation.

Pour toutes ces raisons, il nous fallait donc assumer ces deux exigences contradictoires et pourtant toutes deux nécessaires : être à la fois "de l'intérieur" pour que la communication s'établisse et "de l'extérieur" pour préserver un objet sociologique qui nous appartienne. Pour ne pas nous laisser emporter par le flot des souvenirs embellis ou nostalgiques que suscite inévitablement ce genre de sujet.

De l'extérieur aussi car pour les sociologues, la grève n'est jamais un objet en soi. C'est une situation, un prétexte ou un contexte qui permet d'analyser autre chose. Autre chose, c'est-à-dire, selon les lunettes que l'on chausse. des mouvements sociaux, des relations professionnelles, des stratégies d'acteurs, des antagonismes de classe, etc...

Mais "les militants ne s'y retrouveront pas" nous avait-on reproché. En disant cela, nos interlocuteurs syndicaux ne nous renvoyaient pas seulement à un contrat moral symbolique que nous n'aurions pas honoré en livrant de la grève une mémoire non conforme. Ils mettaient le doigt sur l'ambivalence constitutive de notre démarche (de toute démarche de sociologie empirique ?) Ils désignaient cette tension entre la relation de proximité avec les acteurs et le rapport d'extériorité vis-à-vis de l'objet qu'implique à des degrés divers tout travail de terrain. Ils mettaient le doigt sur la duplicité incontournable qui qualifie notre posture. Duplicité que nous ne confessons pas à la manière

d'une faiblesse ou d'une faute, mais que nous revendiquons comme l'une des conditions de la production sociologique. Cette position inconfortable nous plaçait, de fait, au cœur d'un conflit de pouvoir tacite jusque-là : la mémoire, le sujet même du livre que nous faisons, constitue un enjeu de pouvoir. Or ce qui était en cause, ce qui éclatait au cours de cette orageuse restitution n'était rien d'autre que la question de son appropriation symbolique par des chercheurs (chercheuses en l'occurrence), c'est-à-dire par des gens qui n'en sont ni les dépositaires naturels (les acteurs sociaux) ni les dépositaires légitimes (les représentants syndicaux).

#### La parole ouvrière face à l'hégémonie de l'écrit

La forme, c'est-à-dire le caractère oral des récits que nous avons tenu à conserver est la seconde pierre d'achoppement découverte lors de la restitution. L'oral peut-il s'écrire, doit-il se transcrire dans un livre ?

L'allergie à l'oral-imprimé rencontrée du côté de certains syndicalistes (1) (et non, il faut le préciser du côté des narratrices elles-mêmes) se prête à des interprétations multiples. Nous en retiendrons trois.

Ce qui est en cause, à première vue, c'est la conception que l'on se fait du travail intellectuel. L'oral, aux yeux de certains militants passe mal à l'écrit. Pour eux, le rôle des universitaires est de corriger, de remanier la forme ; de remettre de l'ordre là où la pensée est confuse, le vocabulaire embrouillé ; de gommer les incorrections les plus voyantes, de supprimer les répétitions... Bref, de réécrire en "bon français", de dominer le désordre. Nous nous serions contentées de recopier tels quels nos entretiens.

(1) Cette allergie n'est pas propre aux seuls syndicalistes. Si nous l'évoquons ici, c'est parce qu'elle a servi de révélateur à des problèmes plus enfouis.

Au fond, sous couvert d'une position politique empreinte de basisme (le respect pour la parole ouvrière), nous n'aurions pas fait notre travail.

En fait, les choses n'étaient pas si simples. Derrière le paravent bien anodin de la familiarité reprochée aux récits, l'enjeu allait bien au-delà de la correction grammaticale. Nous touchions à l'image même de la classe ouvrière. Reproduire, imprimer, publier le parler trop familier, trop populaire de la langue orale (1), c'était prendre le risque de dévoiler une image dévalorisée - voire dégradante - de la culture ouvrière. Le parler ouvrier se dit mais ne se transcrit pas, nous a-t-on expliqué. Car la distance qui le sépare de la norme toute-puissante de la langue écrite est trop grande. Avions-nous le droit de prendre ce risque ? Bonne question... question de déontologie, pour le coup. Mais pas seulement.

Là encore, c'est dans les exigences contradictoires de la méthodologie choisie pour cette recherche que réside une bonne part du problème. Notre choix de recomposer des biographies sociales impliquait deux opérations contraires : construire et conserver.

Construire des récits à partir de notre problématique, de nos hypothèses. Conserver l'aspect descriptif, le caractère anecdotique, spontané et personnalisé du récit de vie, à la première personne, du témoignage "au quotidien".

La forme que nous avons voulu donner à ce travail rendait bien compte du souci de description d'une réalité dans laquelle se jouent et se nouent des rapports sociaux fondamentaux. Mais elle masquait le travail de construction, d'analyse, d'interprétation. C'est dans le passage de l'entretien au récit, dans le montage (2), que se niche la construction de notre objet. Celle-ci passe bien par une

(1) Corrigée et toilettée, certes, mais ni réécrite, ni reformulée dans un autre style.

(2) Au sens où Martin Burgos entend ce procédé. Cf. Société paysanne et dépayssannisation, TUD HA BRO, Université de Haute-Bretagne, numéro spécial consacré aux usages de l'histoire de vie en sociologie et en anthropologie.

élaboration conceptuelle mais, une élaboration qui n'apparaît pas livrée telle quelle dans son jargon. Elle est volontairement travestie.

Construction/description : nous empruntons là à deux registres différents complémentaires et dialectiques, à nos yeux. Contradictaires ou invisibles de l'extérieur. Et construire, dans ce cas, c'était s'arroger le pouvoir d'écrire la mémoire des autres à l'aide d'une grille qui ne leur appartient pas. C'est ce pouvoir masqué, qui ne livre pas les clés de sa logique, qui se manifeste lors de la restitution.

#### Le sexe du pouvoir

Où passent les frontières entre l'intime, le privé, le public ? En choisissant d'aborder les traces d'un conflit social à partir de biographies, en optant d'emblée pour un mélange entre le professionnel et le familial, le syndical et le personnel, n'étions-nous pas en train de frauder, de passer les frontières en permanence et en contrebande, d'outrepasser les limites de ce sur quoi on a le droit d'interroger les gens ?

A propos de l'intime, tout d'abord. Nous avons délibérément pris le parti de ne pas franchir cette porte. De rester sur le seuil. Nous étions là pour faire un livre sur l'histoire de la CIP, non pour devenir intimes. Nos rapports avec les ouvrières de la CIP ont été et sont restés plus professionnels que personnels : sympathie, confiance et estime réciproques, certes. Mais ni épanchements, ni sororité. Nous ne cherchions pas la confiance, nous n'étions pas là pour débusquer des secrets d'alcôve. La question que nous leur posions n'était pas "racontez-nous votre vie" mais "parlez-nous du conflit, de ce qu'il a changé dans votre vie". Entretiens centrés donc, balisés par notre questionnement, orientés vers notre sujet. A elles de choisir le parcours et les détours, de définir le terrain sur lequel elles souhaitaient nous répondre.

Ce choix, professionnel et déontologique à la fois, était peut-être réducteur. Mais c'était la barrière que nous nous étions volontairement imposée. D'un commun accord avec elles.

Parlons du "privé" maintenant. Ou plutôt des interactions entre la sphère du privé et celle du public. Nous quittons là le domaine du déontologique. Avec la conviction que ce problème se pose en termes politiques ou scientifiques et que vouloir se placer sur le terrain de l'éthique conduit à une impasse.

La vraie question, à nos yeux, est celle de la définition d'un champ. Pour les sociologues, il s'agit de penser la définition d'un concept, concept qui suppose de traiter les rapports entre hommes et femmes comme des rapports sociaux et non sous le seul angle des relations interpersonnelles ; penser l'articulation production/reproduction (1) comme un axe central de la sociologie du travail et non comme une déviation, un sentier détourné, une voie secondaire.

Pour les syndicalistes, il s'agit de délimiter le terrain possible de leur intervention et, partant, de se donner une définition du champ du social. Un choix de politique syndicale, donc. Considérer par exemple les rapports entre hommes et femmes dans la famille uniquement comme des rapports inter-personnels les exclut du champ social et par là même du champ syndical. A l'inverse, poser le problème de la domination entre hommes et femmes, c'est reconnaître un fait social. C'est poser la question des rapports de pouvoir entre hommes et femmes.

C'est bien cette seconde orientation qui, au fil des années, a fini par s'imposer au mouvement syndical (2). Dans la théorie, en tout cas. Car au-delà des positions "officielles" l'imbrication entre vie familiale et professionnelle reste un sujet complètement à vif, une question

(1) Cf. La problématique développée dans le sexe du travail, système productif et structures familiales, ouvrage collectif paru aux P.U.F., 1984.

(2) Sur ce sujet, cf. Margaret Maruani, Les syndicats à l'épreuve du féminisme. Paris, Syros, 1979.

épidermique au sein même des organisations syndicales. Rien n'est réglé et c'est bien à ces résistances que nous avons été nous-mêmes confrontées (1).

Résistances qui nous ont été livrées sur le mode de l'implicite et non de la critique formulée. Résistances qui ne venaient ni de nos interlocuteurs confédéraux, ni des ouvrières elles-mêmes, mais des syndicalistes locaux. Résistances qui traduisent l'hétérogénéité du monde syndical sur ce thème, sans se couler toutefois dans le moule traditionnel du clivage base/sommet.

Ainsi, pour les ouvrières de la CIP comme pour nous, l'intime était hors sujet. Pour elles comme pour nous aussi, les limites entre le privé et le public restent éminemment floues. Si elles ne nommaient pas cette imbrication - que nous appelons rapports sociaux de sexe - elles la décrivaient comme évidente, comme nécessaire même. "C'est ma vie à moi, mais c'est notre histoire à toutes" ; au nom de ce principe, aucune d'entre elles n'a souhaité modifier les passages concernant leurs maris, leurs enfants, leurs parents, même lorsqu'ils s'exprimaient en termes de rapports de pouvoir. Ou plutôt justement parce qu'elles y voyaient des enjeux de pouvoir et non des confidences au coin du feu.

Cette formulation consciente des rapports sociaux de sexe était pour nous un fait majeur. D'une part, parce qu'elle nous mettait sur la même longueur d'ondes que nos interlocutrices - nous avions grosso modo la même définition qu'elles du "privé". D'autre part, parce que l'objet fixé au départ supposait que l'on prenne au sérieux le sens que les gens donnent à leurs actes. La conscience formulée, explicite de l'effet produit par la grève nous intéressait autant que l'évolution objective des pratiques elles-mêmes. C'est dire que nous jouions, une fois encore, sur deux tableaux : identifier des pratiques en rupture avec un certain "état des choses" ; repérer les situations, les lieux, les thèmes que

---

(1) Résistances qui s'expliquent peut-être aussi par le fait que les actrices du conflit étaient des femmes alors que les syndicalistes locaux étaient majoritairement des hommes.

les ouvrières elles-mêmes définissaient comme des ruptures conscientes.

De ce point de vue, la conscience de l'acteur n'était pas pour nous un voile qui masque le sens profond, un voile à déchirer, mais un pan de notre construction.

Or c'est précisément ce qui a choqué : que des ouvrières considèrent d'elles-mêmes que "le privé est politique". Ecrit par nous, c'eut été une thèse avec laquelle on est d'accord ou pas. Dit par elles, cela devenait aux yeux des syndicalistes quelque chose d'indécent - souvenons-nous de cette question : "Avez-vous l'autorisation des maris pour publier ?"

Une analyse faite en notre nom aurait légitimement donné prise à la critique. Notre version personnelle aurait pu prêter à contestation. Le caractère subversif - si tant est qu'il existe - des récits ne réside pas tant dans le contenu des propos en eux-mêmes. Il tient plutôt au statut de la parole livrée et à la part réservée à l'interprétation que les acteurs proposent eux-mêmes de leurs propres actes. Ces témoignages sont en un sens "inattaquables" parce qu'écrits à la première personne et que celles qui parlent sont des ouvrières syndiquées, des militantes : mettre en doute "l'expression des travailleurs" frise l'illégitime pour des syndicalistes.

Mais mettre en cause le pouvoir des hommes frise toujours le scandale...

En fait, la question du pouvoir se pose ici à un triple niveau. C'est tout d'abord le problème de l'autonomie de la parole ouvrière face aux instances syndicales. C'est aussi la question d'une parole et d'une mémoire féminines face à une organisation masculine. C'est enfin un conflit inavoué mais bien réel entre des femmes sociologues, d'emblée suspecte de féminisme, faisant une recherche sur ou avec des femmes ouvrières et des militants syndicaux hommes, eux-mêmes peu suspects de féminisme.

Dans cette recherche, le chassé-croisé des rapports compliqués entre pouvoir de l'acteur/pouvoir du chercheur/pouvoir de l'institution se redouble en permanence du clivage hommes/femmes.



La question de la dualité des pouvoirs à  
la Libération dans un département breton : les Côtes-du-Nord.

Christian BOUGEARD

La période de la Libération en France, à l'été 1944, est un moment d'espoir, d'enthousiasme mais aussi de tensions pendant lequel se pose avec acuité pendant quelques semaines, la question du pouvoir.

Comment vont coexister des pouvoirs issus de la Résistance ? Entre le pouvoir central incarné par le Gouvernement provisoire du Général De Gaulle et les forces de la Résistance (politiques et militaires) surgies de la lutte contre l'occupant, des heurts vont inévitablement se produire. A travers l'exemple des Côtes-du-Nord, l'analyse de cette période transitoire est largement éclairée par la confrontation des sources écrites avec les témoignages des principaux acteurs.

I. LES CADRES DE LA DUALITE DES POUVOIRS A LA LIBERATION

1) Les pouvoirs et leurs relations

Après quatre années d'occupation pour la zone nord du pays, derrière la joie de la liberté retrouvée, l'accueil chaleureux fait aux troupes américaines en Bretagne en août 1944, le rétablissement de la légalité républicaine sur les décombres de l'Etat français et du régime vichyssois, constitue un enjeu national et international. Une période insurrectionnelle avec le recours à la lutte armée par une fraction non négligeable de la population complique la période transitoire de transmissions des pouvoirs. Plusieurs niveaux de pouvoir se télescopent. Un schéma politique et institutionnel a été élaboré à Alger par le gouvernement provisoire et relayé pour l'essentiel dans ses formes par le Conseil National de la Résistance : le C.N.R. Il faut à tout prix éviter l'installation d'une administration directe des régions libérées par les armées alliées surtout par les Américains afin de rétablir totalement la souveraineté politique française. Une course de vitesse s'engage en

Bretagne et des pouvoirs chargés d'assumer la relève de Vichy, ont été constitués plusieurs mois avant la Libération. C'est la tâche dévolue aux comités départementaux de la Libération (C.D.L.), issus de la Résistance, formés à l'image du CNR de représentants des principaux mouvements de Résistance, des partis politiques, des syndicats et de personnalités patriotes. Il s'agit d'éviter toute vacance du pouvoir et à cet effet, des préfets nommés par le gouvernement provisoire, en principe acceptés par le C.N.R., sont chargés d'assurer la continuité de l'Etat.

Des relations conflictuelles peuvent s'instaurer lorsque préfet et majorité du C.D.L. divergent politiquement, entre l'homme cherchant à restaurer le pouvoir central et l'organisme se voulant le détenteur d'un pouvoir insurrectionnel issu de la base et reflétant les forces vives de la Résistance, comme c'est le cas dans les Côtes-du-Nord ou en Ille-et-Vilaine. Parfois les pressions de fractions armées de la Résistance dans les Côtes-du-Nord compliquent pendant près de deux mois la situation et interfèrent dans les rapports préfet-C.D.L.

La renaissance des partis politiques, surtout du Parti communiste français (dès août 1944) qui apparaît comme la principale force organisée, puis de la S.F.I.O. (octobre 1944), donne une dimension politique qui entre en contradiction avec la vision de la situation d'un préfet "gaulliste". La dualité des pouvoirs est une réalité vécue durement par le préfet des Côtes-du-Nord à travers ses divers rapports officiels (1). "On sent de façon constante, la tentative d'instaurer une dualité de pouvoirs" avoue-t-il clairement le 18 octobre 1944. L'historien, s'il veut tenter d'approcher de plus près la réalité de cette pé-



riode de transition, qui a marqué les mémoires, doit recouffrir à l'enquête orale auprès des principaux responsables et acteurs de la période qui donnent souvent un éclairage totalement différent. Il s'agit de confronter les sources écrites, le vécu immédiat de la Libération avec le vécu des acteurs tel qu'il a été mémorisé trente cinq à quarante après les événements, sans faire abstraction du devenir politique et social des témoins interrogés (2). Deux visions des mêmes faits se constituent nettement.

## 2) Le contexte de la Libération dans les Côtes-du-Nord

Avant la guerre, les Côtes-du-Nord, étaient un département essentiellement rural, avec quelques noyaux d'industrialisation comme à Saint-Brieuc, de sensibilité radicale-socialiste modérée. La S.F.I.O. est minoritaire (un député sur 8 en 1936) et le P.C.F. très faiblement implanté. Le département s'insère dans un ensemble breton où la Résistance s'est fortement développée à partir de 1943. Le P.C.F. réorganisé précocement (fin 1940-début 1941) se lance dans la lutte armée (sabotages) avec les Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P.) dans les premiers mois de 1942 (3). Il lance le Front National (F.N.) au début 1943 et son principal animateur est un ancien responsable socialiste du Nord de la France, Jean Devienne. Au cours de l'année 1943, deux autres mouvements se constituent, Libération-Nord, animé par Y. Lavoquer, d'inspiration socialiste mais au recrutement beaucoup plus large car la création de l'Armée Secrète l'amène à recruter dans tous les milieux politiques et sociaux et Défense de la France qui se développe dans les milieux catholiques (4).

Le bloc F.N. - F.T.P., est le plus nombreux, à direction communiste, et très actif dans l'ouest bretonnant du département. A la Li-

bération, dès septembre, le P.C.F. revendique 4 000 adhérents. Le C.D.L. s'est constitué en décembre 1943. A la Libération, il est majoritairement de gauche, 15 sur 20 mais à direction socialiste. En revanche, le préfet Gamblin désigné, n'est pas issu des milieux résistants et va faire preuve d'une grande incompréhension de la situation craignant sans cesse un débordement des Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) et surtout des communistes (5). Enfin, à la Libération, entre 12 000 et 15 000 F.F.I., partiellement armés grâce à une cinquantaine de parachutages, constitués à 80 % de F.T.P. représentent un moyen de pression considérable, dans un climat insurrectionnel qui dure plusieurs semaines, du 6 juin au 17 août 1944. L'épuration extra-judiciaire bat son plein, (exécution sommaires). Le retour à l'ordre républicain dépend de l'intégration des F.F.I. dans une armée régulière, de la conception de son rôle par le C.D.L. où tous les responsables de mouvements et de partis sont représentés, de la discipline acceptée ou non par les nombreux maquis et par leurs chefs qui conservent une certaine autonomie. Le préfet est appelé à jouer un rôle majeur d'arbitre.

Dans la mémoire, des acteurs, il a laissé une image négative, d'abord peut-être à cause du mystère entourant son choix, de sa peur d'être débordé, de son incompréhension voire son incapacité face à la situation nouvelle créée par un vaste mouvement d'insurrection nationale, par son légalisme aussi. Sa volonté d'appliquer à la lettre, en juriste se référant à la IIIe République, les ordonnances d'Alger, n'est pas admise sur le terrain. Par exemple, sur la question municipale, l'ordonnance du 21 avril 1944, prévoyant le maintien des municipalistes élues en 1935 ou le rétablissement de celles qui ont été révoquées par Vichy est la plupart du temps inapplicable. En effet, les comités locaux de

Libération, surgis dans de nombreuses communes exigent une épuration immédiate et qu'une place soit faite aux représentants des milieux résistants. Le président du C.D.L., Henri Avril, par sa forte personnalité parviendra en quelques semaines à désamorcer tous les conflits et à régler les cas litigieux.

Précisément, les résistants, que&quessioient leurs jugements parfois contradictoires sur le président du C.D.L., notable radical-socialiste, ancien député qui adhère à la S.F.I.O. à la Libération, conservent une vision positive, presque charismatique du personnage. Les expressions : "très forte personnalité", "grand orateur", "sacré bonhomme" reviennent dans tous les témoignages. Le préfet souligne son rôle de médiateur et de modérateur (6). Comment est vécue cette dualité des pouvoirs ?

## II. COMMENT EST VECUE LA DUALITE DES POUVOIRS DANS LES COTES-DU-NORD (août - novembre 1944) ?

### 1) La vision du préfet : une période troublée.

Dans ses rapports du 16 août à la mi-octobre 1944, le préfet insiste sans cesse sur les troubles, les zones libérées qu'il ne contrôle pas, les risques présentés par la force du P.C.F. : "je trouve pourtant, une très nette emprise communiste" (15 septembre 1944).

Il grossit les quelques incidents provoqués par les F.F.I. et F.T.P. ; Trois ou quatre attaques de biens en août et septembre 1944 dans la foulée de l'été 1944 pendant lequel des dizaines d'attaques de bureaux de tabac, de mairies, de perceptions, de fermes ont été perpétrées par les maquisards. Il en conclut que "des bandes armées créent un véritable régime de terreur" (25 août 1944) tout en reconnaissant ignorer ce qui se passe dans les campagnes (7).

L'exemple de l'ouverture "d'un camp de concentration" à Plédéliac,

par un chef de maquis activiste, le commandant Jean est significative. Le préfet annonce plus de "400 détenus" à la mi-août, se fiant aux rumeurs alors qu'à la même date, environ 250 personnes ont été arrêtées dans tout le département. Un jeune résistant de Plédéliac, estime qu'il y eut au plus dans ce camp improvisé entre 150 et 200 détenus en septembre dont des prisonniers allemands.

Le préfet se fait l'écho de la fraction modérée de l'opinion inquiète de la présence de milliers de jeunes F.F.I. en armes. Il parle de la "tristesse des honnêtes gens devant des faits aussi scandaleux" reprenant des doléances : "on n'hésite pas à m'écrire qu'entre le régime de la Gestapo et celui récemment installé on ne voit pas de différences" (25 août 1944).

La réalité est-elle aussi dramatique ? Les Côtes-du-Nord sont-ils à la veille d'une révolution ?

### 2) La vision des anciens résistants.

Sans nier que quelques excès, "inévitables dans une telle période" (Y. Lavoquer) aient pu être commis, l'unanimité se fait ~~sur~~ pour reconnaître que la transition s'est opérée sans difficultés majeures. L'état-major F.F.I., le C.D.L. ont lancée dans les journées de la Libération des appels à l'ordre menaçant de peines sévères les pillards. La C.G.T. et le P.C.F. dans leurs premières déclarations, au début août, appuient sans réserve ce point de vue et Jean Devienne, dès le 16 août, s'engage pour le F.N. à tout faire pour arrêter les arrestations arbitraires, nombreuses il est vrai dans la partie gallèse, à l'est du département dans la région de Jugon-Lamballe. Les responsables militaires (Y. Le Hégarat, Corentin André) font remarquer que de nombreuses compagnies F.F.I. achèvent de libérer le nord-ouest du département (Tréguier

Paimpol, du 12 au 17 août) avec l'appui des Américains pour liquider les dernières poches de résistance allemandes. Enfin, dans l'ouest des Côtes-du-Nord, où la Résistance surtout F.T.P. est plus ancienne, plus massive, mieux structurée, les chefs ~~de~~ contrôlent parfaitement leurs troupes. C. André précise qu'ils arrêtent eux-mêmes quelques pillards qui tentent de profiter de la situation. Avec la déliquescence de l'appareil d'Etat vichyssois, la faiblesse de la gendarmerie souvent résistante, les moyens de contrôle traditionnels échappent effectivement au détenteur de l'autorité, le préfet. Ils sont provisoirement entre les mains des pouvoirs issus de la Résistance (F.F.I., comités locaux de libération, municipalités de la Libération dans les villes, C.D.L.). La vision des résistants, qui peut gommer certains aspects, est confirmée par l'essentiel par la police briochine qui note que les "F.F.I. sont naturellement sympathiques à la population" même si on craint les "infiltrés", les résistants de la dernière heure.

### 3) Les relations du préfet et du C.D.L.

Le C.D.L. des Côtes-du-Nord se définit comme un exécutif chargé du maintien de l'ordre, du règlement de la question municipale, de l'épuration (vérification des arrestations) et même de la vie économique (problèmes de ravitaillement). S'attribuant de fait de larges prérogatives, il ne s'en tient nullement à sa mission consultative de soutien au préfet définie à Alger. Jusqu'en novembre au moins, le préfet se plaint d'être réduit au rôle de simple exécutant, de ne pas pouvoir intervenir dans les délibérations du C.D.L. à cause du poids de Jean Devienne : "jeune agitateur communiste". On comprend mieux, dès lors, l'opinion de A. Le Coënt qui décrit le préfet Gamblin, comme un "homme réservé", "renfermé", n'ayant que peu de contacts avec le C.D.L., "des relations

tout court, pas chaleureuses du tout". N'appartenant pas aux milieux de la Résistance, avocat réfugié du Nord de la France, ne connaissant pas bien le département qu'il administre, mis dans l'incapacité d'accomplir les directives qu'il reçoit, il n'est guère à son aise. Surtout, il note une "tendance de plus en plus marquée (du C.D.L.) à déborder de son plan légal d'action et à s'immiscer dans des questions échappant à son examen" notamment en matière économique. Il va même jusqu'à donner des ordres à des fonctionnaires sur les problèmes du ravitaillement par l'entremise du F.N. (9). Le représentant du pouvoir central et les représentants des pouvoirs issus de la Résistance s'affrontent pendant de longs mois.

La force du C.D.L. réside dans son unité et même dans son unanimité sur tous les grands problèmes selon A. Le Coënt et Y. Lavoquer qui y a joué un rôle important en s'occupant de l'épuration politique. Pour Y. Lavoquer, l'action énergique et juste du C.D.L. sous la houlette de H. Avril, a permis de répondre aux attentes impatientes de l'opinion et d'éviter des troubles, somme toute très limités pour une telle période.

### III. LE P.C.F. A-T-IL VOULU PRENDRE LE POUVOIR A LA LIBERATION ?

Ce débat politique et historique, voire polémique, a donné lieu à de nombreuses controverses. S'il a été tranché pour l'essentiel au niveau national, lors du colloque sur la Libération de la France, l'histoire orale permet de mieux cerner les réactions des responsables et des militants.

#### 1) Stratégie légaliste ou stratégie révolutionnaire dans les Côtes-du-Nord ?

A partir de l'étude des documents internes et des "groupes et tendances" de la direction du P.C.F. à la Libération, Maurice Agulhon a

répondu par la négative mais il incitait à mieux "connaître les histoires locales ou régionales" concernant les discussions et l'application de la ligne du Parti pendant la période post-Libération (10).

Soulignons d'abord que le préfet, s'il souligne les tensions avec le F.N. "à direction communiste ou communiste", la très forte implantation communiste, et relate une intervention intempestive du commandant Jean en septembre 1944, le menaçant de reprendre le maquis avec ses "9 000 hommes pour faire la révolution sociale" (opération de bluff évidente), n'évoque jamais une quelconque velléité révolutionnaire. La dualité des pouvoirs se situe toujours dans le cadre du rétablissement de la légalité républicaine. D'ailleurs, la direction départementale du P.C.F. a annoncé clairement la couleur dans le premier numéro de son journal l'Aube Nouvelle, paru vers le 10 août 1944, dans un éditorial intitulé : "plus que jamais, UNION !". La direction du parti des Côtes-du-Nord reprend les grandes orientations nationales d'autant plus que Marcel Cachin, vieux dirigeant communiste, originaire du département où il a séjourné de 1939 à 1942, entreprend une tournée de meetings en octobre 1944. La direction applique la ligne centrale dans ses prises de positions publiques mais y aurait-il une "double stratégie" (11) ?

Tous les témoignages des acteurs convergent pour répondre négativement à la question de la prise du pouvoir. Yves Lavoquer, responsable de Libé-Nord et du parti socialiste (S.F.I.O.), affirme qu'il n'y a jamais eu un risque de débordement des F.T.P. et que les communistes au C.D.L. (3 militants et deux sympathisants) n'ont jamais fait la moindre allusion à des débats sur ce thème. D'ailleurs, le F.N. compte aussi plusieurs responsables socialistes, et la grande masse des adhérents n'est que peu politisée. C'est aussi l'avis de Y. Le Hégarat, chef de l'

état-major F.F.I. qui eut quelques problèmes à la veille de la Libération avec les responsables communistes de l'état-major F.T.P. (12) et de Max Le Bail, chef de secteur F.N. - F.T.P., conseiller général socialiste de Saint-Brieuc à la Libération.

Les résistants communistes interrogés confirment en tous points, même s'ils laissent entrevoir des réticences à la base et des déceptions qui se manifestent assez rapidement. L. Pichouron, chef de secteur F.T.P., déclare : "certains y ont cru (à la prise du pouvoir), mais moi je n'y ai jamais cru !" Pour M. Cosson, responsable dans un autre secteur, à la tête d'une forte section communiste en pays gallo, "on a raté le coche", formule reprise par J. Lejeune, responsable militaire et politique F.F.I. - F.T.P., qui se rappelle "une certaine déception" de certains militants qui espéraient que "ça marchait mieux ailleurs". Dans ce contexte la position dure d'un commandant Jean (responsable F.T.P. et communiste) pratiquant des dizaines d'arrestations en août-septembre 1944, imposant son pouvoir dans son fief, région particulièrement modérée et plutôt à droite avant guerre, apparaît davantage comme une initiative locale que comme une volonté politique concertée. D'ailleurs tous les témoins insistent sur le caractère brutal, violent du personnage et corroborent le point de vue du préfet.

L'histoire orale permet de confirmer, en approchant d'un peu plus près la réalité vécue, dans sa complexité que le P.C.F. n'a pas cherché à prendre le pouvoir à la Libération mais qu'il s'est plutôt efforcé de canaliser les impatiences comme en témoigne l'affaire des milices patriotiques. Il a appliqué une ligne légaliste qui a contribué fortement à la normalisation, facilitée par l'enrolement des F.F.I. envoyés sur les poches de l'Atlantique ou leur désarmement.

2) L'affaire des milices patriotiques et la récupération des armes

Lorsque le gouvernement du Général De Gaulle prend la décision de dissoudre et de désarmer les milices patriotiques et les gardes civiques le 28 octobre 1944, il n'en existe pas dans les Côtes-du-Nord. La direction du P.C.F. appuyée par la C.N.R. s'engage dans une campagne d'agitation nationale pour s'opposer à cette décision en novembre. Le retour de M. Thorez d'U.R.S.S., le secrétaire général du Parti, met définitivement fin à cette campagne à la fin janvier 1945.

Dans les Côtes-du-Nord, L'Aube Nouvelle, s'oppose immédiatement à la dissolution et des affiches appellent à constituer des milices en novembre. Cette campagne est relayée par le Front National dont le chef envoie des directives à plusieurs maires pour constituer et armer des milices patriotiques. Une vingtaine sont mises sur pied, en janvier et février 1945, principalement dans l'est du département, la région aux tensions les plus fortes. L'opinion publique et certains mouvements de Résistance plus modérés comme le M.L.N. (issu de la fusion de Libé-Nord et de Défense de la France) approuvent la dissolution.

A son tour, Thorez, demande de rendre les armes. Les responsables communistes comme Jean Lejeune, qui estime que cette position était juste, s'investissent pour récupérer les nombreuses d'armes disséminées dans les campagnes. Ce n'était pas toujours compris, "il fallut discuter longtemps avec certains copains". M. Cosson, 35 ans plus tard, fondateur d'une milice, rappelle son désaccord. Il constate que rapidement les acquis de la Résistance : "le droit d'être armé, d'être représenté dans les conseils municipaux" sont remis en question. En mars 1945, les milices disparaissaient dans les Côtes-du-Nord, de nombreuses armes

avaient été récupérées mais sans doute pas toutes. Une lutte politique farouche avait dû se mener sur la ligne Thorez au sein du P.C.F. du département car le préfet, peut-être exagérément, parlait de "risques de scission" à la fin de janvier 1945 (13). Tout rentrait dans l'ordre, la lassitude, les difficultés économiques, la bataille pour la Reconstruction et l'achèvement de la guerre mobilisaient les énergies. Tous risques de dualité des pouvoirs disparaissaient définitivement en juin 1945, avec la nomination de H. Avril, le président du C.D.L., dans le fauteuil du préfet. Dans une période troublée comme celle que traverse la France dans les semaines qui suivent la Libération, la dualité des pouvoirs, entre les représentants du pouvoir central restauré et ceux de la Résistance est une réalité qui transparait dans les sources écrites dans le cas du département des Côtes-du-Nord. L'histoire orale, avec ses limites, à condition de disposer d'une grille de questions précises et de bien connaître le contexte, est très précieuse pour l'historien. Les acteurs, les témoins, les responsables de la Résistance et des partis politiques, à divers échelons apportent des éclairages indispensables qui permettent de nuancer la vision trop pessimiste d'un préfet qui est finalement dépassé par les événements dans le cas précis des Côtes-du-Nord.

Elle permet de mieux cerner les enjeux réels ou supposés de pouvoir, d'analyser un processus de transition dans une société rurale secouée pendant quelques semaines par les grands bouleversements nés d'un vaste mouvement d'insurrection nationale contre un régime et un occupant abhorré par la quasi-totalité de l'opinion en 1944. Elle permet enfin de dégager une partie des fondements de forces politiques qui interviennent toujours dans la vie départementale quarante ans après.

Christian BOUGEARD

NOTES :

Sources : Archives départementales des Côtes-du-Nord. Cabinet du préfet Sew.

- (1) Rapports du préfet au commissaire de la République. 9, 16, 25 août, 15 septembre, 18 octobre, 13 novembre 1944, 31 janvier, 28 février, 31 mars 1945.
- (2) Les sources écrites sont les rapports de préfet, les rapports hebdomadaires des renseignements généraux, les rapports de gendarmerie, septembre et octobre 1944, <sup>un</sup> corpus d' interviews a été constitué. Malheureusement nous n'avons pas pu interviewer le préfet Gamblin décédé. L. Pichouron (29 avril 1976) un des réorganiseurs du P.C.F. en 1940, responsable Front National (FN) et Francs-Tireurs et Partisans (F.T.P.) d'un secteur à la Libération ; Y. Lavoquer (30 novembre 1979), fondateur de Libération-Nord, responsable clandestin de la S.F.I.O., membre du C.D.L. ; A Le Coënt, (24 juin 1981), responsable F.T.P. de maquis, communiste, membre du C.D.L., élu communiste après la guerre ; J. Le Jeune, (26 juin 1981), chef d'état-major F.T.P., important responsable communiste, membre du comité central de 1947 à 1950 ; Y. Le Hégarat, (18 janvier et 2 mars 1984) chef d'état-major F.F.I., venant du F.N., qui a fait carrière ensuite dans l'armée ; Max Le Bail (11 juillet 1984), chef du secteur F.N.-F.T.P. de Saint-Brieuc, responsable S.F.I.O. ; M. Cosson, responsable de secteur F.N.-F.T.P., communiste, a quitté le parti rapidement après la guerre ; Mme Cagniard-Avril, (16 janvier), <sup>1934</sup> fille du président du C.D.L. ; M. Meslay (25 septembre 1981), actuel maire socialiste de Plédéliac ; Corentin André (janvier 1984), chef de maquis, commandant des bataillons F.F.I. dans le Trégor.
- (3) Témoignages de L. Pichouron, J. Lejeune, confirmés par la chronologie des actions de la Résistance de R. Huguen (Comité d'Histoire de la deuxième guerre mondiale).
- (4) Témoignage de Y. Lavoquer.
- (5) Les principaux responsables interrogés, y compris les fondateurs du C.D.L. comme Y. Lavoquer, ignorent par qu'il a été proposé, sans doute par l'abbé Chérueil de Défense de la France. Il est fortement contesté en 1944-1945.
- (6) Rapport du préfet. 13 novembre 1944.
- (7) La "bande à Mimil" s'est livrée effectivement à des attaques dans

la région de Loudéac mais son chef a été arrêté immédiatement après la Libération, le 10 août.

- (8) Témoignage de M. Meslay. Un fichier des internés permet de suivre la chronologie des arrestations.
- (9) Rapports du préfet. 13 novembre 1944 et 31 janvier 1945.
- (10) M. Agulhon, "Les communistes et la libération de la France", in La Libération de la France, éditions du C.N.R.S., Paris, 1976, p. 85.
- (11) Voir S. Courtois, Le P.C.F. dans la guerre, éditions Ramsay, Paris, 1980, chapitre 16.
- (12) Intégré à une équipe Jedburgh, parachutée de Londres pour encadrer la Résistance, il est destitué pendant quelques heures de son poste de chef départemental F.F.I. à la veille du parachutage de l'état-major interallié pour la Bretagne (mission Aloès, Colonels Eon et Passy), puis rappelé par les F.T.P.
- (13) Rapport du préfet. 31 janvier 1945, d'après un rapport des renseignements généraux.



Lynne Brydon

Within the established paradigm of what has come to be known as British social anthropology, analyses of power and power holding have tended to focus on power in the hands of men. It is men who are styled 'chief', 'king' 'priest' or whatever and analyses of power in societies are analyses of 'chiefly', 'kingly' or 'priestly' power respectively. But, perhaps the most detailed analyses of power in African societies are those of the historians.<sup>1</sup> Thus Wilks' (1975) monumental work on Asante in the nineteenth century gives us particular and minute insights into the forms and exercise of power in the hands of men in one of the most complex of African states, and, similarly, published work on Buganda (both by historians and anthropologists<sup>2</sup>) concentrates on both the male exercise of power within the kingdom and the relationships between the male Baganda power holders and the European (male) travellers, missionaries, and, later, colonial administrators. If women are mentioned at all, it is as wives, often political pawns in dynastic marriages<sup>3</sup>, or as the occasional and aberrant leaders of political insurrections.<sup>4</sup>

In the last 15 years or so, there has been reaction against this 'invisibility' of women<sup>5</sup> in literature, whether narrative, social history or social anthropology. Fox-Genovese most ably reviewed 'the state of the art' of feminist work (1982) from the point of view of the historian, but also taking wider cognizance of the work of anthropologists and sociologists<sup>6</sup>. Her conclusions bear re-iteration here: history, as it tends to have been written, is definite, authoritative, 'from the perspective of... the single (male) triumphant consciousness' (1982:29). What women's history, or history incorporating a feminist perspective, seeks to do is not replace 'male history' with an alternative, a coherent 'female history', but, instead, to substitute for what now passes for mainstream history a history which allows

the expression of doubt, 'ambiguity, conflict and uncertainty' (ibid.). There is no 'women's history' as opposed to 'men's history', instead, we should seek a truly 'social' history: a history which, like the societies it seeks to represent, incorporates the imperfections, inequalities, imbalances inherent in any society other than a utopia.

There have been many false starts in this direction, some of which, for example, Daly 1973, 1979, and Stone, 1976, overstate the case and attempt to overturn the paradigm rather than redefine it. Coming closer to the central focus of this paper, however, we have detailed work by several authors which describes and analyses the women's protest in the Aba area of S.E. Nigeria in 1929 (Ifeka, 1975, Okonjo, 1976, Van Allen, 1976). Both Van Allen and Okonjo point to the women's loss of status as producers and their loss of effective political power under the colonial regime as the 'cause' of the unrest: Van Allen points particularly to the export of capitalist and bourgeois gender models and Okonjo, more diffusely, to some quality of imperialist, patriarchal hauteur. Okonjo, however, sees in independence in Nigeria, some chance, and indeed, some effective restoration of these 'traditional' rights of Igbo women.

Ifeka, however, seeks a deeper 'cultural' explanation. She sees in the attempted imposition of colonial ('capitalist' and/or 'bourgeois') values on Igbo society a threat to the women's conception of themselves as women: a threat to what was perceived as the essence of their femininity, their reproductive powers, from which derived their self-esteem and power in Igbo terms. How far from the official colonial (male) historical view of the events at Aba (an uncontrolled riot, perpetrated ostensibly by women,



but masterminded by men, as a protest against taxation) are any of these later interpretations!

I return to the Igbo women later in the paper, but first it is necessary to introduce Avatime, the place and people from which my own information is drawn, and to discuss and set aside some of the methodological problems encountered in working in a society with little 'formal' history, whether mainstream or other.

Today, Avatime lies in the hills of the central part of Ghana's Volta Region (West Africa). The resident population, according to the 1960 census<sup>7</sup>, was about 7,000, but since many Avatime are working away at any one time in the towns of southern Ghana, the total number of Avatime is likely to be much larger<sup>8</sup>. Avatime consists of seven villages with their surrounding farmlands. Farming is still performed using 'traditional' implements of hoe, cutlass and a round ended tool: the steep slopes of the hills make mechanised farming impracticable<sup>9</sup>. There are no development projects running in the area today, nor have such projects, or agricultural extension workers, had much influence in Avatime in the past<sup>10</sup>.

Ethnically, Avatime are categorised as one of the so-called 'Togo Remnant' groups. However, given their probable history (see below), it is perhaps better to state simply that the Avatime language (distinct from the more preponderant Ewe in the Volta Region) is one of the 'Remnant' group<sup>11</sup>. Language aside, however, Avatime culture is also markedly dissimilar to that of the Ewe, although much relatively straightforward ethnographic work remains to be done here.

In terms of its recent history, Avatime was formally claimed as part of the German colony of Togoland in 1884/5, although there was dispute about boundaries until the settlement of the Heligoland Treaty in 1890. Between 1890 and 1914, Avatime was administered by Germany, and, after the fall of Togoland<sup>12</sup> in 1914, came under the joint aegis of Britain and France. After the end of the first World War, the former German colony became League of Nations' Mandated Territory (later, United Nations' Trust Territory) and was divided, for the purposes of administration, between the British (from the Gold Coast (Ghana)) to the west, and the French (from Dahomey (Benin)) to the east. After a U.N. directed plebiscite in 1956, on 6th March, 1957, the former area of British Togoland, including Avatime, became independent as part of the new state of Ghana.

There is very little contemporary evidence in documentary form, relevant to pre-colonial Avatime: we have a missionary/traveller's geographic description (Hornberger, 1867) from a journey undertaken in 1865 and Avatime is mentioned in an early nineteenth century map of trade routes (Kea, 1969:58). Later mention of Avatime in the literature refers to the work of Spieth (1889/90, 1906), Funke, (1910/11) and Westermann, (1935), all German missionaries) but these sources can be regarded sceptically, themselves, largely based on oral testimony. Avatime oral tradition over the years from the 1850's, however, is fairly consistent in suggesting that the present Avatime population consists of the descendants of both autochthonous and successive immigrant groups (Spieth, 1889; N.A.C., n.d.; Brydon, Fieldnotes: 1973-83.)

It is, of course, not straightforward to reconstruct forms of social organisation and relations without contemporary evidence. In the field of

African history, Henige has provided several set of guides and strictures for the assessment of oral testimonies (1974,198 ). It is not the main purpose of this paper to enter the debates surrounding the veracity, reliability, or the weight to be place on, oral testimony. Instead, I would refer to Vansina's (1982) proposals and advocate the possibility of careful reconstruction from both available oral sources and whatever contemporary written sources exist, avoiding, meanwhile, the temptation to speculate on a grand scale. Perhaps the most convincing enterprise in this vein is Cohen's (1977) brilliant reconstruction of the florescence of an East African group from the late eighteenth century through to the twentieth century. Because of spatial constraints my premises concerning a reconstruction of Avatime must be taken on trust, but the arguments are given in full<sup>13</sup>.

#### A pre-colonial Avatime polity.

Within the seven Avatime villages there are spatio-structural divisions into 'clans' and minimal lineage groups<sup>14</sup>, the latter designated ikune, (sing.: oku). Although agnation (in the sense of formal patrification) is claimed as the principle of recruitment to the minimal lineages, no agnatic links are either claimed or demonstrable among clan members.

The formal 'structure' of Avatime, however, is flexible: this had to be the case in the past since it does seem highly likely (given evidence from a variety of sources) that the present Avatime population is the result of the successive incorporation of groups and individuals over time, and the flexibility continues to be demonstrated today. Incomers can become affiliated to existing clans and can establish new ikune or join existing ones<sup>15</sup>.

Expedience appear to have been the major reason for the flexibility in the groups' structure: the Volta Region, certainly throughout the nineteenth century, and probably before, was a refuge area. It was an area to which groups fled to escape the military power of Asante and its allies and an area from which slaves were taken, both as tribute (by Asante) and in raids. Within the region, there appear to have been frequent quarrels among the inhabitants. Increasing population, by whatever means therefore was one safeguard against the social depredations of war and raids. If the 'natural' depredations of disease and famine are taken into account, then the reasons for flexibility in Avatime social organisation become clearer and more urgent.

Finally, in this general description of Avatime social organisation, it is important to note that 'chiefship' is not indigenous to the area, but was adopted and adapted from Asante<sup>16</sup>, the suzerain power, in the early nineteenth century, probably for military reasons (see Brydon 1981 for a more detailed discussion of this). The fact that chiefship, as it exists today, is a nineteenth century innovation is attested to by the length of chiefly genealogies in the villages and by the fact that names of heroes and war leaders, from a time before there were chiefs, are widely remembered.

Avatime cosmology/ideology was dominated (and still is to a large extent) by the set of beliefs associated with the gods directly associated with rice cultivation<sup>17</sup>. Since time does not permit a detailed description/analysis of cosmology, it must suffice only to state that the gods are the guardians of Avatime culture: it is from the beliefs associated with the pantheon and the rituals surrounding rice cultivation that we can begin to interpret Avatime cultural (which includes gender) values.

While I suggested earlier that it was important for Avatime to maintain and increase their numbers by incorporating new, immigrant groups, it was, of course, important that Avatime themselves should reproduce new members of the group. The pantheon gods, important for their control over rice cultivation, for their control over the group's production, were also crucial in the context of the group's reproduction. It was the gods to whom Avatime looked for benevolence and help in their efforts to reproduce and the gods who could control and combat mystical powers associated with evil forces which were believed to threaten the Avatime population. As has been suggested for the Asante (McLeod, 1980, McCaskie, 1983) it was also important for Avatime to feel themselves secure as a cultural and social entity against any mystical 'natural' forces, and it was the gods of the pantheon who provided the necessary ideological security. As divine beings they breached and superceded the opposition between natural and cultural settings, they were efficacious both in nature and in culture.

In part, at least, women's power in Avatime derives from their status as reproducers. While it is a commonplace to note that in many contemporary Third World societies there is a pro-natalist emphasis, I have suggested reasons why this should be the case historically in Avatime<sup>18</sup>. The formal recognition of Avatime women's fecundity, their legitimation as reproducers and adults, rests with the gods. The gods claim control over all women's fecundity in general in the annual rituals preceding the rice harvest (Brydon, 1981) but, before her marriage<sup>19</sup>, each individual Avatime woman must undergo a series of rituals, under the auspices of the gods and at the direction of already 'recognised' adult women, which is the formal legitimation, in the eyes of the gods, of her fecundity. This series of rituals confers

on the woman the title, ked'amidze (pl.: ked'amidzeba), which translates literally as 'Avatime woman'.

Just as it is important for women to be recognised 'officially' as reproducers, so it is also necessary that they be validated in the 'adult' status. Once a woman has had the series of rites performed for her, then she has become a 'woman', an adult. Having once been recognised as woman/adult, she can never again become girl. The consequences of the significance of this can be seen with respect to marriage. Once an Avatime woman has had the rites performed for her, then she can be married. This is the case today (see below), but in the past, the 'legitimation' rites were followed immediately by marriage rites: a woman, having once been recognised as legitimate reproducer and adult could not be allowed to remain unmarried<sup>20</sup>. But, more than this, she could never become un-married. If a woman's husband died, then, after a suitable mourning period, she was remarried, if not to one of her former husband's close patrilineal relatives, then to someone from a different oku. There is no Avatime word for 'widow'. Once a woman had become 'adult', she remained so. In the past, however, this also meant being married<sup>21</sup>.

It is as the group of ked'amidzeba, therefore, as legitimate reproducers and adults, that Avatime women have power<sup>22</sup>. Women are important because they are reproducers, they help maintain and increase the Avatime population, but they also have importance as adults, which, until relatively recently in Avatime, meant as wives and as producers.

The power of ked'amidzeba is thus derived from their association with

the gods, who, as I have suggested, are the ultimate arbiters of Avatime culture. But the significance of this women's power, although the power itself is given in terms of Avatime culture, has varied over time and it is the variation in the significance of women's power that serves as the focal point of this paper.

Caveats noted, the investigation of the variation in Avatime gender power over time involves historical reconstruction of a pre-colonial Avatime social organisation. Earlier, it was suggested that Avatime today was the outcome of the coalescence of a number of indigenous and immigrant groups (above, pp.4). In the absence of chiefs, power was vested in the heads of the existing social groups, and there is strong evidence, both from oral sources and on functional grounds that the most significant social groups in this respect were the minimal lineages, the ikune.

Oku heads, even today, have a formal title, okunete<sup>23</sup>, and it is they who have responsibility in key areas of their members' lives: it is the ikune heads, in their capacity as kesneteba (that is, 'owners'/'guardians' of the land), who each year at a time designated by the gods of the rice pantheon, delegate to each adult member of the oku (both male and female), land on which to farm during the forthcoming season<sup>24</sup>. It is the okuneteba who are formally responsible for the organisation of the life crisis rituals of marriage and death<sup>25</sup>, and also for the organisation of any celebration following the attainment of a particular honour: a senior appointment or a win at Lotto.

On the debit side, it is the duty of an okunete to stand by, and support

an oku member accused of witchcraft or a secular crime and also to mobilise the oku for financial support for a fine or other unforeseen and large expense. Neither clan nor village chiefs today have immediate power over or responsibility for any of these matters and it is such events which are the major concerns of all individual Avatime.

With respect to jural organisation in the villages today, village and clan chiefs do have some authority (see Brydon, 1981) but, as I have argued, if a dispute is between two members of the same oku, then the okunete is fully jurally competent to settle the matter. Only if there is disagreement with the verdict might the matter be taken to clan, village or even government, tribunal.

In terms of function then, even today when Avatime has seen influences from both Christians and colonisers over a hundred year period, we can see the significance of the okuneteba. In a pre-colonial, pre-chief era, therefore, it seems reasonable to assume their primary significance in the social organisation of everyday life<sup>26</sup>.

While it can be argued on the basis of firm contemporary and linguistic evidence that the okuneteba held responsibility for formal aspects of Avatime social organisation, it is a less straightforward matter to adduce any other insights into Avatime at that time. However, I am reasonably confident in making three assertions: 1) That all Avatime women who had once menstruated had the 'fecundity'/adulthood rites performed for them and were consequently married, 2) The power of the ked'amidzeba, underpinned by and

linked, as it was, to that of the gods, in a pre-Christian population, was significant in both ritual and secular affairs and 3) Avatime women were highly significant as producers in a rural subsistence population.

The first assertion, that all Avatime women who had once menstruated had the adulthood ceremonies performed for them and were consequently married is attested to by modern oral histories, by contemporary custom and by what I can only describe in this limited time as a 'cultural logic'. Before about 1920 the performance of the adulthood and marriage ceremonies for women was inseparable: the two sets formed part of a single ritual cycle, mandatory for all women. Once a woman had begun to menstruate she had to have the fecundity/adulthood rituals performed for her before she could be buried: if she died before this ceremony took place then a version of the 'adulthood' ceremonies (but not marriage) was performed on her corpse. This is still the case today<sup>27</sup> although today, as I shall discuss later, marriage has become optional.

Ked'amidzeba derive their power from their close association with the pantheon: it is at one level a supernaturally sanctioned 'power', based on women's capacities to reproduce, the importance of which was discussed earlier. But it also has wider relevance: Avatime women are more than just culturally sanctioned amniotic containers<sup>28</sup>. They not only reproduce but they also produce and have a voice in the organisation of village affairs. In each village, and in each clan in each village, the women today elect a man as their tenu, the 'feet' of the women, their messenger, the formal voice of the women, their spokesman, and also their servant: it is the tenu who has responsibility for slaughtering and cooking animals allocated to

women as a group and as of right, as payment of a fine or on some celebratory occasion, and it is they who distribute palm wine to the clan or village women whom they represent<sup>29</sup>. Since I find no evidence from neighbouring groups of the existence of such an office holder and no reason to doubt its antiquity, it seems reasonable to assume the significance of women as a secular, if collective, power bloc in a pre-colonial polity<sup>30</sup>.

It would be wrong to assume that the Volta Region, before the imposition of colonial rule existed in some state of pristine economic svagery. The area was bordered on the west by the Volta River, one of the major trade routes from the interior to the coast, and had known trade for at least 100 years before colonisation (Kea, 1969; 1979). But in Avatime, until the 1880's, cowries were the recognised currency<sup>31</sup>, and thus Avatime can be seen as part of an indigenous economy rather than as being directly involved with external trade. In spite of some involvement with trade, however, in a pre-colonial economy, there was little, if any, scope for gaining a livelihood outside of the subsistence economy.

Rice cultivation is (was) the only set of agricultural tasks which entails a strict division of labour by gender, and although rice cultivation must have been a more significant part of the Avatime work load before the introduction of cassava (late nineteenth/early twentieth century), and its subsequent popularity as a food, there were still many tasks which both men and women performed on the farms in the cultivation of yams and maize (staples) and soup vegetables<sup>32</sup>.

It is plausible, therefore, to suggest an interdependence of genders

with respect to productive work, a suggestion which is supported by the mandatory marriage of women (see above) and the probable low frequency of polygyny<sup>33</sup>. In addition, Collier and Rosaldo (1981) have recently argued the case of the significance of marriage for men in 'bride-service' societies, and with some ritual safeguards, a correspondingly high status for women. Avatime is just such a 'bride service' society<sup>34</sup>. Overall, therefore, it can be plausibly argued that in pre-colonial Avatime women and men were interdependent in ritual (ideological), domestic (conjugal/reproductive) and economic (productive) areas of their lives. While avoiding the claim of 'equality', however we choose to define it, it is reasonable to assume the relatively high statuses of Avatime women: expressed simply, women were powerful.

#### Colonialism and After.

The balance between male and female power/statuses was altered with the imposition of colonial rule and the imposition of new political structures. Chiefship was adopted by Avatime well before the introduction of colonial rule<sup>35</sup>; initially it would seem to have served its primary purpose well. In 1833 the Volta Region groups under the war leadership of the chief of Peki, an Ewe group, united and fought and defeated an Asante/Akwamu army. The middle years of the nineteenth century therefore saw the Volta Region free from formal overlordship and tribute paying to Asante, or its Ally, Akwamu<sup>36</sup>. By the 1880's, however, the decade of formal colonisation, the importance of chiefship appears to have been on the wane: Spieth's lengthy contemporary description of Avatime mentions the 'tribal' chief (Stammes-hauptling), but has neither mention of separate village chiefs nor of the

office holders and regalia, such as stools, associated with village chiefship<sup>37</sup>, nor descriptions of chiefly duties: political, ritual or judicial.

Generally speaking German administrative policy in Togoland assumed the presence of a chief in each village. Thus, whatever the fortunes of chiefship prior to the 1880's, after the consolidation of colonial rule, chiefship was revived in institutional terms: it was an avenue to success under the new regime<sup>38</sup>. Chiefs and designated village officials were paid for performing various duties including those as tax collector, on-the-spot policeman, road overseer, sanitary inspector and judge in the trial of certain categories of offences. After the British take-over in 1914, the pattern was, broadly speaking, continued, although there was a shift away from the significance of village chiefship to that of the paramountcy. Under the British 'indirect' rule chiefs, if anything, assumed greater responsibilities and could obtain greater rewards than under the Germans.

During this time, what I have described above as an 'interdependence' of genders was changed: the balance of power was shifted. Men in Avatime were recognised as the leaders of society by the colonial administrators, women, as ked'amidzeba, were ignored by the administration. Women at this time in Avatime, therefore, had no 'voice' either collective or individual, in the external politics of Avatime. Within the villages women still maintained their traditional statuses (as adults and legitimate reproducers and producers) but colonial authority meant a stifling of the women's voice, as an effective power bloc in the wider political dealings of Avatime. The statuses of women remained high in terms of traditional cultural values, but new 'colonial' values allocated to women only such powers as they did

to their own women, powers as domestic managers, but ultimately subject to the authority of their husbands, fathers and brothers<sup>39</sup>.

The imposition of colonial rule brought not only contact with administrators, but also that with missionaries. Largely because of the climate, the hill villages of Avatime were chosen as the site of a mission station, school, and, later seminary by the Bremen Mission (Norddeutsche Missionsgesellschaft). Avatime were thus not only subject to the influence of European values from administrators, but also that from missionaries and their wives and families on the spot. The male missionaries were responsible for the bulk of the evangelising, the preaching and the teaching, while their wives taught sewing, cooking and European housecraft to the women. Within the hierarchy of the Presbyterian Church there are power structures which involve both men and women. Only men could be pastors and catechists, and initially, teachers, but women as well as men could be elected as Church elders. As the influence of Christianity in Avatime grew (today, less than 3% of the population are adherents of a 'traditional' religion), the power of the Church elders grew accordingly. Here, perhaps, was one way in which women could hold and exercise power under the new regime.

But, as has been argued elsewhere (Signs, 1981, for example), women's power as Church elders was a sop: the power structures simply aped those of the men within the Church, but the power itself was circumscribed by male decisions in its effectiveness. In addition, women were still expected to fulfil all the traditional role/status obligations expected of them. There is no need for me to labour the point here: under a capitalist and bourgeois value system/ideology women have little status as such. Their

roles/statuses are devalued and their access to any real political power as women, curtailed<sup>40</sup>.

I have suggested above that in pre-colonial Avatime the balance of power between genders was reasonably equable: I would argue strongly against analyses which depicted women in pre-colonial Avatime as systematically exploited by or subordinate to men. True, there were imbalances, but it is not redundant to point out here that differences in male and female tasks and their evaluations, taken over the whole spectrum of gender roles, do not in any way necessarily amount to a loading of the odds in favour of men<sup>41</sup>. The imposition of colonial rule saw a fulcrum shift away from this former 'balance' owing to the new dominance of externally imposed power relations which recognised only male competence, a shift which has only recently begun to be rectified.

Elsewhere in West Africa (the most closely documented case is that of the Igbo, (see above)), the imposition of colonial rule on indigenous peoples saw an objective decline in women's power and status. Various detailed versions of the dynamics of this decline have been proposed (Ifeka, loc. cit., Okonjo, loc. cit., Van Allen loc. cit.), but Ifeka tries to give us the within-cultural reasons why this should have been the case: why the uprising happened when and in the way that it did.

In Avatime in recent years, as Okonjo argues for the Igbo, women have been accorded status in their own right. But unlike Okonjo's interpretation of the fluctuation in Igbo women's statuses, the resurgence in women's status in Avatime is neither a recrudescence of 'traditional' roles/statuses nor can we correlate it simply with the political event of independence.

In Avatime we can point to no tangible expression of female outrage and frustration at the loss of their former power such as that of the Igbo women. Ifeka (op. cit.) has documented the reasons why violence erupted in the Aba area: fundamental values associated with 'femaleness' were perceived to be threatened, and the women responded, not with uncontrolled 'riot' (the official label for the Aba episode), but with strictly circumscribed 'legitimate' traditional sanctions. I would argue that such fundamental values, those associated with the power of women as reproducers and derived from the power of the rice pantheon, were not similarly threatened in Avatime.

Although Christianity gained adherents in numerical terms, the power of the old gods was never undermined. People might worship in Christian churches on Sunday, but the ceremonies connected with rice cultivation (preceding planting, harvesting, first eating and preparing the bush for the next crop cycle) were performed annually. No-one, not even Church officiants, began to cultivate rice, in any stage of its production, before the pantheon rituals had been performed. The ceremonies celebrating the legitimation of a woman's fecundity and adulthood, validated by the pantheon (above pp.7-8.) also continued (and do so today). Avatime cultural values were not threatened in a way comparable to those of the Igbo: there were no 'Avatime riots'. Indeed, it could perhaps be argued that Avatime women were extremely enterprising in experimenting (by becoming Church elders, for example) with ways of gaining status and power under the colonial regime.

It is only in the last 20 years or so, however, that Avatime women have been at all successful in restoring the 'balance' in gender power. Avatime women's statuses as reproducers were never threatened by the value

system consonant with colonial rule and, subsequently, independence and 'development' whatever we take the latter to mean: as the products of deeply embedded cultural values, they were never open to attack. However, women's statuses as producers and adults in their own right are more problematic.

In the pre-colonial system of Avatime social organisation, both women and men were recognised as adults, as socially competent beings. I have argued, on the basis of oral evidence from Avatime and harnessing theoretical insights from elsewhere (Collier and Rosaldo, 1981), that in order for both men and women to be recognised as adults, they had to be married. They had to be part of conjugal (for reproduction), production and consumption units.<sup>42</sup> The new system of values, from the colonial administration, while not threatening women's statuses (and those of men) as reproducers, disrupted and altered their relative statuses as adults and producers.

Colonial rule and western values (whether we characterise them as Christian, capitalist, bourgeois is irrelevant) recognised only men as socially and politically competent. Women, as in nineteenth century Europe, became 'invisible': domestic adjuncts of their fathers, husbands and brothers in the eyes of the new rulers. While Avatime women and men still performed the same work tasks in farming and in domestic and social life within the villages, women's contribution was 'officially' ignored. Marriage, an ideological and functional requirement in the traditional system was still held up as an ideal, by the Church particularly, but as Avatime became more and more caught up in the wider colonial society and the cash based economy, so marriage's functional rationale dwindled.



True to the values of western capitalist societies men became formally involved with the cash economy before women. It was men who were sent to school and trained as clerks, for the Church or other white collar jobs, or were taught a trade. Since there were no jobs done by women in the formal sector<sup>43</sup> in the early colonial period, then girls were not sent to school. It is only gradually in the course of this century (and more so since Nkrumah's promulgation of Universal Primary Education in the late 1950's) that women have been given the opportunity to attend school, to train for jobs and that the range of jobs that women can hold in the 'modern', formal sector has expanded.

Avatime women have not been slow to take advantage of these increased opportunities in the formal sector, and, in addition, they have also availed themselves of the many opportunities open to women (in trading, as self employed seamstresses) in the informal sector. Western European models of nuclear families dependent on the single income of a male 'head' are not prevalent in West Africa, nor, particularly, in Avatime. Just as in a pre-colonial polity women and men contributed jointly and severally to the household income, so today, Avatime women contribute, as often severally as jointly, to the maintenance of their household, children and other relatives<sup>44</sup>.

Whereas there were strong reasons in pre-colonial Avatime for men and women to marry (it was the most efficient way to produce for and to reproduce society), such a functional impetus is now less important. The monetisation of the economy has meant that both/either men or women, alone, can provide for a household's upkeep. Where marriage in the past was mandatory

ideologically and practically for Avatime women, and effectively so for men (cf. Collier and Rosaldo, 1981), now, it is not. Many women in Avatime today are not married, and some will never marry although they will have children. By regaining their independence as producers in the modern cash-based economy, women have gained their independence as adults in Avatime, and in terms of Avatime cultural values, on a similar basis to men. If anything, it might now be possible to argue, in logical terms, that Avatime women could now be almost entirely self-sufficient: that they did not need Avatime men. But, I think that this would be taking things too far: just as what we can term for convenience 'the value of Avatime women' is underpinned by deeply embedded cultural values, so is an equally convenient 'value of men'.

In a pre-colonial Avatime polity women and men had important roles to play in the spheres of both reproduction and production. Although it is impossible accurately to re-construct pre-colonial Avatime in detail early colonial sources and oral evidence from the past 100 years enable us to assert a 'value' to women which belies claims of a universal 'subordination' of women: instead we see a functional and ideological interdependence between the sexes.

As in other areas of West Africa (Igbo, for example, see above), colonial rule and the imposition of values from both administrators and missionaries meant an effective decline in women's statuses. Unlike the Igbo, however, fundamental cultural values (concerned with reproduction and adulthood) were not threatened in Avatime, and hence the 1929 uprising was not paralleled in Avatime. I suggest that during the colonial period Avatime women

tried to regain lost status by apeing male/colonially derived status and role sets, but that the effective re-emergence of Avatime women as acultural force only came about with the gain of their economic independence, on their entry into the (modern sector) labour force on equal terms with men<sup>45</sup>.

This balance is recognised, for the present, in cultural terms within Avatime but is, of course, dependent on the wider forces of the labour market and politics in Ghana. Shifts in the labour market and political ideologies within Ghana might mean that the symbiosis between Avatime men and women in Avatime, within Ghana, is shifted again, and history has shown us that is is unlikely to be a shift in favour of the women.

- 1) See, for example Wilks (1975), Last, (1967), and see also Nadel (1942).
- 2) See, for example Southwold, (1966), and see also Fallers' work on the Soga ( ).
- 3) See, for example, Goody's work here (1976).
- 4) Thus Yaa Asantewa is remembered as a leader against the British at the turn of this century, but it is important to remember, as I point out later in this paper, that such women leaders, in battle or in politics, remembered both in written and oral traditions, were not leaders as women, Rather, they assumed the role and guise of men. Such tactics were greatly enhanced and much more open to women who had passed the menopause, and, physiologically, had become more 'like men'. See, for example, Aidoo, (1977).
- 5) This terminology first gained currency in the literature with the publication of Ardener (ed.) 1975.
- 6) Fox-Genovese's review draws on work from many so-called 'disciplines', but the boundaries among them are very indistinct.
- 7) The 1960 census is regarded by most as the last reliable census.
- 8) A census I carried out in Amedzofe, one of the larger villages, revealed a total population of 2,164 of whom about 1/3 were working away.
- 9) In the early 1950's an agricultural 'expert' rejected the cultivation of Avatime's slopes as being too steep for terracing.
- 10) A rather desultory attempt to grow tea in the Avatime uplands has been going on since 1974, but this has little support or input from the authorities.
- 11) See Westermann and Bryan (1952) and Greenberg (1966).
- 12) On 26th August 1914.
- 13) Oral data used here is either reproduced from published sources (Spieth, 1889/90, Funke 1910/11) or from my own Fieldnotes (1973-83). In my own work, oral histories and testimonies were most often taken from groups of people and only that which has been corroborated several times over is used here.
- 14) There are indigenous words for both of these groups.
- 15) The process is known as 'choosing a father', (bu oka). The establishment of new ikune can be seen today in the existence of several groups of Christians who were attracted to Avatime in its mission heyday and have been gradually incorporated into the society. Everyone remembers their 'origins', but, for all practical purposes, they are fully members of Avatime society.
- 16) See Ward, 1949, Spieth, 1889/90, Welman, 1924.

FOOTNOTES.

- 17) The rice is O. glaberrima, indigenous to West Africa, and not the imported O. Sativa.
- 18) This emphasis is explicit in the rice cultivation rituals.
- 19) Before about 1920, that is, in the pre-colonial period, marriage was mandatory for all Avatime women.
- 20) For a fuller discussion of this see Brydon, 1976 and 1983.
- 21) After the menopause there was another title which women assumed, that of kekusidze. This title refers to the fact that the woman is no longer fecund, that she is truly an adult woman, and has no bearing on her marital status.
- 22) Space does not permit a full discussion here. Of relevance are the works by structuralist writers (Levi-Strauss,,1963,1969, and Ortner,1974).
- 23) The suffix -nete is used to indicate a 'central figure', a guardian or representative. Thus the person for whom a particular ritual is being performed, for example an outdooing or adulthood rite, is referred to as oko-nete, central figure, in the ceremony.
- 24) Avatime practise a system of shifting cultivation with bush fallow periods. The length of the fallow periods has declined in recent years.
- 25) The okuneteba are not responsible for the organisation of adulthood ceremonies or of outdooing, both of which are carried out by women.
- 26) The title and the office of the paramount chief are probably older; see Spieth, 1889/90 p.95, Westermann,1935.
- 27) Today there is one old woman in Amedzofe who has never had the rites performed for her. Although she was formally betrothed in her youth she did not like her chosen spouse and had a child by a lover. The lover and the child subsequently died and the woman's betrothed died too:she never married or had a child by any other man and lived, as a rather shadowy figure, in the village until recently. Having not had the adulthood rites performed for her, she could not take an active part in the women's affairs, either of her kin group or in the village at large.
- 28) cf. Levi-Strauss,1963.
- 29) The tenu'a have nothing to do with the chiefship hierarchy; they are in no way servants of the male power structure.
- 30) There is also oral evidence to suggest that women in Avatime could act as support troops, if not front line troops, in war.
- 31) Coins were introduced in the 1880's. People born at around this time were given names such as 'Sika'-gold.

FOOTNOTES.

- 32) Various species of green leaves, which are used in making soups and stews in Avatime, are of great cultural significance.
- 33) See Spieth,1906. The re-marriage of widows to their spouses' patrilineal kin was probably one of the most frequent sources of polygynous marriages.
- 34) See Brydon 1976 for a discussion of women and property holding in Avatime. Avatime women are full members of their natal lineages even after their marriages.
- 35) Probably for military reasons. See above, p.8.
- 36) Asante tried to re-assert its hegemony over the area to the east of the Volta in 1867-72, when a large army, consisting of three parts was sent over the Volta. Although captives were taken and whole villages devastated, the Asante army's return to Kumase was hardly considered a victory. The expedition cost far more than it produced in revenues, and, since the British went into Kumase in 1874, Asante control was never re-established on the east bank of the Volta.
- 37) Spieth (1889) mentions a 'Königstuhl', but this is probably associated with the office of the paramount.
- 38) There must be much material relevant to this in the German Archives in Potsdam. Unfortunately, I have not had the opportunity to consult any such documents yet.
- 39) I have argued the case for the shifting significance of 'descent' elsewhere, (Brydon,n.d.)
- 40) This is relevant to the debate which was begun by Eugels (1891).
- 41) See the similar argument advanced in Brydon (forthcoming).
- 42) Hence the importance of the remarriage of widows (see note 33 supra).
- 43) There were some opportunities open to women in the informal sector such as those as seamstresses or bakers, but these opportunities were relatively scarce until about the 1950's.
- 44) See Brydon 1979.
- 45) See Brydon, ibid.

BIBLIOGRAPHY.

- Aidoo, Agness Akosua 1977 Asante Queen Mothers in Government and Politics in the Nineteenth Century. J. Hist. Soc. Nigeria. IX(1),1-13.
- Ardener S. (ed.) 1975 Perceiving Women J.M.Dent and Sons.
- Bonnat J. 1884 Voyages, aventures et captivite de J.Bonnat chez les Achantis. (ed.) J. Gros, Paris.
- Bowdich, T.E. 1819 Mission from Cape Coast Castle to Ashantee. London:John Murray.
- Brydon,Lynne 1976 Status Ambiguity in Amedzofe-Avotime: women and men in a changing patrilineal society. Ph.D.Thesis, University of Cambridge.
- Brydon, Lynne 1979 Women at Work:Some Changes in Family Structure in Amedzofe-Avotime, Africa 49 (2),97-111.
- Brydon, Lynne 1981 Rice, Yams and Chiefs in Avotime:Speculations on the Development of a Social Order, Africa 51 (2) 659-77.
- Brydon, Lynne 1983 Avatime Women and Men:1900-80, in C. Oppong (ed.)Female and Male in West Africa George Allen and Unwin. 320-29.
- Brydon, Lynne forthcoming The Dimensions of Subordination:A Case Study from Avatime, Ghana, in Women, Work and Ideology in the Third World, (provisional title) (ed.) Haleh Afshar, Tavistock.
- Brydon, Lynne n.d. Kin, Clans and Chiefs in Avatime, Ghana. Unpublished mss.
- Cohen, David W. 1977 Womunafu's Bunafu Princeton University Press.
- Collier Jane and M. Rosaldo 1981 Politics and Gender in Simple Societies, inSexual Meanings (eds.) Sherry B. Ortner and Harriet Whitehead. C.U.P. 275-329.
- Daly, Mary 1973 Beyond God the Father:Toward a Philosophy of Women's Liberation', Beacon Press, Boston.
- Daly, Mary 1979 Gyn|ecology: The Mathematics of Radical Feminism, The Women's Press, London.

BIBLIOGRAPHY.

- Dupuis, Joseph 1824 Journal of a Residence in Ashantee. Henry Colburn, London.
- Fallers, Lloyd A A Bantu bureaucracy.
- Fox-Genovese, Elizabeth 1982 Placing Women's History in History, New Left Review 133 May-June, 5-29.
- Funke, Emil 1910/11 Einiges über Geschichte, religiöse Gebräuche und Anschauungen des Avatimevölkes in Togo, Z.Kol.Spr. Band 1 81-105.
- Goody, J.R. 1976 Production and Reproduction. C.U.P.
- Greenberg J. 1966 The languages of Africa. Mouton.
- Henige, D. 1974 The Chronology of Oral Tradition. Oxford: Clarendon Press.
- Henige, D. 1983 Oral Historiography. Longman.
- Ifeka-Moller Caroline 1975 Female Militancy and Colonial Revolt: The Women's War of 1929, Eastern Nigeria, in Ardener S. (ed.) op. cit. 127-58.
- Kea R.A. 1969 Akwamu-Anlo Relations c.1750-1813, in Trans. Hist. Soc. Ghana. X,29-63.
- Kea, R.A. 1979 Population and Economy: A Late Eighteenth Century Account of Asante and the South-Eastern Provinces, in Asantes m. bulletin 11, July, 57-59.
- Last,Murray 1967 The Sokoto Caliphate Longman:Ibadan History Series.
- Levi-Strauss, C. 1963 Structural Anthropology vol.1. New York, (1958) Basic Books.
- Levi-Strauss, C. 1969 The elementary Structures of Kinship. London:Eyre and Spottiswood.
- McCaskie, T.C. 1983 Accumulation, Wealth and Belief in Asante History, Africa 53(1),23-44.
- McLeod M.D. 1981 The Asante. British Museum Publications Ltd.
- Nadel, S.F. 1942 A Black Byzantium. London:O.U.P.
- Okonjo, Kamene 1976 The Dual Sex Political System in Operation: Igbo Women and Community Politics in Mid-Western Nigeria, in Nancy J. Hafkin and

BIBLIOGRAPHY.

- Edna G. Bay (eds.) Women in Africa, Stanford University Press.,45-56.
- Ortner, Sherry B. 1974 Is Female to Male as Nature is to Culture? in Michelle Z. Rosaldo and Louise Lamphere (eds.) Woman, Culture and Society. Stanford University Press,67-86.
- Signs 1981 Special issue on Development and the Sexual Division of Labour,Vol 7(2).
- Scutwold, Martin 1966 in Succession to the High Office. Cambridge Papers in Social Anthropology IV, C.U.P., (ed.) J.R.Goody.
- Spieth, Jakob 1889/ Avatime (nach Berichten von J. Spieth)  
1890 Monatsblatt der Norddeutschen Missions-  
gesellschaft 1 and 2.
- Spieth, J. 1906 Die Ewe-Stämme Berlin:Dietrich Reimer.
- Stone, Merlin 1976 The Paradise Papers: The Suppression of Women's Rites Virago (in association with Quartet).
- Van Allen, Judith 1976 'Aba Riots' or Igbo 'Women's War'? Ideology, Stratification and the Invisibility of Women, in Hafkin and Bay (eds.) op. cit., 59-86.
- Vansina Jan 1982 Towards a History of Lost Corners in the World, Econ. Hist. Rev. XXXV (2) 165-78.
- Ward Barbara E. 1949 The Social Organisation of the Ewe-Speaking People.N.A. Thesis, Univ.of London.
- Weiman, Charles W. 1924 The Native States of the Gold Coast:Peki. London:W.Clowes, for the Gold Coast Government.
- Westermann, D.H. 1935 Die Glidy-Ewe in Togo, Berlin.
- Westermann D.H. and M.A. 1952 The Languages of West Africa O.U.P for bryan Int. African Inst.

Unpublished sources:

NAG (National Archives of Ghana) Adm 39/1/235 (A History of Avatime).  
Brydon, Lynne, Fieldnotes:1973-83 (In possession of the Author.)

---

LEVNADSÖDESPROJEKTET - LIFE COURSE INTERVIEWS IN HISTORICAL  
RESEARCH

Margareta BURMAN and Bo NILSSON

Will the voice of the past speak to the future in a digital language? Sometimes one gets this feeling when one considers the enormous amount of numerical data being collected every minute in our society. It is the central bureaus of statistics and other hard-data gatherers that provide most of the knowledge we think we have about our lives. But as we know, there is a growing feeling among many of us that important knowledge is being lost in the process. Industrial developments, economic conditions and political measures are registered and carefully examined, but how do we learn about their real impact on everyday life of ordinary people, on the way they think and act in their effort to control their existence?

If the easily collected, readily quantifiable data about our lives are brought into the foreground, it doesn't merely mean trivializing the picture, it also involves a change of perspective: the aggregated hard data view is normally from above. The ethnologists were among the first to realise this. Consequently, it was natural for them to search for knowledge about ordinary people's lives in their everyday milieu, if possible by listening to them. Only lately has this way of working gained momentum among historians.

In this paper we are giving a brief description of a project involving Swedish historians and ethnologists in collecting life history interviews. We are also giving an example of how we, as historians, are using parts of the obtained information in our study of the changes in power structures and living conditions in a small industrial community during the process of modernization. But first a short historiographical background.

During the forties Swedish ethnologists, busy with efforts to save knowledge about the vanishing rural popular culture, discovered that they had to rearrange their resources. Another way of life was near extinction: the culture of the workers in the early period of industrialization in our country. This awareness prompted the Nordic Museum in Stockholm to start its collection of Arbetarminnen (Workers' memoirs). Workers of different trades were encouraged to write their biography, helped along by a battery of questions from the museum. The informants were found mainly through advertisements in the labour union press and through other forms of cooperation from the unions. Part of the material was edited and published in several volumes and the rest was filed and is now a valuable source of information on working class life from the late nineteenth century to the forties.

This material has however several shortcomings. First there is the question of representativeness. It is fairly safe to assume that those who sent in manuscripts were untypically good at writing, a skill often achieved in trade union work. Another bias stems from the concentration of the questionnaires on work experiences. This means that other aspects of life are to some extent neglected, and, labour market for women being what it was in those days, female life histories are few in this material.

The collecting of written workers' autobiographies petered out during the sixties. A couple of years ago plans were made for a revival of the activities, this time in a form that would avoid some of the deficiencies that reduce the value of the Arbetarminnen. Behind those plans were Sune Åkerman, professor of history at Umeå University, and two ethnologists, Göran Rosander at Uppsala University and Mättyàs Szabò at the Nordic Museum in Stockholm. The aim is to record on tape long, structured interviews with informants from a wide social range and from different age-groups. The new project - Levnadsöden (Life Histories) - is intended to go on for five years, each year covering different social categories and different parts of the country.

As a source of information, tape recorded interviews are notoriously time consuming to use - at least if you are left

with only the tapes and some sketchy form of index. Therefore much thinking has been devoted to the problem of accessibility. The intention is that the tapes shall be stored for the benefit of future generations of researchers from different disciplines. To what extent they really will be used is dependent on the efficiency of the retrieval system. Furthermore, good transcriptions are essential for the usefulness of a voluminous oral material. But what actually constitutes a "good" transcription is a difficult question.

It was quite clear to the project group that the aforementioned and other problems had to be considered before embarking on the large and costly project that was contemplated. Therefore a pilot project was launched in the autumn of 1983 and was completed a year later. Three groups of informants were chosen for this preliminary phase. The Stockholm group consisted of Estonian middle class immigrants in their fifties, Uppsala focused on people some ten years younger and with a doctor's degree, while Umeå chose retired working class people in Robertsfors, a small industrial community in northern Sweden. About 60 persons were subjected to short interviews (average duration about 2 hours). The informants were asked to give life course histories, and their stories were structured by a question list, which was followed fairly closely. All interviews were transcribed in a rather broad manner, in third person but with key phrases quoted verbatim, in an effort to transmit to the reader something of

the informant's personality. The margins were provided with key words so that they could be read as a subject index to the text. The margins were also used for broad references to the tape.

These short interviews were considered to have a value in themselves, but they were also used as a tool to select informants for a second interview that would go deeper into a number of subjects: work, leisure, consumption, environment, health, repertory, childhood, important influences, migration, ego, emotion, family and conceptions of life and death. The aim was to cover a broad spectrum of life experiences depicting the person himself as well as the society he belongs to.

Five or six of each group were chosen for these new interviews which were carried out in four to five recorded sessions, covering more than ten hours per informant. The tapes are being transcribed verbatim and systematically indexed. In addition to this an attempt has been made to locate informants, who through a special position or special knowledge are able to reflect their society from a broader perspective. The future work will be executed along similar lines if further support is given through Riksbankens jubileumsfond, the trust fund for research that has sponsored this first year.

For the following five years, different social categories from different parts of Sweden have been chosen, each year focusing a special theme.

The first year will follow up and deepen the research in the same social groups in Stockholm, Uppsala and Robertsfors, but with different age cohorts, stressing the growth of the consumption society, family life and reproduction and problems concerning immigration.

The next year will focus on kinship and relations, how traditions are established, the impact of socialisation, social movements etc. The third year will survey occupational conduct, the interaction between fellow-workers and its significance. The informants' basic community of interest will determine the selection the fourth year and last we will focus on the above mentioned key persons.

Even if the main purpose of the project is to stock the archives with information, the interviews are - as was mentioned above - already being used in local history research. The rest of this paper will deal with that work.

Robertsfors is a small industrial community in the north of Sweden. It was founded in the middle of the eighteenth century and for about 200 years persevered in a typically Swedish semi-rural, semi-industrial fashion. During the last decades it has



changed, outwardly at least, into a more modern guise as a center for social service and administration, still providing industrial employment to a substantial part of its inhabitants. To us, the most interesting period in the history of Robertsfors goes from the turn of the century up to about 1970 - that is roughly the period within reach of oral history.

When trying to explain what we find in our empirical data about Robertsfors we focus on the interaction between natural resources, technology and the organisation of work. The change over time of the last variable constitutes the basis of the history of our local society. Of course we don't think that the interaction just mentioned goes on in some impersonal, mechanical way. There are always human agents striving to rearrange their environment for their own purposes. Whatever we choose to call these endeavours - execution of power, influence, manipulation, etc - they certainly belong to our picture.

A few subsistence farms, small clearings along a river running through virgin forests of fir and pine: that was Robertsfors 230 years ago. How could an industrialist be tempted to spend his money on such a remote area, where the roads were bad to non-existing and where the climate made the shipping season very short? Obviously, this was in the heydays of mercantilism, and seemingly impossible ventures could survive under an umbrella of privileges and other regulations. Sweden had a leading

position in iron manufacture at that time, and as the blast-furnaces and smithies were swallowing frightening amounts of firewood and charcoal, the conservation of the woods was a main concern of the government.

But even with the support of the government shipping ore from mines in central Sweden up to the northern periphery and then transporting the iron back to the ports of export ment heading for monumental problems. For instance, great care had to be devoted to the organisation of work, if any success was to be hoped for. Here we find a constant feature of the management of the Robertsfors works: clever exploitation of human resources. A small group of experienced foundry men was transported from the iron manufacture districts in central Sweden, but the majority of the workforce was recruited on a part time basis among the small farmers in the surroundings. In addition to this, it was essential to make other farmers cooperate in providing the works with charcoal and means of transport. Thus a spectrum of different relations between management and those on its pay-roll developed. The mentality that stemmed from this situation has been surprisingly diehard: it is clearly observable in our interviews. Paternalistic deference, yes - but mixed with the self-esteem of the independent farmer.

It is not surprising that this mentality became a great obstacle to the radical labour movement. Here lies also an explanation to

some seemingly curious phenomena in people's relations to the company. Often a basically exploitative measure from the management is received by people as if it was a benefit. To identify the employer's acting as exploitation would not fit into the picture the employees have of themselves. To revolt would have been futile, in most cases, and being defeated didn't suit these people's picture of themselves any more than being exploited.

The success of this kind of rationalization is of course dependent on a certain amount of sophistication in the acting of the management. The deal must have objectively favourable ingredients not only for the company. In Robertsfors a sort of ecological balance seems to have developed, as the management mostly realized how far it could push its interests without making the workers' semi-independent self-identification untenable. We will give three examples from the interviews of this ecological balance and its coupling to the mentality sphere. Two will be mentioned in passing, one will be dealt with at some length.

But before we proceed: what happened to the Robertsfors company when the government folded its protecting umbrella? During the nineteenth century with its free trade and freedom of competition the management gradually transformed its business into timber trade. A paper mill was added in 1904.

Thus the company survived, but the semi-rural character prevailed, and a modern, class-conscious industrial proletariat refused to emerge.

Following a long tradition in Swedish "industrial villages" the company had provided the permanent workers and their families with a piece of land to cultivate, big enough to fodder two cows, and a common field where they could grow their potatoes. The company also engaged in farming and held at times more than hundred cows and about 20 horses. This was necessary in order to produce sufficient food at reasonable prices for the staff and for the workers that didn't farm themselves.

Up to 1911 the milk was handled by a dairy, where cheese was made and butter churned. As the number of workers grew and more milk was needed the dairy was closed down and the number of cows was reduced to about 70. At the same time the company encouraged more workers to take up farming by offering land in lots of about four acres. By 1920 nearly 700 acres were farmed by the workers, twice the area the company itself cultivated. Thus all the permanently employed workers who wanted to, had a small farm along with their work in the industry.

The system had several advantages for the company. This way most workers produced their own food and the production of cheese and butter, that had proved unprofitable, could be closed down. Moreover it made the workers even more dependent on the company as they not only worked in its factory, but also lived in its house and farmed its land. As a consequence a stable work-force was guaranteed. And with a small farm to increase the standard of living the wages could be kept low. The manager of the company, Sten Grapengiesser, made in 1925 a calculation of the value of such a "nyverke", as the farm-lots were called. Counting the value of the extra work, the interest on the capital tied down in life-stock, rent to the company and other expenses he comes up with a surplus of 500 Skr to be compared with the wages of one year of about 2000 Skr.

But what did the system mean to the men, women and children who cultivated these small farms along with the father's job at the industry? Judging from the interviews it meant at lot more than the economic benefits of it, it was a way of life, and when asked about how they grew up, the "nyverke" plays an important part.

*"We didn't have a bad time, 'cause mother had cows. We could drink milk and she churned butter. At Christmas we butchered the pig we had fed up. It wasn't so bad. Nyverke, we call it. It was supposed to be enough for two cows. When it was time to harvest, we had to be there all the children to*

*help. We had two cows up to 1934 when mother had to stop milking because it was too heavy for her. She was the one who took care of the cows and the nyverke. I took care of the milking many times when mother was ill and couldn't go to the cow-shed. - - - It was all over when mother died. She had loved to farm and to have cows. She really liked that."*  
Mrs M born 1912, Robertsfors.

*"The haymaking was mostly done by us children. Father was weak in health, he was never really well as long as I remember. - - - In the winter we brought the hay home on a sled. It wasn't so hard in the spring when the surface of the snow was frozen hard enough to bear, but in midwinter it was heavy in the deep snow. When the snow was gone we used a hand-cart or carried the hay in sacks. It wasn't very hard to get it home. We were three boys and if we took a sack each in the morning it would do for the whole day and we could fetch another one in the evening. - - - After mother died my sister Arvida took care of the two cows. From the milk that was left over we made butter that we kept to ourselves." Mr Å born in 1905, Robertsfors.*

It is obvious from all the interviews that the "nyverke" was managed by women and children. When a wife died and there were no daughter old enough to take over the responsibility for the animals, the family could no longer keep the farmplot. The cattle had to be cared for every day of the week and the women could fit this in with their other duties for the family. To milk and to take care of the milk were strictly female tasks.

some seemingly curious phenomena in people's relations to the company. Often a basically exploitative measure from the management is received by people as if it was a benefit. To identify the employer's acting as exploitation would not fit into the picture the employees have of themselves. To revolt would have been futile, in most cases, and being defeated didn't suit these people's picture of themselves any more than being exploited.

The success of this kind of rationalization is of course dependent on a certain amount of sophistication in the acting of the management. The deal must have objectively favourable ingredients not only for the company. In Robertsfors a sort of ecological balance seems to have developed, as the management mostly realized how far it could push its interests without making the workers' semi-independent self-identification untenable. We will give three examples from the interviews of this ecological balance and its coupling to the mentality sphere. Two will be mentioned in passing, one will be dealt with at some length.

But before we proceed: what happened to the Robertsfors company when the government folded its protecting umbrella? During the nineteenth century with its free trade and freedom of competition the management gradually transformed its business into timber trade. A paper mill was added in 1904.

Thus the company survived, but the semi-rural character prevailed, and a modern, class-conscious industrial proletariat refused to emerge.

Following a long tradition in Swedish "industrial villages" the company had provided the permanent workers and their families with a piece of land to cultivate, big enough to fodder two cows, and a common field where they could grow their potatoes. The company also engaged in farming and held at times more than hundred cows and about 20 horses. This was necessary in order to produce sufficient food at reasonable prices for the staff and for the workers that didn't farm themselves.

Up to 1911 the milk was handled by a dairy, where cheese was made and butter churned. As the number of workers grew and more milk was needed the dairy was closed down and the number of cows was reduced to about 70. At the same time the company encouraged more workers to take up farming by offering land in lots of about four acres. By 1920 nearly 700 acres were farmed by the workers, twice the area the company itself cultivated. Thus all the permanently employed workers who wanted to, had a small farm along with their work in the industry.

The system had several advantages for the company. This way most workers produced their own food and the production of cheese and butter, that had proved unprofitable, could be closed down. Moreover it made the workers even more dependent on the company as they not only worked in its factory, but also lived in its house and farmed its land. As a consequence a stable work-force was guaranteed. And with a small farm to increase the standard of living the wages could be kept low. The manager of the company, Sten Grapengiesser, made in 1925 a calculation of the value of such a "nyverke", as the farm-lots were called. Counting the value of the extra work, the interest on the capital tied down in life-stock, rent to the company and other expenses he comes up with a surplus of 500 Skr to be compared with the wages of one year of about 2000 Skr.

But what did the system mean to the men, women and children who cultivated these small farms along with the father's job at the industry? Judging from the interviews it meant at lot more than the economic benefits of it, it was a way of life, and when asked about how they grew up, the "nyverke" plays an important part.

*"We didn't have a bad time, 'cause mother had cows. We could drink milk and she churned butter. At Christmas we butchered the pig we had fed up. It wasn't so bad. Nyverke, we call it. It was supposed to be enough for two cows. When it was time to harvest, we had to be there all the children to*

*help. We had two cows up to 1934 when mother had to stop milking because it was too heavy for her. She was the one who took care of the cows and the nyverke. I took care of the milking many times when mother was ill and couldn't go to the cow-shed. - - - It was all over when mother died. She had loved to farm and to have cows. She really liked that."*  
*Mrs M born 1912, Robertsfors.*

*"The haymaking was mostly done by us children. Father was weak in health, he was never really well as long as I remember. - - - In the winter we brought the hay home on a sled. It wasn't so hard in the spring when the surface of the snow was frozen hard enough to bear, but in midwinter it was heavy in the deep snow. When the snow was gone we used a hand-cart or carried the hay in sacks. It wasn't very hard to get it home. We were three boys and if we took a sack each in the morning it would do for the whole day and we could fetch another one in the evening. - - - After mother died my sister Arvida took care of the two cows. From the milk that was left over we made butter that we kept to ourselves." Mr Å born in 1905, Robertsfors.*

It is obvious from all the interviews that the "nyverke" was managed by women and children. When a wife died and there were no daughter old enough to take over the responsibility for the animals, the family could no longer keep the farmplot. The cattle had to be cared for every day of the week and the women could fit this in with their other duties for the family. To milk and to take care of the milk were strictly female tasks.

To carry hay from the barn and to bring in water for the cows was often the responsibility of the children, while the harvest was an all family event.

This way all available working-force was utilized in a society with limited resources. The children's participation in the production of everyday necessities developed a strong sense of responsibility and was an important part in their socialisation and strengthened their solidarity with the family. This psychological effect is often expressed in the interviews. The basic needs were guaranteed and that gave a feeling of security.

*"Daddy didn't earn much, but we had cows and that helped very much, because we always had milk and butter." Mrs H born in 1909, Robertsfors.*

They all remembered the hard work it was, but they also express a feeling that they were fortunate to have this small farm, that it was a special benefit granted them by the company and nobody comments on the fact that the system had great advantages for the company as well, whether this is to be interpreted as an innocent coincidence or as shrewd calculation.

This paternalistic relationship between the workers and their employer can be observed in several other cases, that we are aiming to analyze more closely later on. Did the company sell cheap building lots to the workers in order to help them to

get houses of their own or to rid themselves of their housing responsibility?

The workers were encouraged to build houses with an extra flat that would be let to seasonal workers or aged parents. The income from the letting contributed to the financing of the houses and made it possible for the workers to own their homes, but it was a great advantage for the company too, as it helped constituting a stable working-force and also solved the problem of caring for aged workers and extras.

The system with "nyverke" also had important consequences for the environment. Robertsfors retained the atmosphere of a big country village with fields, enclosed pastures and barns among the industrial establishments. One of the informants describes a typical afternoon like this:

*"When we were playing soccer at the school playground and heard the factory whistle blow, the game stopped immediately, whatever the score was, cause then everybody had to run away and bring the cows home from the "nyverke". They had to come home then. The factory whistle was central. There were "nyverken" along Sikeåvägen, at Storaningen and towards Överklinten, so you know, hundreds of cows were coming from all directions."*

*Mr J born in 1924, Robertsfors.*

The account contains many of the aspects of the Robertsfors way of life. It was the company that ruled, its whistle even deter-

minded when it was time for the children to stop playing. The children were integrated in the system of production with fixed duties and a strong sense of responsibility. The scene with the kids driving the cattle into the village from all direction in the afternoon is a tangible image of how the mixture of rural and industrial identity is manifest even in the outer environment.

We are currently planning a new round of interviews, this time with concentration on the theme presented above: how those in power in a local society have made use not only of natural resources in a physical meaning, but also of the mentality - a cultural resource, you might say. We have a feeling that this pattern in the execution of power may be part of the explanation behind the internationally observed placidity of labour relations in Sweden. What are actually the roots of the "Swedish Model"? Perhaps it is through oral history we can get the answer.

POWER AND DYNASTIC CONFLICT IN MAMPON, ASANTE: AN  
ESSAY IN THE ORAL HISTORY OF AN AFRICAN SOCIETY

T.C. Mc CASKIE

I

The West African forest kingdom of Asante (Ashanti), now located in the republic of Ghana, came into being at the close of the seventeenth century. The Asante possess a very acute sense and understanding of their own historical experience. This is expressed in a wealth of oral traditions; and these, in turn, are buttressed by a depth of external written commentary from the eighteenth century onwards - in English, Dutch, Danish, German, French, Twi and Arabic - that is arguably the richest such record for any precolonial sub-Saharan African polity. The scholarly consequence of these factors is that there now exists a very great deal of historical and anthropological work concerning the Asante state and social formation.<sup>1</sup>

While the analysis of the relationship between oral and written documentation and the expression or articulation of political power and interest is now extremely sophisticated for the Asante case, it remains obstinately one-sided. Asante history has tended to be interpreted from the political centre - from Kumase (Kumasi), the seat of central government and the residence of the Asantehene.<sup>2</sup> Some scholars have called intermittently for another, more broadening and less constraining perspective; and a very few have acted upon this plea by considering the nature of historic Asante society from various points on the 'periphery'.<sup>3</sup>

Thus, among other things the present paper is a contribution to this ill developed but much needed 'view from the periphery'. Albeit, the 'periphery' in the present case is as politically central as could be envisaged without resorting to the heavily researched Kumase perspective.

This paper is essentially about oral historical perceptions of power - and struggles for it and validations of it - in the major territorial division (Man; pl., aman) of Mampon (Mampong). But before I turn to the specific case of Mampon permit me to address myself to one or two more general points.

First, there is now a respectably large literature concerning the use (and usefulness) of African oral historical materials. This literature evinces two broad tendencies. One is a very proper scepticism about and mistrust of the regrettably widespread reliance upon unsupported oral tradition.<sup>4</sup> The other is an intellectualist attempt to divorce such traditions from 'actual' historical experience by interpreting them within a synchronic, often 'structuralist', framework.<sup>5</sup> Both imperatives are valid, but they are ultimately ordained by a simple absence of 'external' or qualifying data. Asante is favoured here in the sense that the ability to cross-check between oral memory and the written record is perhaps the most developed in all of sub-Saharan Africa.

Second, a salient feature of African historiography over the past twenty years - and despite pious, perhaps politically motivated, claims to the contrary - has been to accept resignedly the colonial intervention as a convenient temporal caesura, a break between 'present' and 'past'. In many cases this imperative is quite simply a reflection of an unfortunate historical reality. If one looks, for example, at the historical case of the West African kingdom of Dahomey, one is confronted by an instance of a complex and important polity that is now effectively cut off from its pre-colonial past (in terms of the continuity of the historical record) by the sheer 'violence' of European intervention.<sup>6</sup> In a num-



ber of cases this has led to an unfortunate ex-post facto derivation of the past from the present.<sup>7</sup> However, in the case of Asante the oral and written records are sufficiently overlapping and dense such as to furnish a bridge of continuity over the episode of disruptive colonialism.

Third, and in a sense deriving from the previous point, it is the case that Asante provides a rare opportunity for the successful integration of the very rich (British) social anthropological synchronic tradition with the data of the historical record. What follows then is an essay in interdisciplinary reconciliation; it seeks to marry together the insights of synchronic anthropology with the diachronic data base of the historian.<sup>8</sup>

## II

Mampon is the northernmost componential territorial division of the metropolitan heartland of the Asante state. In constitutional terms, Mampon, after Kumase, is the most important oman in the Asante state. Mamponhene is the occupant of the Silver Stool (second only to the Golden Stool or sika dwa of Kumase), the commander-in-chief of the Asante army, and a crucial actor in the rituals surrounding the installation of an Asantehene.<sup>9</sup> Moreover, in terms of Asante political thought, Mampon has always been classified as one of the akan aman nnum (the five constituent divisions of the first rank).<sup>10</sup> In what follows I am principally concerned with oral and written interpretations of the distribution of political power within the Mampon division. I will, too, address myself to relations between competing dynastic factions within Mampon, to relations between Mampon and Kumase, and to relations between Mampon, Kumase and the British.

If we leave aside a number of inessential or intercalary features, then the morphological structure of the arguments adduced by the people of Mampon (Mamponfo) in explanation of the foundation of their territorial division conforms to the generic Asante intellectual perception of origins. The details may be summarily presented.

Asiama Nyankopon Guahyia, the founding ancestress of the Mampon stool, is believed or understood to have descended from the sky (heavens) at Ayaase in Adanse, in southern Asante. A series of northward migrations ensued, punctuated by political marriage alliances, until occupation was eventually taken of the area of the present territorial division of Mampon.

Meanwhile, in the final quarter of the seventeenth century, the Mamponhene Maniampon and his successor Boahenantuo, both maternal great-grandchildren of Asiama Nyankopon Guahyia, played significant roles in the consolidation of the nascent Asante state.<sup>11</sup> What I have described so far, in oral historical terms, may be construed of as an agreed charter, and one universally subscribed to, even now, throughout Mampon. However, origins are the point at which agreement of any kind ends. At the level of power and ideology, articulation of the assumptions and implications of this account is a matter of intermittent, but profound, endemic disagreement and confrontation; arguments over the implication of these matters have engendered an endlessly recurrent transactional situation which, arguably, has been the principal shaping force in the historical evolution of the Mampon division.

The matters at dispute are of exceeding complexity. They may be explained in the following preliminary way. The Asante social order is grounded in the principle of exogamy. The structural unit that articulates this grundnorm is the matriclan or 'big lineage' (abusua kese; pl., musua kese). Political office holding at the aman level is customarily vested in a specific matriclan, conjointly with - on occasion - constitutional headship of the matriclan in question.

Indispensable to the self definition of a matriclan is the possession of a founding ancestress. Asiana Nyankopon Guahyia is conceived of as just such a fons et origo. However, in historic terms, she has been claimed in this fundamental role by two related but distinct matriclans - the Bretuo and the Tana (Atena). In consequence, and as will be demonstrated below, legitimate occupancy of the Mampon stool has been the subject of rancorous dispute over time between opposed matriclans, each annexing to itself the same charter of validation.

The foregoing is not the only complexity inherent in the oral and structural history of dynastic power politics in Mampon. Anthropologists have tended to interpret the 'lineages' (abusua; pl., musua) comprising a matriclan in terms of a constituent equality derived from the principle of descent. But in Asante political thought the issue is viewed in terms of alliance rather than descent, and in consequence the 'lineage' is interpreted in terms of the premises of inequality rather than equality.

Thus, at one important level of construction, within the lineage a distinction is made between the 'right hand' or 'true' descendants (nifa) and the 'left hand', assimilated and often unfree (benkum). In Mampon this principle was summarily articulated in 1960 by the deposed Mamponhene Kwaku Dua Agyeman of the Botase lineage of the Bretuo matriclan. In speaking of the Mamponhene Kwabena Dwemo (died 1881) he said:

"I am from the same family as the Mamponhene who preceded me, Osei Bonsu. We are both Botase. There was another branch of the family. It is like the 'left hand' (benkum) of the Mampon royal family. Kwabena Dwemo (sic) came from it. People say that he was from the north. Abunyawa Kwadwo was Mamponhene, but he was Tana. He was killed. Then Oduro came to the stool. When he died, people didn't know what to do. So the Mamponhema made Dwemo the regent. He stayed with the stool as regent for a long time. If someone is made regent, and he dies while he is looking after the stool, then his descendants are thenceforth treated as royals. They become the 'left hand' (benkum) of the stool family." (12)

In the everyday sphere of social relations the inequalities described above were latent and implicit. In fact, it is a cardinal principle of Asante social thought never publicly to impugn the origins of another. <sup>13</sup> In a prescient usage Wilks has called this imperative 'social engineering'. And so it was. The instrument of assimilation, hedged about with taboos and prohibitions, was consciously deployed to prevent the consolidation of a slave or under-class. <sup>14</sup>

Nevertheless and unsurprisingly, it is the historical case that in the arena of competition for high political office the tegument of the social order was habitually and self-interestedly disrupted. Here fundamental inequalities were rendered explicit.

Pedigrees were traduced, often in bitterness; oaths were exchanged; witnesses were called; and testimony of all kinds - frank, verifiable, invented and inventive, insulting, partial, ignorant and plain false - entered into the record.

It is here that we may locate the battles for legitimacy and a usable past. The premise of inequality, endlessly reviewed, has given Mampon (and Asante) politics a formidable dynamic. In Mampon (and rendering explicit the attitudes in the quoted remarks of Kwaku Dua Agyeman) we might say that the constituent lineages of the Bretuo matriclan have devoted time and money in saying to one another 'If you are Bretuo, then I am more Bretuo than you'.<sup>15</sup>

### III

The conflicting historic claims of the Bretuo and Tana and of the various constituent lineages of the former matriclan have made analysis of the dynastic history of the Mampon stool formidably difficult.

The case of R.S. Rattray, social anthropologist and doyen of Asante studies, is instructive in this context.<sup>16</sup> Rattray derived much of his knowledge of Asante from Mampon sources, and indeed he acknowledged his debt to Mamponhene Osei Bonsu (1916-30) and to his full sister, the Mamponhema Anna Sewaa Akoto. In 1923 Rattray published an oral (drum) history of Mampon that he had secured via Osei Bonsu. All of the Mamponhenes in this list are given as being Bretuo; hardly surprising, since Osei Bonsu was a member of the Botaase lineage of the Bretuo matriclan.<sup>17</sup> However, in 1929 Rattray published the results of

further research on Mampon. By this time, and despite his obfuscatory habit of not naming his informants, Rattray had clearly been talking to a broader range of Mampon citizens, including self-styled members of the Tana matriclan. The resulting stool history of Mampon is a wholly unsatisfactory compromise. Rattray's puzzled frustration, as he attempted to weld massive contradiction into a coherent 'story', is evident in his published account and in his fieldnotes.<sup>18</sup>

It is clear that Rattray had taken little account of the fact that the oral genealogies recounted to him were instruments of political legitimation - incompatible weapons in the battle to prove dynastic inequality and thereby to establish supremacy in terms of power.

Indeed, the internal political logic of such oral charters may only be understood with reference to the dynastic place and 'identity' of their authors. I reproduce below a number of dynastic 'histories' of the Mampon stool in tabular form. The criterion of inclusion has been the clear expression of an identified allegiance by the oral witness ('author') concerned.

List A is the one supplied by Mamponhene Osei Bonsu of the Botaase lineage of the Bretuo matriclan, and published by Rattray in 1923. (I have deliberately ignored the list published by Rattray in 1929 on the grounds that its authorship is a distillation derived from undifferentiated sources). List B was presented in evidence in 1946 by the self-styled Tana-hene E.D. Appiah and Tanahema Adwowa Bikae.<sup>19</sup> List C was

furnished by Mamponhene Owusu Sekyere Abonyawa "of the Bretuo clan" in 1946. <sup>20</sup> List D was provided by Botaasehene Kwabena Gyima "on behalf of Mampong Bretuo Botaase" in 1946, and it was countersigned by the sometime Mamponhene Kwaku Dua Agyeman. <sup>21</sup> Finally, list E was put together by Kwaku Dua Agyeman and the ex-Mamponhema Afua Sapon - "the descendants of Asiana Guahyia and of the Botaase line of the Bretuo family" - in 1959. <sup>22</sup> The following abbreviations have been used: B (Bretuo), Ba (Babiru), Bo (Bretuo-Botaase), S (Sivurtiraase), T (Tana), and W (Wiredu).

Table 1: Descriptive Identification of the amanhene of Mampon, ca. 1675 to 1958

Name	List				
	A	B	C	D	E
Maniampon	B	T	B	Bo	Bo
Boahenantuo	B	-	-	Bo	Bo
Akuamo Panin	B	T	B	Bo	Bo
Atakora Panin	B	-	-	Bo	Bo
Asumgyima (Penemo)	B	-	-	Bo	Bo
Safo Katanka	B	-	-	Bo	Bo
Atakora Kwame	B(?)	T	B	Bo	Bo
Owusu Sekyere Panin	B	T	B	-	W
Safo Yaw	-	-	-	-	-
Atakora Kwaku	B	-	-	Bo	-
Oduro Firikiyi	-	-	-	-	Ba
Abonyawa Kwadwo	B	T	B	-	W
Oduro Firikiyi(?)	-	-	-	-	Ba
Kwame Gyima(?) (23)	-	T	B	Bo	Bo
Kwabena Dweno	B(?)	-	-	-	S
Atakora Kwaku Mensa	B	-	-	Bo	Bo
Osei Bonsu	B	-	-	Bo	Bo
Kwame Advetewa	-	-	-	-	Ba
Yaw Boakye	-	T	B	-	W
Owusu Sekyere Kuma	-	T	B	-	W
Kwame Apea Osokye	B	-	-	-	S
Owusu Sekyere Kuma	B	T	B	-	W
Osei Bonsu	B	-	-	Bo	Bo
Kwaku Dua Agyeman	-	-	-	Bo	Bo
Owusu Sekyere Abonyawa	-	T	B	-	W
Safo Katanka	-	-	-	-	Ba

We might begin our analysis of the foregoing by considering

the political contexts of Lists B and C, produced respectively in January and February 1946.

On 7 August 1945 Tanahene E.D. Appiah and Tanahema Adwoa Bikae wrote to Asantehene Agyeman Prempe II alleging that the Mamponhene Owusu Sekyere Abonyawa had recently returned to Mampon from Kumase and announced that by a ruling of the Ashanti Confederacy Council "the Tena are no longer considered as part of the royal family of Mampong." They referred the Asantehene to "Osei Bonsu's version of Asante history as given to Captain Rattray" - interestingly, as the parts of the list that ostensibly validated their case were unlikely to have been supplied by the then Mamponhene. They added that "abolitions" of this nature were invalid, and that in the precolonial past they might have engendered "civil war". <sup>24</sup>

On 31 October 1945 the Asantehene asked the petitioners to substantiate their case by furnishing a list of those members of the Tana matriclan who had held the offices of Mamponhene and Mamponhema (queen-mother). <sup>25</sup> The list was supplied on 17 January 1946 and is reproduced at B above. In extension, Adwoa Bikae and E.D. Appiah argued that Owusu Sekyere Abonyawa was himself Tana, and that as Mamponhene he was subject to the Tanahema (as head of his matriclan in descent from Asiana Nyankopon Guahyia). <sup>26</sup>

Subsequently the Tanahema urged that "Tena and Bretuo are one and the same stalk...they are both the rulers of Mampon." <sup>27</sup> In February 1946 Owusu Sekyere Abonyawa responded to these allegations. He swore the Great Oath (ntan

kese) before the Mampon sub-divisional council that he and his ancestors in office were all Bretuo, that he was the occupant of the stool of Asiana Nyankopon Guahyia, and that "he as the Mamponghene was not the one who cancelled the Tena clan, and that it was done before I was born." On 8 February 1946 this resolution was transmitted to the Asantehene together with the list which is reproduced at C above.<sup>28</sup> Adwowa Bikae now counter-swore that Owusu Sekyere Abonyawa and Asiana Nyankopon Guahyia were members of the Tana matriclan. At this stage, however, rather feebly, she withdrew her previous claims to the stool of Asiana Nyankopon Guahyia, substituting instead the allegation that she simply "looked after the Tenas for Mamponghene".<sup>29</sup> As the Great Oath had been sworn, the case went before the Asantehene-in-council in June 1946.

#### IV

The case of June 1946 revealed an extraordinary pre-history. Utilising the case transcripts and supplementary evidence adduced by the Asantehene in another context it is possible to reconstruct the historic base upon which Agyeman Prempe II grounded his judgement.<sup>30</sup>

"From the beginning", argued the Asantehene, "the ruling house of Mampong was composed of the twin clans, Tena and Bretuo." However, during the reign of the Asantehene Opoku Ware I (ca. 1720-50) one of his wives - Anihemaa of the Tana matriclan - physically assaulted him. The insult thereby perpetrated was of the utmost seriousness; (in

fact, there are intimations here, obscurely, of a profound but little discussed matter - the difference between the 'red' and 'black' Oyoko of Kumase).<sup>31</sup> In the event Anihemaa and her relatives were executed, the Mampon division was very heavily fined, and the Tana matriclan was declared abolished throughout Asante.<sup>32</sup> Asantehene Agyeman Prempe II delivered the following judgement.

"I, as the successor of Katakylie (Opoku Ware I) confirm the decision taken by him in respect of this clan and decree that there is no Tena clan in Mampong or for that matter in the whole of Ashanti. All you who termed yourselves as Tena people are, as from today, classified as Bretuo people and are therefore members of the Mampong's family....You would have rendered yourselves liable to a capital punishment as the Tena people of Katakylie's day if this matter had been reopened in the olden days." (33)

The veracity of Anihemaa's story is not at issue here. Indeed, the abolition of the Tena may have been related, in a way as yet not understood, to the intense mid-eighteenth century interaction between the Mampon Bretuo and the Kumase Oyoko royals.<sup>34</sup> Moreover, the fate of the Tana is not at all unique. Over time there has occurred a well documented reduction in the number of Asante matriclans. Why? There are, I think, two reasons. First - and here I follow Wilks' economic reasoning - the diminution in the number of matriclans can be ascribed to their progressive irrelevance as units of economic organisation and production.<sup>35</sup> Second, there is the simple fact of political 'negotiability'; no system stands still, and Asante, like others, modified its political options with reference to power.

Be that as it may, the history of the 'abolished' Tana matriline is of compelling interest in terms of Mampon politics. Let us review the evidence. The Tana matriline was abolished by Asantehene Opoku Ware I in the eighteenth century. Its name is missing from the authoritative list of twelve matrilineans recorded by Bowdich in Kumase in 1817.<sup>36</sup> However, Tana was listed as one of eight matrilineans in 1907 by Asantehene Agyeman Prempe I. And, as noted, claims to its existence were quashed by Asantehene Agyeman Prempe II in 1946.<sup>37</sup>

At one level what we have here is eloquent testimony to the tenacity with which rights in office are pursued in Asante society. The crucial nature of the issue is underlined by the potential penalties. Defeat at this level was to court bankruptcy through litigation, and - throughout the nineteenth century - death. Yet, in the formulation of genealogies, in the voicing of allegations, in the advancement of claims, such risks were taken. The political dynamic fuelled this process. Fluctuations in the balance of the political order - a new Asantehene, a weakening of central government, civil war or anarchy - might permit the resuscitation of claims long dormant. Thus, as we have seen from Asantehene Agyeman Prempe I's testimony in 1907, the extremely disordered last quarter of the nineteenth century permitted the revival of Tana pretensions to the Mampon stool. Claims like this are never entirely forgotten, for the imperatives and rewards of office (material and spir-

itual) are crucially central to the Asante view of politics and ethics.

V

The foregoing general interpretation is borne out by the behaviour of the erstwhile Tana subsequent to June 1946.

In 1947 the town boundary of Mampon was redrawn. Mamponhene Owusu Sekyere Abonyawa designated two new cemeteries. One he allocated to the Bretuo royals - the Botaase, Babiru, Wiredu and Kodiekuro lineages - and the other to non-royal citizens. Adwowa Bikae immediately petitioned for the right to bury her lineage relatives in the royal cemetery. She argued that the decision of 1946 had merely converted her from a Tana royal to a Bretuo royal. But on 16 May 1947 she revealed her true sentiments. By letter, she demanded from the Ashanti Confederacy Council a cemetery for the Tana matriline. Mamponhene pleaded the case that if any of the Tana were buried in the new royal cemetery then it was a de facto acknowledgement of their royal status. The British - erroneously regarding the matter as trivial - intervened to urge the Asantehene's agreement to Adwowa Bikae's petition in the interest of preserving order. On 12 June 1948 Agyeman Prempe II duly allocated part of the new royal Mampon cemetery to Adwowa Bikae. He argued - weakly - that the Tana had once been Mampon royals, and he urged Mamponhene to "let sleeping dogs lie". And on 18 October 1948 Tanahene E.D. Appiah wrote to the D.C. (Mampon) to thank him for his part in securing a place for the Tana in the royal cemetery.<sup>38</sup>

The Tana had much to be thankful for. Their persistence - to-

gether with the ignorant support of the British - had gone some considerable way towards tacit reinstatement of a recently abolished royal status. And, in the general manner I have described, this was a foundation upon which larger claims might be advanced in a more propitious future.

## VI

Implicit in all of the foregoing is the fact that since at least the mid-eighteenth century the dynastic politics of Mampon have been effectively dominated by competing branches of the Bretuo matriclan. This is an immensely involved matter, and in offering the following description I remain acutely aware that elements of the story have eluded me (as they eluded Rattray).

On 21 February 1946, while allegations were being exchanged between Mamponhene and Tanahemaa, the Botaasehene Kwabena Gyima (with the support of the destooled Mamponhene Kwaku Dua Agyeman) wrote to the Asantehene claiming that Asiana Nyankopon Guahya, together with all of the Mamponhenes in List D above, in fact belonged to the Botaase lineage of the Bretuo matriclan. As will be evident from List E, Kwaku Dua Agyeman elaborated upon this theme in 1959.

Taken in conjunction Lists D and E are notable political documents. They constitute a charter of legitimacy designed to prove that the Botaase lineage of the Bretuo matriclan is the only source of "true royals" of the Mampon stool. The claims of the Tana are simply dismissed out of hand. "No member of the

Tana clan", noted Kwaku Dua Agyeman in 1959, "has ever ascended the Silver Stool." Second, and structurally in terms of both lists, the first seven occupants of the Mampon stool enumerated are classified not generically as Bretuo but very specifically as Botaase.

Perhaps most significantly, let us consider the historic reality - deploying information from 'external' sources - that surrounds those classified in 1959 by Kwaku Dua Agyeman as being other than Botaase. The relevant data are set out below. Both the Chronology and Observations are derived from a reading of the non-Asante as well as the Asante oral evidence.<sup>39</sup>

Table 2: Amanhene of Mampon identified by Kwaku Dua Agyeman and Afua Sapon as being other than Botaase, 1959

Name	Chronology	Observations
Owusu Sekyere Panin	ca.1780-5	Declared himself Mamponhene; militarily opposed Asantehene Osei Kwame; defeated and then vanished, probably taking his own life; declared deposed <u>in absentia</u>
Oduro Firiky	1833-45	Destooled by his subjects for ferocity and cruelty
Abonyawa Kwadwo	1845	Tortured, beaten to death and beheaded by his subjects at <u>adae</u> immediately prior to <u>owira</u> , for adultery and for being <u>ne suban nye</u> ('a bad character')
Kwabena Dwemo	1875-81	Required to live in Kumase where he went blind; for ca. years, possibly following his abdication, Mampon town was administered by the Siwurtiraasehene
Kwame Aduwetea	1883	Taken prisoner, as a supporter of ex-Asantehene Kofi Karari, by Kumase forces; released, but killed later by ambush or by <u>sepow</u> - the ritual plunging of knives through the cheeks

Yaw Boakye	1883-4	Replaced as <u>de facto</u> ruler of Mampon by Gyamasehene; deposed subsequent fate unclear
Owusu Sekyere Kuma	1888	Destooled because of opposition to Asantehene Agyeman Prempe I fled to Atebubu as a refugee
Kwame Apea Osokye	1896	Arrested by the British and deported to the Seychelles where he died on 27 October 1911
Owusu Sekyere Kuma	1896-1916	Reinstated by the British and died in office
Owusu Sekyere Abonyawa	1936-51	Destooled from office
Safo Katanka	1952-8	Voluntarily abdicated in anticipation of measures to remove him from office

Simply, Table 2 is a charter of disgrace. Of the ten distinct names listed only one - Owusu Sekyere Kuma - clearly died in office, and that after his reinstatement by the colonial administration. By corollary, what Kwaku Dua Agyeman has effectively done is to separate the Botaase lineage from the more notable disasters in Mampon dynastic history.

## VII

Table 2 (derived from List E) conveys one further item of considerable interest. If we look at the biographies of those assigned to the Wiredu lineage, then we can construe the 'structural' intent of the oral history as a calculated assault by Kwaku Dua Agyeman upon the antecedents (and integrity) of his contemporaries, the Mamponhenes Owusu Sekyere Kuma and Owusu Sekyere Abonyawa. In this context it is worth adding that in List C Owusu Sekyere Abonyawa assigns his own antecedents in office simply to the Bretuo matriclan, thus creating an impression of seamless non-differentiation between the 'good' and the 'bad' in Mampon history.

We can learn a great deal about the relationships between

the uses of oral history, the nature of dynastic conflict and the distribution of power by considering the actual events that surround the generation of these Lists. It is clear that they reflected historic divisions, and that the technique of claim and counter-claim was long established at the core of the Mampon political dynamic. For the twentieth century we have the direct testimony of participants together with the observations of the British. These make highly explicit patterns evident in the precolonial data. So let us consider the history of dynastic power in Mampon between 1916 and 1951.

In 1916 Mamponhene Owusu Sekyere Kuma died. He was succeeded as Mamponhene by Osei Bonsu (1916-30). Osei Bonsu was a self-identified member of the Botaase lineage of the Bretuo matriclan. In 1882, Osei Bonsu's elder half-brother Mamponhene Atakora Kwaku Mensa - an identified opponent of the government of Asantehene Mensa Bonsu - died in mysterious circumstances that suggested poisoning. Osei Bonsu succeeded him, but refused, understandably, to travel to Kumase to take the oath of allegiance to Mensa Bonsu. The Asantehene declared him destooled in absentia. He may have been held under arrest for a period, but he eventually succeeded in fleeing - like so many others in the 1880s - into the British Gold Coast Colony. There he became a successful rubber trader, at the same time ingratiating himself with the British. In 1901, after the British annexed Asante, he was rewarded with the office of Kumase Bantamahene and a seat on the colonial Council of Kumase. By 1916 when the British imposed him as successor to Owusu Sekyere Kuma, he had waited no less than thirty four years to resume an office he had always regarded as belonging to his



lineage and to himself. <sup>40</sup>

Once in office Osei Bonsu moved to secure his political base. Owusu Sekyere Kuma had appointed as Queen Mother or Mamponhemaa one Akua Anokyewaa, like himself a member of the Wiredu lineage. After attempts to force her from office she finally died in 1920. Osei Bonsu replaced her as Mamponhemaa with his own full sister Amma Sewaa Akoto; indicatively he described her as being senior among "the real female royals." <sup>41</sup> When Amma Sewaa Akoto herself died in the early 1920s, Osei Bonsu offered the office of Queen Mother to Amma Sewaa Mmorassa of the Botaase lineage. She declined on the grounds of infirmity, and the office of Mamponhemaa was conferred upon Afua Sapon, daughter of Amma Sewaa Akoto and full sister of Kwaku Dua Agyeman. <sup>42</sup>

With his maternal uncle as Mamponhene and his full sister as Mamponhemaa, Kwaku Dua Agyeman began to involve himself heavily in Mampon politics with a view to securing the succession. By his own testimony, Kwaku Dua Agyeman was born at the time (1879-80) of the domankama cult disturbances in Asante. As a child he held minor office under Asantehene Agyeman Prempe I,

"but the Yaa Asantewaa war (1900-01) deprived me of the first stool I occupied because I found out it was useless rebelling against the authority of the British government and as I went to the side of the government and helped I was afterwards made the Attipinhene (sic)..." (43)

He "followed" his uncle Osei Bonsu in supporting the British, and in consequence he was rewarded with the Kumase Atipin stool after 1901. <sup>44</sup> Kwaku Dua Agyeman became a considerable businessman in Kumase, and in the 1920s he loaned cash to the Mampon

stool and to individuals within the division as a calculated investment in his own political future. <sup>45</sup> Indeed, in the 1920s, Akuffo Dampare - a literate client of Kwaku Dua Agyeman - functioned as accountant to Osei Bonsu, and exercised control over Mampon treasury affairs. <sup>46</sup>

Osei Bonsu died in office on 28 May 1930. There ensued an excessively rancorous election. The principal candidates for the Mampon stool were Kwaku Dua Agyeman, Kofi Abonyawa of the Wiredu lineage, and, but only briefly, Kwasi Dwemo - a son of the resigning Adwirahehene's (Ejurahehene's) elder brother and a self-identified member of the Babiru lineage of the Bretuo matriline. From the extant dossier of evidence, surely an echo of many such occasions in the past, it is difficult to perceive the precise sequence of events through the fog of claims and counter-claims. <sup>47</sup>

But the main outline is clear. Kofi Abonyawa enjoyed broad support. He was resident in Mampon, and a literate 'modernising' Christian who had carefully cultivated the grassroots; the village heads (adekurofofo) and the politically volatile 'Commoners' or 'Youngmen' (nkwankwaa). <sup>48</sup> Very hurriedly, he was recognised as Mamponhene-elect. Kwaku Dua Agyeman now resorted to bribery on a massive scale. He also threatened to foreclose on loans advanced to the Mampon stool in the 1920s, and pressed key individuals for immediate repayment (with interest). And he had the crucial support of his sister Mamponhemaa Afua Sapon - in constitutional charge of the division during the interregnum - who succeeded in persuading Chief Commissioner Newlands that the choice lay between her brother and anarchy. As a result, the British declared the election of Kofi Abonyawa null

and void. On 31 January 1931 Kwaku Dua Agyeman was declared Mamponhene. Riots and arrests ensued, and Kofi Abonyawa and several hundred of his supporters fled eastward into Kwawu.<sup>49</sup> Kwaku Dua Agyeman was installed as Mamponhene; through bribery, threats and the cultivation of the British the Botaase lineage had retained its hold over the Mampon stool.

But the historically competitive and volatile nature of dynastic Mampon power politics now revealed itself in full force. The tenure of Mamponhene Kwaku Dua Agyeman (1931-5) was punctuated by incessant violence. The evidence suggests a very unpopular ruler, inordinately proud of his lineage, given to usury and arbitrary violence, and determined to brook no dynastic rivals.<sup>50</sup> Rather, in fact, like his nineteenth century predecessors Oduro Firikiyi (1833-45) and Abonyawa Kwadwo (1845). Most vitally - because of his intransigent opposition to the British sponsored restoration of the Confederacy - Kwaku Dua Agyeman lost the protective sponsorship of the colonial power.<sup>51</sup> In his lineage the hostility to Kumase went back at least as far as 1882, and he proved intractable in his view of the power of a restored Asantehene. Destoolment charges were preferred against him in May 1933, and in April 1935 he was removed from office with the British resolutely looking the other way.<sup>52</sup>

In March 1936 the refugee Kofi Abonyawa was enstooled as Mamponhene Owusu Sekyere Abonyawa.<sup>53</sup> He was in no mood to forgive the Botaase lineage. Kwaku Dua Agyeman was 'encouraged' to take up residence, once more, in Kumase; Afua Sapon was driven to abdication and joined her brother in exile. She was replaced as Mamponhema by Owusu Sekyere Abonyawa's sister Akua Beyaa.

An anomalous if predictable situation now arose. Many Botaase lineage members joined Kwaku Dua Agyeman in Kumase, constituting a 'court in exile'. Relations between the two 'courts' became excessively vitriolic. The catalogue of threat and slander may be conveyed by one instance. In May 1936 Owusu Sekyere Abonyawa wrote to Amma Sewaa Mmorassa in Kumase, accusing Afua Sapon of dereliction, flight and stealing the Mampon stool regalia. He further accused Amma Sewaa Mmorassa of responsibility for this in that she had declined the office of Mamponhema. Amma Sewaa Mmorassa turned to the Asantehene in December 1936, accusing Owusu Sekyere Abonyawa of being a liar, and alleging that the Mampon stool owed £290.00 to Afua Sapon. A voluminous inconclusive correspondence dragged on through 1937, until the matter was simply dropped in favour of new disputes.<sup>54</sup>

In 1951 Owusu Sekyere Abonyawa was himself destooled in a complex series of manoeuvres.<sup>55</sup> The Botaase lineage immediately saw an opportunity of restoring their position. In July 1951 - when it was clear that Owusu Sekyere Abonyawa could no longer effectively control all the factions in Mampon - Kwaku Dua Agyeman (now over seventy) petitioned the Governor of the Gold Coast for permission to return to Mampon.<sup>56</sup> Cautionary measures were also instituted. In August 1951, Botaasehene Kwabena Gyima (author of List D) swore the Great Oath that Kwaku Adu of the Kodiekuro line of the Bretuo matriclan, and a leading contender to succeed as Mamponhene, was not a Mampon royal but a subject (akoa) of the Botaase.<sup>57</sup> But all this proved in vain. In March 1952 Safo Katanka of the Babiru lineage of the Bretuo matriclan was installed as Mamponhene.

At the time, Kwaku Dua Agyeman's petition was still receiving "official consideration" in Accra and Kumase. <sup>58</sup>

#### VIII

The historical account above places the oral histories discussed in historical context. At one level we might be prepared to dismiss List E of 1959 as being no more than an instrument of personal revenge directed by Kwaku Dua Agyeman and Afua Sapon against Owusu Sekyere Abonyawa. But this is too simplistic.

In all of the matters discussed here - the Tana and the various lineages of the Bretuo - we can observe very long historical roots. These are not simple matters, and I cannot pretend to a comprehension that I do not possess. I know that Mampon politics and history are even more complicated than here presented, but recovery of the totality of complexity is beyond anyone. Quite deliberately, I have steered relatively clear of the Kumase input into the equation (vital in the 1770s-80s and 1840s), but only because this is an old central government story. <sup>59</sup> Equally, I have eschewed detailed discussion of the role of the regional 'big men' (abirɛmpon) of the division, the Mampon town office holders, the adekurofo and the nkwankwaa. Simply, a historical account of the role of the regional abirɛmpon - Adwira, Apa, Gyamase and all the rest - is a separate story, and one that has been told before from a Kumase perspective. <sup>60</sup> What I have tried to do here is simple. I have attempted to look at the history of dynastic politics in Mampon within an oral and external historical context. This has not been done before. What we know about the political history of the Asante divisions - as opposed to

the view from Kumase - is negligible. There are those who know something about Dwaben, Bekwae and Offinso. <sup>61</sup> The remainder is more or less a blank. Will it always remain so?

Let me conclude with a remark about historical 'structure' and continuity. Both Kwaku Dua Agyeman (1935) and Owusu Sekyere Abonyawa (1951) would have comprehended the political predicament of their distant predecessor Owusu Sekyere Panin who (ca. 1780-5) found himself confronted by a coalition comprising the central government in Kumase, his own abirɛmpon, and factional rivals. <sup>62</sup> The actors evidently change, but the structural pattern displays a notable continuity of oral historical invention, competition for advantage, lies, deliberate misreadings of the historical record and all the rest.

I will leave this preliminary essay on Mampon with a reference to R.S. Rattray. Rattray struggled belligerently, almost, to reconcile the oral dynastic 'pasts' of Mampon. Perhaps he believed but never truly appreciated the irony implicit in the aphorism offered to him - "Akuanoa's stool is like the Colobus monkey, it jumps all over the place." <sup>63</sup> The oral history of power politics is a tricky business. Men have died - and continue to die - for it.

FOOTNOTES

1. Key stages are R. S. Rattray, Asanti, Oxford, 1923, Religion and Art in Ashanti, Oxford, 1927 and Ashanti Law & Constitution, Oxford, 1929; M. Fortes, Kinship and the Social Order: the legacy of Lewis Henry Morgan, London, 1969; I. Wilks, Asante in the Nineteenth Century: the structure and evolution of a political order, Cambridge, 1975. A key work, outside of the immediate area, is R. Kea, Settlements, Trade, and Politics in the Seventeenth-Century Gold Coast, Baltimore/London, 1982. In deliberating on these matters I have incurred intellectual debts; I should like to thank, Joseph and Richard Agyeman-Duah, Charles Osei-Bonsu, Otumfuo the Asantehene Opoku Ware II, Ronald Atkinson, Ivor Wilks and the late Meyer Fortes.
2. Wilks, loc. cit. is the supreme example. Others include, T. Lewin, Asante before the British; the Prempeh Years 1875-1900, Kansas, 1978; T.C. McCaskie, The Paramountcy of the Asantehene Kwaku Dua Panin: a study in Asante political culture, Ph.D., Cambridge, 1974; J.K. Fynn, Asante and Its Neighbours, 1700-1807, London, 1971; A.A. Aidoo, Political Crisis and Social Change in the Asante Kingdom, 1867-1901, Ph.D., UCLA, 1975; R. Hamilton, Asante 1895-1900: prelude to war, Ph.D., Northwestern, 1978.
3. The most honourable instance here is the work of K. Arhin. Two others have influenced me in this regard. They are, D. J.E. Maier, Priests and Power: the case of the Dente shrine in nineteenth-century Ghana, Indiana, 1983 and L. Yarak, Elmina and Greater Asante in the Nineteenth Century, unpublished paper, 1984. It is to be hoped that this important essay in regional history, based at one remove on the author's Asante and the Dutch: a case study in the history of Asante administration, 1744-1873, Ph.D., Northwestern, 1983, will shortly be published. Asante history, as noted here, very badly needs a perspective other than that of Kumase.
4. The key name here is D. Henige. See his Oral Tradition: quest for a chimera, Oxford, 1974 and Oral Historiography, London, 1983. See too his debate (1975) with I. Wilks in the pages of the International Journal of African Historical Studies.
5. See the essays collected in, J. Miller, ed., The African Past Speaks, London, 1982. I find this to be a besetting weakness in the work of the 'Madison' school - and notably Vansina and Feierman. But perhaps its most extreme expression comes in the work of Luc de Heusch, the 'purest' follower of Lévi-Strauss in Africa.
6. For some indication see the chronological divisions in P. Manning, Slavery, Colonialism and Economic Growth in Dahomey, 1640-1960, Cambridge, 1982. The work of the late W. Peukert labours under similar difficulties.
7. The best example here is the work of historians - and most notably E. Isichei - on the Igbo (Ibo) of south-eastern Nigeria.
8. The anthropological data are in Rattray Mss., Royal Anthropological Institute, London, and Fortes Mss., African Studies Centre, Cambridge University. I am most grateful to the late Meyer Fortes for according me access to mss. not on public deposit.
9. See, Institute of African Studies, Legon (henceforth IAS) AS/33, Ceremony of Enstoolment of Otumfuo Asantehene, May 1963; G.P. Hagan, 'The Golden Stool and the Oaths to the King of Ashanti', IAS Research Review, IV, 3, 1968, 1-33; A.A.Y. Kyematen, Kingship and Ceremony in Ashanti, Kumase, n.d. For a historic example - the refusal of Owusu Sekyere Kuma to take part in the 1888 enstoolment of Asantehene Agyeman Prempe I - see, Barnett's account in B.P.P., LXXV, C5615, 1888, Further Correspondence respecting the affairs of the Gold Coast.
10. In addition to those references cited at 2 above see, A.A. Aidoo, 'The Asante Succession Crisis, 1883-8', Transactions of the Historical Society of Ghana, XIII, 2, 1972, 163-80 and 'Order and Conflict in the Asante Empire: a study in interest group relations', African Studies Review, XX, 1, 1977, 1-36.
11. See - and variously produced - Traditional History of Ashanti Mampong, recorded by J. Agyeman-Duah from Kwaku Dua Agyeman and Afua Sapon, Kumase, April 1959.
12. I. Wilks, Interview with Nana Kwaku Dua, former Mamponhene, Kumase, 5 April 1960. I am most grateful to Ivor Wilks for making his interviews on Asante available to me.
13. Rattray, loc. cit., 1929, 40 and 82 and see further the same author's Ashanti Proverbs: the Primitive Ethics of a Savage People, Oxford, 1916.
14. The best summary is I. Wilks, 'Land, labour, capital and the forest kingdom of Asante: a model of early change', in J. Friedman and M. Rowlands, eds., The Evolution of Social Systems, London, 1977, 487-534. See too the same author's 'The State of the Akan and the Akan States: a Discursion', Cahiers d'études Africaines, 87-8, 1983, 231-49. Although I have yet to devote time to the details, Wilks' argument here requires re-examination. Much of his anthropological perspective seems to derive from M. Douglas' views of matriliney; and for historical material he seems overly dependent on Kea and Vogt.
15. For the use of this aphorism in the case of the Kumase Oyoko see, Manhyia Record Office, Kumase (henceforth MRO), The History of the Ashanti Kings and the Whole Country Itself, dictated by Asantehene Agyeman Prempe I and recorded by T.A. Prempeh (commenced 6 August 1907 in the Seychelles).
16. See T.C. McCaskie, 'R.S. Rattray and the Construction of

- Asante History: an appraisal', History in Africa, 10, 1963, 187-206.
17. Rattray, loc. cit., especially 13 and 242-86. See too Rattray Mss., no. 7. For the family of Osei Bonsu I am grateful to information from Charles Osei-Bonsu.
  18. Loc. Cit., and 1929, 235-55, and most especially 235 footnote 1, 236 footnote 3, and Figures 67 and 68.
  19. HRO, Kumase, File 18/46, Tena Family Mampong, Tanahemaa Adakwa Bikae & Tanahene E.D. Appiah to the Ashanti Confederacy Council, Mampon, 17 January 1946.
  20. Ibid., Minute of a statement made by Mamponhene Ousu Sekyere Abonyama before the Mampon Sub-divisional council, February 1946. See further, ibid., Mamponhene to Ashanti Confederacy Council, Mampon, 8 February 1946.
  21. Ibid., Botaashene Kwabena Gyima, Kwaku Dua, etc., to Otumfuo the Asantehene, Kumase, 21 February 1946.
  22. See, loc. cit., recorded by J. Agyeman-Duah, 1959.
  23. For a revealing confusion in the text see Rattray, loc. cit., 1923, 285, footnote 4.
  24. HRO, Kumase, File 18/46, Tena Family Mampon, Tanahemaa and Tanahene to Asantehene, Mampon, 7 August 1945.
  25. Ibid., Secretary of Ashanti Confederacy Council to E.D. Appiah, Kumase, 31 October 1945.
  26. Ibid., Tanahemaa and Tanahene to Ashanti Confederacy Council, Mampon, 17 January 1946. See further, same to same, Kumase, 1 March 1946.
  27. Ibid., Statement taken under oath from Tanahemaa, Mampon, 20 January 1946 (in substantiation of her letter of 17 January).
  28. Ibid., Ousu Sekyere Abonyama to Asantehene, Mampon, 8 February 1946.
  29. Ibid., Tanahemaa to Ashanti Confederacy Council, Mampon, 21 February 1946. See too Tanahemaa to Asantehene, Mampon, 2 April 1946 and Asantehene to Mamponhene, Kumase, 2 April 1946.
  30. Versions of the case are contained in the following; HRO, Kumase, File 18/46; HRO, Kumase, sub-divisional council minutes, Mampon; HRO, Kumase, File 166/32/V2, Mampong Native Affairs. An incomplete but illuminating digest is in IASAS/CR 47: The Mampong-Tana Clan Affairs. For Agyeman Prempe II's view see, HRO, Kumase, The History of Asante, ms. prepared by a committee of traditional authorities, n.d. (but the 1940s).
  31. I cannot pursue the matter here but would refer readers to Wilks, loc. cit., 1975, 371, footnote 174.
  32. The fine extracted was utilised in the creation of the Dadiesoaba stool in the Gyaase fekuo of Kumase.
  33. IASAS/CR: 47, A Typescript Document entitled the Mampong-Tana Clan Affairs, 17-18.
  34. For a summary see Wilks, loc. cit., 1975, 333-43. A succinct presentation is in ACHP/28: Kwadwo Yeboah.
  35. Wilks, loc. cit., 1977, 522-6 and T.C. McCaskie, 'Accumulation, Wealth and Belief in Asante History: I, to the close of the nineteenth century', Africa, 53, 1, 1983, 23-43.
  36. T.E. Bowdich, Mission from Cape Coast Castle to Ashantee, London, 1819, 229-30.
  37. Asantehene Agyeman Prempe I, loc. cit., 1907, 1-4.
  38. HRO, Kumase, File 18/46, Tena Family Mampon, Tanahemaa and Tanahene to Ashanti Confederacy Council, Kumase, 1 March 1947; Mamponhene to Asantehene, Mampon, 28 March 1947; Tanahemaa and Tanahene to Ashanti Confederacy Council, Mampon, 16 May 1947; D.C. (Mampon) to Asantehene, Mampon, 29 August 1947; Tanahene to Asantehene, Kumase, 8 October 1947; Tanahemaa and Tanahene to D.C. (Mampon), Mampon, 3 May 1948; Asantehene to D.C. (Mampon), Kumase, 12 June 1948; Tanahene to D.C. (Mampon), Mampon, 18 October 1948.
  39. The historical evidence can only be summarised very briefly here. For Ousu Sekyere Panin see Wilks, loc. cit., 1975, 104, 116, 251 and 694; for Oduro Firikiyi see RAI, Rattray Mss., 4, commenced 4 June 1925, especially 'B' and General State Archives, The Hague, ARA, MK3465, Journal of the Factory Officer J. Simons, 1831-2; for Abonyama Kwadwo see Methodist Missionary Society, London, Wharton to General Secretaries, Kumase, 9 November 1846; for Kwabena Dweno see in particular T.C. McCaskie, Interviews with Boakye Tenten (Kofi Apea Agyei), Kumase, 1975-6; for Kwame Achetesa see T. Lewin, The Structure of Political Conflict in Asante 1675-1900, Ph.D., Northwestern, 1974, 1, 170-3 and Wilks, loc. cit., 1975, 551-3; for Yaw Boakye see B.P.P., LV, C4477, 1885, Further Correspondence respecting the affairs of the Gold Coast, Report by Brandon Kirby, 15 April 1884; for Ousu Sekyere Kuma's destoolment see Wilks, loc. cit., 1975, 579-84; for Kwame Apea Osokye see HRO, Kumase, A History of Nana Prempeh's Adventure during his 30 years captivity, Kumase, 13 April 1925; for Ousu Sekyere Kuma under the British see HRO, Kumase, File M/113, Mampon and (illustratively) Rattray, loc. cit., 1916, frontispiece; for the installation and destoolment of Ousu Sekyere Abonyama see HRO, Kumase, File 166/32/V2, Mampong Native Affairs, Asantehene to D.C. (Mampon), Kumase, 31 March 1936 and Minutes of the Mampon State Council in re Mampon vs. Mamponhene Ousu Sekyere Abonyama, 12 September 1951 and enclosures; and for Safo Kataanka see ibid., Asantehene to D.C. (Mampon), Kumase, 3 March 1952 and Mamponhene to Asantehene, Mampon, 22 January 1958. The historical chronology of the Mampon stool is well understood, but the historical data are highly resistant to brief summary. Indicators may be found in the references cited here.
  40. Wilks, loc. cit., 1975 and Lewin, loc. cit., 1978 have the most easily accessible details. Osei Bonsu's own views are in HRO, Kumase, Correspondence File 1920-5, Osei Bonsu to C.C.A., Mampon, 9 May 1924.

41. National Archives of Ghana, Kumase, File D.91, Mamponhene to D.C. (Adzira), Mampon, 7 January 1920.
42. MRO, Kumase, File 166/32/V2, Mamponhene to Anna Sewaa Mzorassa, Mampon, 4 May 1936.
43. Fortes Mss., Cambridge, File 3, 'Biography of Mamea (sic) Bonsu, n.d.
44. Ibid., 'The Capture of Prempeh and Yaa Asantewaa war by ex-Mamponhene Kwaku Luat'.
45. MRO, Kumase, 166/32/V2, Evidence of Yaw Agyei Asafoakye and others in Mampon vs. Kwaku Dua Agyeman, May-June 1933 and T.C. McCaskie, Interviews with Boakye Tenten, Kumase, 1975-6.
46. Idea, and MRO, Kumase, Kumase Village Affairs, Akuffo Dampare to Mamponhene Osei Bonsu, Kumase, 3 July 1927.
47. MRO, Kumase, 166/32/V2 and the correspondence in ibid., Succession to Stools, 1930-40.
48. Some summary is in W. Tordoff, Ashanti under the Prempehs 1888-1935, Oxford, 1965, 465-7. I am also grateful to W. Tordoff for permission to consult the notes he took in Kumase in the 1950s.
49. MRO, Kumase, 166/32/V2, Correspondence relating to the destoolment of Kwaku Dua Mampon, 1931-5.
50. Ibid., for May-June 1933 and B.K. Agyeman to D.C. (Mampon), Mampon, 3 January 1935.
51. Tordoff, loc. cit., 465-7 and MRO, Kumase, Affairs of the Divisions, n.d., (but 1930s and 1940s) for details.
52. MRO, Kumase, 166/32/V2, Kyidobehene to Kumase office holders, Mampon, 14 July 1933 and in re Mampon vs. Kwaku Luat Agyeman, 1933-5.
53. Ibid., Asantehene to D.C. (Mampon), Kumase, 31 March 1936.
54. Only key references are given from this correspondence. MRO, Kumase, 166/32/V2, Mamponhene to Anna Sewaa Mzorassa, Mampon, 4 May 1936; Anna Sewaa Mzorassa to Asantehene, Kumase, 15 December 1936; Mamponhene to Asantehene, Mampon, 6 January 1937; Mamponhene to Asantehene, Mampon, 11 January 1937; Afua Sapon to Asantehene, Kumase, 28 January 1937; Mamponhene to Asantehene, Mampon, 17 June 1937; Afua Sapon to Asantehene, Kumase, 9 August 1937; and Anna Sewaa Mzorassa to Asantehene, Kumase, 12 August 1937.
55. Ibid., Mampon State Council vs. Mamponhene, Mampon, 12 September 1951 et seq.; List of Mampon State Councillors who destooled Mamponhene; Mampon Anoben Baawehene to Asantehene, Mampon, 20 September 1951; petitions by Krobo odekuro and others, 1951.
56. Ibid., Kwaku Dua Agyeman to Governor, Kumase, 9 July 1951.
57. Ibid., C.C.A. to Asantehene, Kumase, 19 November 1951 and Asantehene's Minute on Mampon correspondence, Kumase, 3 March 1952.
58. Ibid., Botassehene Kwabena Gyima to Asantehene, Mampon, 1 August 1951.
59. The best accounts - thus far - are in Wilks, loc. cit., 1975 and in relevant pre-code sheets produced by the Asante Collective Biography Project (1973-9).
60. Ibid. I am currently preparing a separate paper on this issue.
61. In this context one thinks of forthcoming work by A.A. Boahen (Dabben), G. Austin (Belame) and M.D. McLeod (Offinso).
62. See Wilks, loc. cit., 1975, 116
63. Rattray, loc. cit., 1929, 235, footnote 1.



## LE POUVOIR DE LA PAROLE DANS LE RECIT DE VIE

Marie-Françoise CHANFRAULT-DUCHET

Avant d'être ce livre offert à la consommation du public, ou même ce matériau sur lequel va se déployer le travail de l'historien, le récit de vie constitue un acte de langage ritualisé. Légitimé par une institution - la recherche universitaire - , il représente, en tant que méthode, cette démarche qui permet de produire et de recueillir, de la bouche même de celui qui a vécu événements, mentalités et pratiques, une information contextualisée qui, bien souvent, se révèle particulièrement riche. Suscité dans le cadre d'une enquête portant sur un phénomène social, le récit de vie n'est pas un geste anodin par lequel un individu se raconterait. Il dépasse le singulier, la personne, pour engager, dans la mise en discours d'un moi social, un groupe, une communauté. Acte de parole médiatisé produit au sein d'une interview enregistrée, il figure, par le biais d'un dispositif collectif d'énonciation où les deux locuteurs sont avant tout des médiateurs, cet espace de discours qui mine la scène sociale et cristallise ainsi des rapports de pouvoir.

Quel(s) pouvoir(s) le chercheur confère-t-il à l'enquêté lorsque, par sa demande inaugurale, il "donne" la parole à un "silencieux" de l'Histoire? Comment ce dernier assume-t-il le pouvoir dont il est alors investi? Comment s'affrontent, dans le système interactionnel de l'entretien, les statuts (les pouvoirs) de l'intellectuel et du dominé? Quel est le véritable enjeu de ce récit à deux voix? C'est à ces questions que nous tenterons de répondre. Nous limiterons cette étude à la problématique du récit de vie oral et nous nous situerons dans le cadre d'une linguistique (pragmatique)<sup>(1)</sup> prenant en compte les déterminations psycho-sociales.

Nous admettrons avec P. Charaudeau (1983) que tout acte de langage relève d'une mise en scène qui articule des rôles sociaux et des rôles langagiers:

"(...) Dans une société s'exercent des stratégies de pouvoir qui sont le résultat d'un jeu d'être et de paraître entre le statut social des protagonistes du circuit communicatif (...) et le statut langagier des protagonistes que construit la manifestation langagière" (p.56, nous soulignons).

Dans cette optique, notre hypothèse sera la suivante: sans abolir complètement le système de places (qui témoigne de l'organisation sociale et qui détermine, à un premier niveau, le pouvoir de chacun des protagonistes), le récit de vie réalise, en tant qu'acte de langage, une redéfinition des rôles et des statuts socio-langagiers du chercheur et du sujet sollicité.

Notre analyse porte sur un récit que nous avons nous-mêmes recueilli en 1984, celui de Mme G.<sup>(1)</sup> Outre sa richesse, ce récit a retenu notre attention pour la raison suivante: le contexte particulier dans lequel il s'inscrit redouble, au plan social, les rapports de pouvoir qui président à tout récit de vie. En effet, âgée maintenant de 82 ans, Mme G., qui est issue d'un milieu paysan et pauvre, fut, pendant plusieurs années, femme de ménage dans sa propre famille quand j'étais enfant. Par delà mon statut d'enquêtrice, je suis donc également la fille de sa patronne. Si cette relation n'exclut pas, pour autant, l'affection, elle n'en demeure pas moins le paramètre social qui, dans un rapport de force spécifique (ici rapport de classe), surdétermine l'acte de langage.

Ce récit, qui pose de manière exacerbée les termes mêmes de notre problématique, représente, ainsi, un cas particulier; mais il convient de souligner que tout récit de vie constitue, en soi, une expérience unique. Il est, en effet, toujours produit dans le cadre d'une interaction personnelle, dimension qu'implique, dans la demande inaugurale, l'injonction autobiographique.<sup>(2)</sup>

1) Les thèses de P. CHARAUDEAU (cf. Langage et discours, 1983) nous serviront ici d'horizon théorique. Mais, dans le cadre de ce colloque, nous éviterons, autant que faire se peut, d'avoir recours à une terminologie par trop marquée.

1) On trouvera en annexe un résumé de ce récit.

2) Les généralisations proposées ici, et qui s'offrent comme les orientations d'une recherche en cours, se fondent sur l'étude des trois autres récits que j'ai personnellement recueillis, et des trois enregistrements communiqués par M. Burgos. Qu'elle soit ici remerciée.



L'étude d'un corpus d'enregistrements permet, cependant, de dégager des constantes, des règles: comme tout acte de langage, le récit de vie obéit à un code.

Il est, en effet, gouverné par un système complexe d'énonciation qui articule plusieurs situations de parole, elles-mêmes fondées sur des contrats spécifiques qui se mettent progressivement en place lors des deux phases préliminaires: le prologue et le rituel d'investiture. Ces contrats déterminent, pour les interlocuteurs, des statuts, des rôles et, par là même, des stratégies discursives particulières. Or ce sont précisément ces stratégies qui, dans l'acte, témoignent des rapports de pouvoirs mis en scène.

#### Le prologue.

Lors de la rencontre, la demande inaugurale - "racontez-moi votre vie" - qui fonde le récit de vie, n'est jamais formulée d'entrée de jeu. Elle apparaît au terme d'une conversation à bâtons rompus, qui peut aborder les sujets les plus divers. Instaurant la situation de communication<sup>(1)</sup>, cette conversation assume, dans l'économie de l'échange, une fonction précise: celle de prologue. Elle inscrit, en effet, l'acte de langage dans une relation conviviale qui déborde le verbal (c'est l'occasion de prendre/d'offrir un café, par exemple), en même temps qu'elle permet aux deux protagonistes de prendre contact, c'est à dire de se faire une image de l'autre et d'évaluer l'image de soi telle que l'autre la renvoie. Elle délimite ainsi le cadre de l'interaction personnelle<sup>(2)</sup> sur la base de statuts et de rôles qui se modifieront progressivement au cours de l'entretien.

Si le prologue met en jeu les stratégies subtiles de la civilité, il n'efface pas pour autant les rapports de pouvoir (constitutifs du social) qui surdéterminent l'acte de parole. Assumant le statut d'étranger, mais aussi d'hôte, le chercheur n'est pas autorisé, dans cette première phase de l'échange, à dominer le dialogue. Il conserve néanmoins la maîtrise des opérations, puisqu'il attend le moment propice pour formuler précisément sa demande et mettre ainsi en place les conditions d'énonciation de la deuxième phase de l'échange.

1) Voir p. GHARAUDEAU, op.cit., p.91.

2) Dimension que nous n'aborderons pas ici.

#### Du "silence" à la parole autorisée: un rite d'investiture.

Pour tenter de rendre compte de ce moment décisif que constitue, dans l'acte de parole, la demande inaugurale, nous reprendrons le dialogue qui a directement précédé l'enregistrement du récit de Marie G. Nous préciserons que cette séquence a été prise en notes. En effet, à ce stade de l'entretien, le sujet pressenti possédant le droit (le pouvoir) de refuser d'accéder à la demande qui lui est soumise, le dialogue ne peut être enregistré. C'est seulement à l'issue de cette seconde phase, dans laquelle l'enquête est amené à accepter ou à refuser le projet, que le magnétophone pourra être branché...ou définitivement rangé.

MFC. - J'aimerais, Marie, que vous me racontiez votre vie et je voudrais pouvoir vous enregistrer.

MG. - Ah, elle est belle ma vie, ça on peut le dire! Ca oui! Je ne vois vraiment pas ce que tu lui trouves... Elle est pas bien intéressante, tu sais.

MFC. - Mais si, Marie, elle est intéressante, votre vie... D'abord parce que toute vie est intéressante en soi... Ensuite parce qu'elle intéresse des gens comme moi, qui recherchent des documents sur le passé... Et puis, vous savez, Marie, il y a énormément de gens qui ne savent pas comment c'était autrefois... les jeunes, par exemple... Tenez, mes élèves, ils ne savent pas... il faut leur dire...

MG. - Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise, moi? Qu'est-ce que tu veux que je te raconte?

MFC. - Ce qui m'intéresse surtout, c'est la vie des femmes.. comment elles vivaient. comment elles travaillaient... Ca, vous le savez, Marie, puisque vous l'avez vécu... Vous savez bien comment c'était dans la Creuse, et puis à Orléans...

MG. - Non, je ne sais pas .. je ne sais rien, moi (bref silence. Marie frappe sur la table). Et puis, dis-donc, c'est quand même une drôle d'affaire ce que tu me demandes là... Vois-tu, Marie - Françoise, moi j'ai pas fait d'études, hein? Je ne sais pas bien dire les choses... (bref silence, ponctué d'un rire). Enfin, écoute, ce que je peux faire, toujours, c'est te raconter.

(Silence - pendant lequel je me suis empressée d'enclencher le magnétophone).

MG. - Bon (Marie frappe sur la table), alors dis-donc... qu'est-ce qu'on dit? Comment on commence?

La forme même que prend la demande inaugurale impose une série de remarques. La séquence se révèle beaucoup plus courte que le prologue, son rythme est plus rapide (les "tours de parole"<sup>(1)</sup> se succèdent à une cadence plus serrée), enfin, alors que le prologue suit le cours d'une conversation sans sujet préétabli, le dialogue apparaît ici comme extrêmement structuré, s'ordonnant à partir d'un thème précis: la parole du sujet sollicité.

Tous ces traits indiquent que nous avons affaire à un acte de langage très précisément codé, à un "rituel sociolangagier"<sup>(2)</sup>. Et l'analyse d'autres "demandes inaugurales" permet de confirmer cette approche: par delà la variété des termes employés, le schéma structurel et le contenu restent identiques. Nous considérerons donc, à partir de là, que l'analyse que nous proposons de la séquence extraite des entretiens avec Marie G. vaut, de manière générale, pour tous les récits de vie.

Ce caractère de fixité, qui marque ici le dialogue, tant du point de vue de la structure que du contenu, nous amène à orienter notre analyse dans deux directions, dont nous verrons plus loin qu'elles sont, en fait, complémentaires. Nous proposons donc, dans une première approche, d'envisager la demande inaugurale comme une négociation. La négociation aurait ici pour enjeu la parole du sujet sollicité. Dans une deuxième approche, nous fondant sur la dimension institutionnelle du récit de vie, nous proposons de voir dans la demande inaugurale un rite d'investiture.

Si on considère la demande inaugurale comme une négociation portant sur la parole produite dans le récit de vie, il convient de souligner que cette parole n'est pas, au départ, investie de la même valeur par le chercheur et le sujet pressenti. De fait, la motivation qui fonde la demande du chercheur repose sur un désir d'information. Ce désir revient à valoriser la parole de l'enquêté en tant que savoir<sup>(3)</sup>:

MFC. - Ca vous le savez, Marie, puisque vous l'avez vécu... Vous savez bien comment c'était dans la Creuse, et puis à Orléans...

Cette valorisation constitue une inversion des rapports de pouvoir (de savoir) tels que les pose le statut social des protagonistes. Or c'est sur la valeur accordée par la société à la parole des dominés que se fonde l'enquêté pour évaluer sa propre parole.

Cette situation permet d'expliquer le "refus" auquel se heurte, dans un premier temps, la demande inaugurale. Mais s'il convient, comme le suggère L. Passerini<sup>(1)</sup>, de voir dans l'exclamation "Ma vie n'est pas intéressante" une assertion qui relève du social, il importe également, selon nous, de réinscrire ce "refus" dans son contexte langagier. En effet, ainsi envisagé, il constitue une assertion qui fonctionne, dans la situation de parole, comme marqueur d'une stratégie discursive. Cette stratégie repose sur un énoncé implicite de type: "Notre vie à nous, les dominés, n'intéresse personne, et notre parole non plus. Prouvez-moi le contraire!". Le "refus" représente donc, également, une dénégation qui correspond, au niveau profond de l'échange - niveau qui relève du psychosocial -, au fait que, tout au fond de lui-même, l'enquêté est bien persuadé que sa vie a un intérêt. Comme toute dénégation, ce "refus" permet donc à l'enquêté de "dire sans dire", tout en gardant la face. Ce qu'il énonce en réalité, par ce "refus", c'est une demande de reconnaissance sociale. C'est donc à ce niveau qu'il faut situer les stratégies discursives (répétition du "refus" en particulier) mises en oeuvre par le sujet sollicité. Ces stratégies visent, en surface, à faire préciser par le chercheur le projet commun de parole. Elles tendent, sur un autre plan, à contraindre ce même chercheur à redéfinir implicitement le statut des protagonistes dans le cadre d'une situation langagière. En effet, si tout acte de langage réalise une mise en scène, celle-ci ne se met pas en place explicitement comme dans les jeux d'enfants (cf. "Alors toi, tu serais..."), elle reste de l'ordre d'un implicite que, cependant, les deux interlocuteurs reconnaissent.

1) "(Il faut voir là) le signe évident d'un groupe dominé qui en vient à nier sa propre existence", Turin, 1978, cité par Ph. JOUTARD, in Ces voix qui nous viennent du passé, 1983, p.204.

1) cf. H. SACKS et al., "A simplest systematic for the organization of turn-taking in conversation", in Language, n°50, 1974.

2) cf. P. CHARAUDEAU, 1983, p.54 et 86.

3) "L'entretien a pour but ici de recueillir le savoir spécifique dont le narrateur est porteur", J. POIRIER et al., in Les récits de vie, 1983, p.75.

Les stratégies du chercheur s'organisent, dans la négociation, selon deux axes. Le chercheur déploie, à un premier niveau, des stratégies de séduction qui visent à contrebaler son pouvoir social. Celles-ci affleurent dans une politesse appuyée (emploi du conditionnel et non de l'impératif, vocatifs qui interpellent l'enquêté par son nom - le reconnaissant par là comme personne -, intonation qui se veut non-violente, etc.). Ces stratégies peuvent apparaître, à l'écoute de l'enregistrement, comme une forme de paternalisme; elles ne sont, toutefois, que des modes de discours imposés par le code de la demande inaugurale. Elles tendent à persuader l'enquêté que le récit ne lui sera pas extorqué de force, et qu'il ne s'agira pas, non plus, d'une déposition devant un quelconque tribunal. Elles visent, en fait, un seul et même but: éviter un refus catégorique de l'enquêté.

À un second niveau, le chercheur ajuste ses stratégies sur celles de l'enquêté, répondant, par là, à la demande de reconnaissance. C'est dans ce cadre qu'il précise que la vie de l'enquêté l'intéresse lui-même directement, mais intéresse aussi la Recherche, et, plus largement, la société.

Si le chercheur peut ainsi accéder à cette demande, c'est qu'il est investi, dans l'acte, d'un pouvoir: celui que lui confère l'institution qui le mandate.

Nous pouvons donc, à ce stade de l'analyse, articuler nos deux angles d'approche. En effet, si, comme nous croyons l'avoir montré, la demande inaugurale relève d'une négociation, le statut social du chercheur permet de conférer à cette négociation une dimension institutionnelle. Tendre le micro (attribut symbolique de l'institution) à la personne sollicitée, c'est lui tendre le skeptron (1) qui fait de sa parole une parole autorisée. Mais le rite d'investiture ne s'effectue pas, pour autant, dans la magie illocutoire d'une formule unique. Rite de passage du "silence" à la parole reconvenue, il obéit à un parcours de formules "consacrées". Celles-ci témoignent des stratégies mises en oeuvre dans l'acte de parole.

1) cf. P. BOURDIEU, Ce que parler veut dire, 1982, p.73.

De fait, cette situation permet d'expliquer, à partir d'un autre point de vue, le "refus" opposé, dans un premier temps, à la demande du chercheur. Fonctionnant, dans ce cadre sociolinguistique, comme marqueur d'une stratégie de légitimation, le "refus" de l'enquêté contraint le chercheur à reformuler sa demande sur le mode du "si, votre vie est intéressante, parce que...", réitération qui confère à l'acte de parole la solennité requise pour un acte institutionnel. Le chercheur est ainsi amené à poser la relation d'enquête, c'est à dire à préciser son champ de recherche: "Ce qui m'intéresse surtout, c'est la vie des femmes", mais aussi à se présenter en tant que médiateur agréé par une institution (par exemple la discipline historique: "votre vie intéresse des gens comme moi, qui recherchent des documents sur le passé") et, plus largement, par la société tout entière ("Il y a énormément de gens qui ne savent pas comment c'était autrefois"). Par ce geste, le chercheur met en place le dispositif collectif d'énonciation (1), en même temps qu'il institue l'enquêté en porte-parole du groupe auquel ce dernier appartient ("Ce qui m'intéresse, c'est la vie des femmes... Comment elles travaillaient, ça, vous le savez, Marie, puisque vous l'avez vécu").

En retour, l'enquêté déploie des stratégies de reconnaissance qui viennent légitimer la démarche du chercheur. Il reconnaît ainsi, dans son interlocuteur, le représentant d'une institution détentrice du savoir: "Je ne sais rien(...). Vois-tu, Marie-Françoise, moi je n'ai pas fait d'études(...)", et du langage autorisé (le discours spécialisé) (2): "Je ne sais pas bien dire les choses", le confirmant, par là, dans son statut d'enquêteur. Ce faisant, il reconnaît la différence - qui, à l'intérieur du cadre de l'enquête, va générer le récit -, en même temps qu'il s'assume dans son statut de narrateur: "Ce que je peux faire, toujours, c'est te raconter". Et c'est sur ce dernier geste, qui manifeste l'acceptation par l'enquêté du projet de parole (de narration) qui lui a été proposé, que se referme le rite d'investiture.

1) Sur lequel nous reviendrons.

2) cf. P. BOURDIEU, p.103 sq.

### Un contrat pluriel de parole.

Si le prologue et le rituel d'investiture ne font pas partie du récit de vie stricto sensu, ils assument cependant, dans l'économie générale de l'échange, une fonction essentielle. Ils permettent, en effet, que s'instaurent, dans un réajustement statutaire qui met progressivement en place les différents clivages des protagonistes, les termes du contrat qui gouverne l'acte de parole.

C'est de ce contrat que nous voudrions maintenant tenter de rendre compte. Nous limiterons cependant cette analyse à l'approche des cadres d'énonciation dans lesquels vient s'inscrire le récit de vie et ne retiendrons ici que les points essentiels de la problématique qui permettent de mettre en évidence des rapports de pouvoir. (1).

On peut considérer que le contrat de parole qui préside au récit de vie articule trois grands cadres d'énonciation: 1) l'échange interpersonnel 2) l'enquête 3) la narration. A chaque cadre d'énonciation correspond un microcontrat de parole qui assigne aux partenaires de l'acte des statuts sociolinguistiques déterminant eux-mêmes des rôles et des stratégies discursives. Ces trois cadres fonctionnant simultanément, le récit de vie s'élabore, dans une co-construction assumée par les deux partenaires, à partir du jeu complexe que réalise l'interférence des différentes stratégies.

Le cadre de l'échange interpersonnel repose sur un contrat qui tend à se modifier au cours de l'acte en fonction des réactions des deux protagonistes. Il met en place des rôles particuliers qui sont fonction des personnes elles-mêmes (c'est à dire du sexe, de l'âge, du caractère, de l'idéologie, etc.), mais aussi du statut social. Nous retiendrons ici plus particulièrement les rôles et les stratégies induits par la différence d'âge. Si le récit de vie se fonde justement sur cette différence, interférant avec la situation d'enquête et la situation de narration, le cadre de l'échange personnel tend à mettre en place une relation de type ancêtre/héritier et grand-mère-conteuse/petite fille. Cette relation détermine, dans des stratégies pédagogiques, un rapport de pouvoir (de savoir) spécifique, qui joue en faveur du narrateur:

MG. - Un jour(...)j'avais un panier de topinambours...Tu sais ce que c'est des topinambours?

MFC. - hm hm.

1) Nous reviendrons, dans notre thèse (1984), à l'étude de la coénonciation et de la coconstruction.

Le cadre de l'enquête est, quant à lui, gouverné par un double contrat de parole.

Le premier contrat concerne la production d'informations. Il assigne aux deux protagonistes, dans un clivage, les rôles d'enquêteur et d'enquêté, et il subordonne toutes les stratégies discursives au questionnement. L'enquêteur se situant en position de non-savoir, face à un enquêté investi du "pouvoir de l'information", la situation d'enquête réalise, en surface, une inversion du rapport institutionnel. Ce dernier continue, cependant, de s'exercer, en profondeur, dans l'orientation des questions posées.

Ce premier contrat est redoublé par un deuxième contrat, qui porte plus précisément sur la dimension sociale des informations produites. Constituant les deux protagonistes en médiateurs sociaux, il instaure un dispositif collectif d'énonciation qui intègre, dans la situation de parole, un tiers (le public, la société) posé comme destinataire de l'acte.

La situation d'enquête met ainsi en scène un rapport de force qui joue au détriment de l'enquêté: elle redouble, à l'intérieur de l'acte de parole, le rapport d'inégalité institutionnel. Détenteur d'un double pouvoir relevant du linguistique (questionnement) et du social (médiation institutionnelle), le chercheur est institué en garant d'une situation d'enquête dont il conserve la maîtrise.

Il exerce en effet son contrôle sur la production des informations: il catalyse la remémoration de l'enquêté, relance le dialogue, et impose des précisions. Mais il maîtrise également l'espace de discours qui maintient l'échange sur le plan social. Par des stratégies qui visent à faire coïncider le "on" (le "nous") du collectif avec le "vous" (le "je") du singulier:

M.F.C. - Qu'est-ce qu'on faisait d'autre, alors?  
Qu'est-ce que vous faisiez comme autres travaux?

M.G. - On s'occupait des vaches...Et puis j'avais aussi des cochons,

il contraint ainsi l'enquêté à assumer le statut de porte-parole.

Tempéré par des stratégies de séduction qui mettent en jeu la voix et les intonations, le rapport de force reste, néanmoins, très marqué, et l'enquêté peut être tenté de l'inverser, dans une stratégie qui, pour ne pas faire échouer l'entreprise, ne peut être que ludique:

M.F.C. - Vous êtes née quand, Marie?  
 M.G. - Moi, le 24...mars...1900...  
 M.F.C. - 1900, tout pile?  
 M.G. Non, 1902.  
 M.F.C. - 1902.  
 M.G. - Alors, ça fait combien, ça?

Le cadre narratif institué, au sein même de l'acte, une relation spécifique qui intègre, sans l'oblitérer, le rapport d'inégalité inhérent à la situation d'enquête. En effet, le contrat de narration posé dans le rituel d'investiture implique, pour les deux protagonistes, des rôles langagiers: ceux de narrateur et de narrataire. Ces rôles ne sont rien d'autre que des positions, des fonctions imposées par le code narratif. A ces rôles correspondent des stratégies discursives précises mettant en scène un rapport de force qui joue en faveur de l'enquêteur.

De fait, en conférant à l'enquêteur le statut de narrateur, le contrat l'investit du pouvoir de structurer son vécu pour lui donner un sens. Cette position l'autorise, par là même, à orienter - dans les limites assignées par les différents codes - le discours, à dominer l'échange.

Il convient cependant de souligner, à ce stade de l'analyse, que, bien souvent, le cadre narratif ne se met en place que progressivement; pendant une période plus ou moins longue selon les cas, c'est la situation d'enquête (et son inégalité institutionnelle) qui constitue le cadre dominant dans lequel se situe l'échange. Parfois même, le cadre narratif ne parvient pas à s'imposer.

Cette situation ne relève pas du hasard. C'est en effet au sein même du cadre narratif que le pouvoir social (enquêteur) et le pouvoir langagier (narrateur) s'affrontent pour la conquête du sens - sens qui représente ici l'enjeu profond de l'acte de parole.

Trois cas de figure peuvent être envisagés. Dans le premier cas, l'échec de l'acte de parole dans sa dimension narrative peut être imputé au chercheur. En effet, face à la menace de déstabilisation que représenterait l'introduction du cadre narratif, l'enquêteur peut réagir par un refus: accepter le statut subalterne de narrataire, c'est renoncer au pouvoir du sens. Il se refuse alors à honorer jusqu'au bout les termes du contrat fondateur et témoigne par là de

sa volonté de conserver, dans la maîtrise du dialogue, le pouvoir de la parole et, dans la maîtrise du matériau, le pouvoir du sens. Dans ce cas, l'acte de langage dégénère en un interrogatoire, et l'enquêteur se trouve relégué au statut de banque de données.

Dans le second cas, l'échec du récit est imputable au seul enquêteur. L'enquêteur consent bien à lui laisser assumer le rôle de narrateur, mais il ne parvient pas à structurer son vécu et à prendre le pouvoir du sens.<sup>(1)</sup>

Le troisième cas représente la situation idéale dans laquelle les deux protagonistes assument les différents rôles que le contrat leur assigne. Ceci posé, il convient toutefois de souligner que c'est d'abord du narrateur - de sa personnalité d'une part, de son aptitude à intérioriser les divers codes, d'autre part - que dépend la réussite de l'entreprise.

Au rôle de narrateur correspondent des stratégies discursives précises. Le narrateur tend progressivement à dominer l'échange par des interventions de plus en plus longues, par le récit d'anecdotes - la marqueur "un jour" indiquant alors à l'enquêteur que sa parole est suspendue -, enfin, par le refus de se laisser interrompre par une question qui viendrait rompre le fil directeur de son récit. Le narrataire se trouve ainsi amené à ponctuer l'entretien de "hm", "oui", qui témoignent de son écoute vocalisée. Il n'est pas pour autant maintenu dans un rôle passif, il est simplement contraint d'ajuster ses questions au récit qui s'élabore.

Nous préciserons cependant que ces stratégies ne sont en fait que des manifestations de surface. A un niveau plus profond, celui de la structuration du vécu, le narrateur déploie des stratégies spécifiques qui visent à insérer le narrataire dans un système de sens clos: le récit.

#### Marie et le pouvoir narratif: une prise de la Bastille.

Pour tenter de cerner les modalités de cette prise de pouvoir du sens, nous reprendrons le récit de Marie G.

Les stratégies narratives affleurent à la surface de ce récit, dans des répétitions, des récurrences. La formule "c'était obligé"

1) Sur l'échec du récit de vie, voir M. BURGOS, "Un récit en cœurs", 1983.

vient ainsi très régulièrement ponctuer le discours de la narratrice. Mais, comme le montre l'analyse, il ne s'agit pas là d'une manifestation de ressassement. Cette formule assume, dans le dialogue, une fonction précise: elle représente, au sein de l'espace d'écoute dans lequel se déploie le récit, le refrain qui vient signaler une constante structurelle porteuse de sens.

Elle apparaît, en effet, chaque fois qu'une contrainte sociale vient, chez le sujet, briser l'élan d'un désir: paralysie du père qui l'oblige à interrompre ses études pour aider sa mère, statut de domestique, qui l'oblige à se soumettre à des patrons, etc. La narratrice tente ici par un constat - "c'était obligé" - de rendre compte de son rapport au monde en termes sociaux. C'est à l'aune de cette formule qu'elle évalue sa vie.

Elle ne livre donc pas son vécu brut, mais l'inscrit dans un système où il vient recevoir son sens. Un réseau de signification s'organise, en profondeur, qui dépasse la simple perspective chronologique: le récit se construit, par delà l'enquête, dans la relation fonctionnelle qu'il instaure entre les thèmes évoqués.

Visant la prise en compte du récit comme totalité, les stratégies narratives tendent ainsi, dans la récurrence de formules et de thèmes, à mettre l'accent sur la structure qui vient travailler le vécu, elles privilégient la forme (porteuse de sens) au détriment du contenu.

Résumer un récit de vie, c'est donc, par là même, se condamner à en perdre le sens véritable.<sup>(1)</sup> De la même manière, extraire des séquences narratives, pour en exploiter le contenu à l'extérieur du récit, sans retenir le système de sens dans lequel elles s'insèrent, c'est se condamner à ne recueillir qu'une partie de l'information qu'elles transmettent.

Ainsi, par exemple, prise isolément, la scène de la "patronne au collier" évoquée par Marie G.:

M.G. - (Ma patronne) elle mettait son petit collier blanc (geste), elle...puis...je me disais "un de ces jours, je vais la prendre au collier"... son petit collier blanc qu'elle a dans le cou, là..."Je vais la prendre au collier...elle peut en être sûre",

ne relève que de l'anecdotique. Elle trouve, en revanche, sa signification profonde dans le rapport qu'elle entretient, dans le récit, avec cette autre scène:

M.G. - (La patronne)...elle avait un garçon qui était gentil...Mais...le deuxième! On l'aurait pendu au clocher d'Eguzon, moi, j'aurais pas...j'aurais rigolé...Il valait rien, rien, rien. Il se redait pas compte que certains n'avaient pas tout, lui.

M.F.C. - Il était méprisant?

M.G. - Ben, je sais pas...Il était patron, lui...Puis nous (rires)...on était domestiques.

De fait, le sens jaillit ici du rapprochement effectué par la structure narrative entre, d'une part, la patronne au cou blanc saisi au collet, et d'autre part le fils pendu au clocher par un acteur collectif: on représentant le peuple, les paysans. Les deux scénarios amènent le narrataire à reconnaître, à partir de l'imaginaire social, des scènes qui figurent une jacquerie: le vécu vient s'inscrire dans la mémoire collective.

C'est donc par le biais de ces meurtres<sup>(1)</sup> fantasmés que la narratrice rend compte, au plan narratif, de son vécu social. Exacerbée, la relation de classe est présentée comme une entrave à l'épanouissement individuel. Le désir d'émancipation, qui ne trouve pas à s'assouvir dans une situation sociale où la domination "était obligée", trouve à se résoudre dans un rêve de révolution qui permet au sujet de retrouver, dans l'imaginaire, un équilibre rompu.

Un schéma identique ordonne les scènes qui opposent la narratrice à ses patrons:

M.G. - (Ma patronne) elle me dit (mimant): "Mais c'est comme ça que vous lavez les topinambours?" "Ah, j'ai dit, oui Madame, c'est avec le bac que vous m'avez fait faire...que je les lave." Mon vieux, elle est partie...elle s'est plus occupée de mon seau...elle elle a bien vu que j'avais mal dit.

Les présentant chaque fois comme une "jacquerie verbale", le système évaluatif donne à la parole un statut et une fonction spécifiques.

1) D'une rare violence, le récit met en scène à plusieurs reprises des rites sacrificiels: pendant la guerre, Marie G. se livre à l'abattage clandestin pour répartir (ce sont ses propres termes) la viande entre tous les habitants du village.

1) Le résumé du récit de vie de Marie G. (voir en annexe) ne permet pas de rendre compte du sens.

Nous croyons avoir montré que le récit de vie cristallise des rapports de pouvoir qui sont d'abord constitutifs du social, puisque l'acte de parole est légitimé par une institution.

De ce fait, et si, comme le souligne P. Bourdieu (1982, p.105), "l'autorité advient au langage du dehors", -ce que confirme ici le rite d'investiture - le récit de vie reflète alors directement l'organisation socioculturelle et reste, par là même, prisonnier du système de différences institué par la société.

Or l'approche pragmatique permet ici de reconsidérer cette définition. De fait, les différents contrats mis en place dans l'acte de parole permettent, par le biais des rôles et des stratégies qu'ils déterminent, de renégocier les statuts sociaux. La différence subsiste ainsi, mais se trouve détournée de sa fonction première: travaillée par le contrat de parole, elle génère un récit porteur de sens, elle produit du sens.

Mais si la situation de parole tend par là à substituer au code social un code langagier qui impose des rôles et des stratégies précis, quelle est la liberté de manœuvre dont disposent alors les deux protagonistes de l'acte? C'est dans cette direction qu'il conviendrait d'orienter les recherches.

#### Bibliographie

- BOURDIEU P. Ce que parler veut dire, Paris, Fayard, 1982.
- BURGOS M. "Un récit en creux", in Revue des Sciences Humaines, Lille, 1983-4, p.73-90.
- CATAHI M. "L'histoire de vie de Tante Suzanne est un échange oral ritualisé", in Individualisme et autobiographie en Occident, Cl. DELHEZ-SARLET et M. CATANI éd., Revue de l'Institut de sociologie n°1-2, Bruxelles, 1982.
- CHANFRAULT-DUCHET M.F. La littérature de témoignage en langue française: structures et formes linguistiques, thèse de troisième cycle, Tours, 1984.
- CHARAUDEAU P. Langage et discours, Paris, Hachette, 1983.
- JOUTARD P. Ces voix qui nous viennent du passé, Paris, Hachette, 1983.
- POIRIER J., CLAPIER-VALLADON S. et RAYBAUT P. Les récits de vie, théorie et pratique, Paris, PUF, 1983.
- SACKS H., SCHEGLOFF G., JEFFERSON G., "A simplest systematics for the organization of turn-taking in conversation", Language, 1974, p.50.

#### ANNEXE

#### RESUME DU RECIT DE MARIE G.

Marie G. est née en 1902, dans un petit village situé aux confins de l'Indre et de la Creuse. Elle est le 4<sup>ème</sup> enfant d'un couple de fermiers pauvres qui en a eu 4. La brusque paralysie de son père l'oblige à interrompre, à 14 ans, une scolarité qu'elle aurait aimé poursuivre jusqu'au certificat d'études. Aidant sa mère aux travaux de la ferme, Marie soigne son père jusqu'à la mort de celui-ci. La guerre de 14-18 laissant veuves deux de ses soeurs qui tiennent à Paris un restaurant, Marie quitte la campagne pour venir les aider. Elle ne retournera dans l'Indre que pour son mariage. Trois garçons naissent et Marie se retrouve seule tous les hivers pour gérer la petite ferme louée, tandis que son mari, "maçon creusois", part en tournée dans toute la France. Elle se retrouve également seule, pendant une partie de la seconde guerre mondiale, Mr G. ayant été rappelé sous les drapeaux. Elle accueille alors, dans sa petite ferme, des réfugiés et participe au ravitaillement des maquisards de la Creuse. Quittant définitivement la campagne, le couple s'installe en 1948 à Orléans, où Mr G. a trouvé une place de maçon. Pour subvenir aux besoins de la famille, durant de longues années, Mme G. fera des ménages et travaillera comme ouvrière saisonnière dans une chocolaterie. Veuve depuis 20 ans et récemment victime d'une fracture du col du fémur, Marie vient de réintégrer la petite pièce où elle vit seule à Orléans et où ses enfants viennent assez souvent la voir.

---

LES HISTOIRES DE VIE  
DANS UNE ENQUETE DE SOCIOLOGIE URBAINE:  
INTEGRATION A LA SOCIETE ET PERCEPTION DU POUVOIR

par Roberto Cipriani  
et Consuelo Corradi

I. LA THEORIE

1.1 - De l'histoire de la science à la science de l'histoire

La diatribe actuelle entre les popperiens et les anti-popperiens ignore les aspects d'une théorie qui a des ramifications également chez Lakatos (1) (un savant plus attentif aux sciences sociales que ne le sont les chercheurs en sciences sociales d'aujourd'hui à son égard: sa bibliothèque, qui figure maintenant dans le catalogue de la Library de la London School of Economics, est riche en textes socio-méthodologiques). Il soutenait que "toutes les méthodologies fonctionnent comme théories (ou programmes de recherche) historiographiques et peuvent être critiquées en contestant les reconstructions rationnelles historiques auxquelles elles conduisent" (2).

C'est donc l'analyse de la situation qui indique, signale le contexte problématique de la connaissance

scientifique. Et, en fait, le milieu sociologique de la découverte fondée sur la recherche rend plus compréhensible les actions et les interprétations qui la concernent. Ce qui permet d'éviter la duperie d'une théorie quelconque, que des données aisées à rassembler permettent de toute façon de vérifier. Il en découlerait, pour reprendre Popper, la possibilité de réussir toujours à "démontrer" un sujet, en lui fournissant des supports probants. A l'exception, en outre, du crible opéré selon Khun (3) par la "communauté scientifique", l'anarchisme de la recherche théorique et empirique montre pleinement combien est injustifiée toute affirmation de crédibilité majoritaire du nombre par rapport au prédicat.

L'exemple de l'enquête historique, visant à identifier les caractéristiques de la naissance et du développement d'une science et des lectures qu'elle donne des événements sociaux, est des plus originaux. Toute méthodologie historique non seulement débouche sur une pure et simple masse d'épisodes et d'événements, mais est également une narration et une élaboration critique de ces mêmes faits. Si l'on veut suivre selon un sens diacronique la naissance et la diffusion des études historiques, l'on s'aperçoit que presque toujours il s'est agi d'analyses qualitatives, accompagnées de temps en temps d'approximations numériques sur la taille d'une armée, sur l'extension d'un territoire, sur la consistance démographique d'un peuple: il en est ainsi pour Hérodote d'Halicarnasse, et également pour



l'Historia Francorum de Grégoire de Tours ou pour la Storia d'Europa nel secolo XIX de Croce.

En d'autres termes, l'historiographie a substantiellement recueilli la leçon aristotelicienne qui voit dans la dimension qualitative le pivot de la connaissance scientifique. L'on peut objecter que cette option a favorisé l'exploitation des usages des oeuvres historiques, au service de l'une ou de l'autre faction politique. Mais on peut avancer la même objection à un sociologisme quantophrénique que Ch. Wright Mills stigmatisait comme "réponse académique à une demande fortement accrue de techniciens administratifs capables de traiter les "relations humaines" et de nouvelles justifications pour l'activité des grandes compagnies comme système de pouvoir"(4).

Le fait est qu'aussi bien l'historien que le sociologue ne disposent pas d'une méthode et d'un langage capables de simplifier et de généraliser la complexité du social. Une reductio ad unum est un objectif qui n'a jamais été atteint. La simplification du complexe, pour citer Luhmann (5), est une opération ardue même du point de vue méthodologique, indépendamment du type d'approche utilisé, qu'il soit qualitatif ou quantitatif. D'autre part, toute opération statistique est forcément enfermée dans la nécessité comparative intrinsèque, dans la mesure où elle doit absolument éliminer les différences et exalter les apparences de similitude, pour arriver à la donnée numérique

cumulable. Il arrive aussi que souvent la réalité échappe à ces tentatives de capture et répond en perspective par des résultats imprévisibles sur la seule base des stocks des nivellements en pourcentages et des catégories forcées fruit des items, des questionnaires, des tableaux. Postan écrit à juste titre: "La complexité des données historiques est cependant de telle nature, et les différences et les similitudes tellement difficiles à cerner, que les efforts des historiens et des sociologues pour construire des comparaisons explicites se sont soldées, pour la plupart, par des tentatives grossières et naïves. Quand ils ont réussi, cela a été grâce à une "unicité" fictive - la fausse apparence selon laquelle l'objet de l'étude est une unique situation en un seul point du temps en un seul point de l'espace" (6).

## 1.2 - Histoire et sociologie

L'interconnexion entre les études historiques et les recherches sociologiques est si étroite qu'elle permet même une annulation réciproque, comme le souligne Veyne (7) dans ses allusions à une "histoire complète", qui annulerait l'existence de la discipline sociologique. Mais quoi qu'il en soit il n'en reste pas moins vrai que "le sociologue, comme l'historien, ne peut jamais estimer avoir épuisé, dans le cadre de ses recherches, l'exploration d'un phénomène et des variations dans le temps et dans l'espace. Les hypothèses et les théories poursuivent, il est vrai, un

ordre qui peut briser le cercle de l'absurde et du doute, mais la mobilité des événements dissout toute méthode systématique qui ne tient pas compte de l'impossibilité de réduire l'expérience humaine à un tableau de faits et des données naturelles, à quelque chose qui soit entre l'objet physique et le processus biologique" (8).

La distinction entre sociologie et histoire devient de plus en plus difficile dans la mesure où ce n'est pas toujours que "ce qui est uniforme et peut se répéter" est étudié par la première tandis qu'à la seconde est dévolu l'intérêt pour ce qui est "unique et ne peut se répéter" (9). La distinction entre nomothétique et idiographique se cantonne uniquement dans le cadre de certaines limites didactiques ou de "chasse gardée" des sciences sociales. L'idée, par exemple, d'une éventuelle nomothéticité de l'idiographie peut représenter aujourd'hui une hypothèse utile de recherche théorico-empirique visant au dépassement des frontières monodisciplinaires du point de vue de la transdisciplinarité ou de la postdisciplinarité. Une perspective semblable n'empêche certes pas, comme le rappelle Piaget (10), qui se maintiennent un lien solide et une "intégration continue" dans le cadre d'une diversification plus fonctionnelle que de contenu. En d'autres termes l'histoire et la sociologie représentent la trame et la chaîne d'un tissu social. C'est pour cette raison qu'il est légitime de proposer une sociologie qui soit historique et une histoire qui soit sociologique.

Il faut cependant préciser que, selon une approche de complémentarité, la dichotomie diltheyenne (11) entre compréhension et explication n'est plus soutenable, de même que la position wéberienne (12) qui attribue à l'explication historique le rôle d'une procédure de déduction apparaît affaiblie. La leçon des Annales a contribué en effet à construire l'idée d'une histoire qui puisse lire et expliquer ce qui est uniforme et ce qui est singulier. L'histoire, a soutenu Braudel, fait un tout avec la science sociale, la référence unitaire prévalant du point de vue de la convergence et non pas de celui de l'opposition (13).

### 1.3 - La conjonction entre histoire et sociologie: l'histoire de vie

Malgré son intelligente ouverture d'esprit, Braudel ne manque pas d'entrer en vive polémique avec Gurvitch, surtout en matière de temps historique (14). Et cependant cette confrontation se révèle riche d'enseignements lorsqu'il s'agit de saisir à fond le sens d'une proposition de réancrage avancée récemment par Ferrarotti (15).

Dans ce cas il n'y a plus d'évasion vers l'instantané ou vers le répété, tous deux dépourvus de temps parce que toujours "présents". C'est une sociologie qui n'élude pas l'histoire mais en enregistre et en reconstruit les dynamiques, tout au long de la ligne qui court sans solutions de continuité entre ce qui est déjà arrivé, l'événement en cours et l'avenir en gestation.

Il n'est pas dit que l'on puisse faire de l'histoire uniquement au niveau des archives et des dossiers, étant donné qu'il y a bien d'autres documents déjà catalogués dans la mémoire individuelle. Il existe une masse de matériel historique inexploré, enfoui dans les expériences des vécus personnels. Mais seule une profonde connaissance historique facilite la fouille et la recherche à travers la formulation de questions spécifiques, même dans la liberté sélective de l'interlocuteur-témoin. La motivation fondamentale de ce choix est suggérée clairement par Ch. Wright Mills: "Négliger dans nos études ce matériel - l'enregistrement de tout ce que l'homme a fait et a été - serait comme prétendre étudier le processus de la naissance en ignorant la maternité" (16).

Le clivage entre histoire et sociologie, qui s'est prolongé trop longtemps pour ne pas donner lieu à des conséquences facheuses et à des équivoques, a favorisé des oppositions indues typiquement exprimées par un savant comme Paul Veyne, qui définit la sociologie comme une "fausse science" (17), expression qui rejoint presque celle de Croce de "science infirme" (18), contribuant ainsi à la création de barrières, auxquelles d'ailleurs les sociologues eux-mêmes ont fourni un apport non négligeable.

Comment expliquer l'incommunicabilité avec les historiens qui remonte désormais à des dizaines de lustres, à part quelques éminentes exceptions (Weber, en premier lieu)? La médiocre sensibilité historique répandue dans le

milieu nord-américain, "seconde patrie" de la sociologie, est-elle une explication suffisante pour justifier méfiances et fractures? Ou bien faut-il chercher ailleurs les matrices historiques et culturelles, liées qui sait aux vicissitudes de certains savants mais qui restent cependant toujours situées dans un cadre d'ensemble socio-politique? Ce sont là autant de questions qui méritent plus d'attention et des approfondissements plus précis. Entre-temps cependant il vaut la peine de mentionner un épisode qui, bouclant ainsi la boucle de notre propos, reconduit au dilemme initial de cette approche. Pourquoi la méthodologie de style qualitatif n'a-t-elle eu guère de suivi, après un certain début prometteur? Un signal significatif provient de la "fortune" des études conduites sur des documents biographiques, commencées par Thomas et Znaniecki (19).

Mais voici ce qu'écrit, de lui et de Znaniecki, l'historien de la pensée sociologique Don Martindale: "ils soutinrent, comme méthodes appropriées à leur matériel, l'histoire de vie, la narration personnelle détaillée et l'histoire complète du cas individuel. Ils firent des collectes de données considérables et directes. Grâce à sa démonstration de l'affranchissement de la sociologie de la dépendance de l'histoire pour ce qui concerne les matériaux, The Polish Peasant méritait l'accueil chaleureux qu'il reçut. Inévitablement avec le développement des sophistications méthodologiques il devint évident que l'histoire des cas particuliers ou de vie n'est qu'une

technique, et non pas une méthode auto-suffisante, mais ceci ne diminue en rien l'importance de son développement ou de sa cohérence comme technique par rapport à la définition particulière de l'objet de la sociologie proposée par l'interaction symbolique" (20).

Plus qu'une reconnaissance de valeur ce jugement semble une épitaphe, en outre imprécise et mystifiante quand elle tend à détacher l'opération de l'étude biographique comme étrangère à la tradition historiographique. Dans l'impossibilité de nier le succès de l'oeuvre, on en diminue l'apport méthodologique, sous le prétexte qu'il s'est dépassé par d'autres sophistications (naturellement quantitative). Mais ce qui induit le plus en erreur c'est la volonté de réduire la proposition des deux auteurs à une simple découverte technique, sans dignité de méthodologie autonome, donc à un simple instrument et non pas en faire le fruit d'une méthodologie épistémologique réfléchie. L'on oublie donc l'influence des études allemandes de psychologie conduites par Thomas et la profonde formation interdisciplinaire de Znaniecki, obtenue grâce à la fréquentation de hauts lieux comme Genève, Zurich et la Sorbonne. L'on fait donc tort aux intentions réelles des deux savants. Et l'on a tout lieu de supposer que ceci est dû à la conséquence d'un choix idéologique de domaine et de méthode tellement enraciné dans la culture sociologique nord-américaine que son poids se fait encore lourdement sentir aujourd'hui, à des décennies de distance de la

production scientifique de Thomas et de Znaniecki.

La préférence pour le non-quantitatif pourrait-elle même être "une méthode pour la folie" (21), il n'en demeure pas moins qu'elle conduit à la découverte essentielle de la "définition de la situation" telle qu'elle se manifeste dans l'acteur social (22).

## II. LA RECHERCHE

La recherche que nous voulons présenter dans cet exposé a pour objet un bidonville de Rome: Valle Aurelia. Par rapport aux autres bidonvilles qui sont nés dans la banlieue de Rome pendant les années soixante (23), l'histoire de Valle Aurelia a suivi un parcours atypique: premièrement, elle surgit vers la fin du siècle passé comme résidence des ouvriers qui travaillaient dans les nombreuses tuileries et briqueteries de cette zone de Rome. Cette homogénéité professionnelle donnait au bidonville un sens très fort de solidarité qui était fondée sur la même structure de valeurs et de classe partagées par ses habitants (24).

Deuxièmement, quand le reste des bidonvilles de Rome commençait à acquérir une identité politique et sociale, Valle Aurelia a vu broyer son identité. Au début des années cinquante les briqueteries artisanales avaient commencé à fermer à cause de la fabrication industrielle des briques; ce changement technologique substantiel a apporté des modifications profondes dans la structure de classe des

habitants de Valle Aurelia. Les ouvriers ont été obligés de chercher leur travail dans d'autres secteurs professionnels et dans plusieurs cas ils ont quitté le bidonville. Les nouveaux habitants du bidonville qui vont occuper les maisons abandonnées sont étrangers au passé historique et à l'identification de classe des briquetiers restés à Valle Aurelia. La solidarité est définitivement brisée.

Le troisième point qui, comme les autres points précédents, constitue aussi une phase de l'histoire de Valle Aurelia, est qu'en 1981 Valle Aurelia disparaît: le bidonville est abattu et ses habitants déménagent dans les bâtiments populaires que la Mairie de la ville de Rome avait construits dans le même quartier. A présent le bidonville existe seulement dans les souvenirs, parfois nostalgiques, de ses habitants.

Depuis les années cinquante Valle Aurelia s'est donc trouvée en phase de transition entre les deux pôles idéaux de communauté et de société: elle a perdu progressivement ces liens de solidarité organique qui en faisaient une communauté fermée et s'est montrée toujours plus perméable aux valeurs "urbaines" qui accentuent l'hétérogénéité sociale de ses habitants. Cette transition atteint une fin pour ainsi dire "objective" avec l'abattement du bidonville, mais elle est encore à l'oeuvre dans les expériences individuelles de la réalité: de la perception du quotidien à la perception du pouvoir (25).

Par rapport à ce dernier sujet d'étude, qui est de

l'intérêt de ce Congrès, nous avons pu reconstruire trois différentes manières de "définir la situation pouvoir", chacune desquelles correspond à une phase de l'histoire du bidonville.

#### II.1 - Première phase: le "pouvoir-identité".

A partir de sa naissance et jusqu'au début des années cinquante Valle Aurelia a été une communauté fermée. Pendant les trente ans du fascisme italien elle constituait un centre d'opposition au régime politique, un centre "rouge". Tous les habitants de Valle Aurelia étaient à l'époque membres ou partisans du Parti Communiste Italien; parmi les briquetiers on comptait aussi des syndicalistes et des anarchistes. Dans les entretiens recueillis avec les vieux briquetiers (26) qui à l'époque de notre recherche habitaient encore le bidonville, nous avons observé que ce passé historique revêtait une grande importance. La vie des ouvriers avait été très dure: on travaillait jusqu'à 13 heures par jour dans les briqueteries pour un salaire de faim. Les conditions de travail étaient insupportables: saleté, fatigue et la chaleur des fours que, selon les récits de certains des interviewés, dans l'été atteignait les 60 degrés centigrades.

Pourtant ce passé est raconté avec de la nostalgie: c'était aussi l'époque de la solidarité, l'époque où "nous nous connaissions tous et nous étions tous amis entre nous". La force de cette identité de valeurs et de classe venait de